
Yves Berger
Les Matins
du Nouveau Monde

roman



Grasset

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Epigraphe](#)

[Dédicace](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

OceanofPDF.com

© 1987, *Éditions Grasset & Fasquelle.*

978-2-246-25959-6

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

LE SUD (prix Femina), Grasset et Livre de Poche (3187).

LE FOU D'AMÉRIQUE, Grasset et Livre de Poche (5107).

LA PIERRE ET LE SAGUARO, Grasset et Livre de Poche (7392).

L'ATTRAPEUR D'OMBRES, Grasset et Livre de Poche (9777).

IMMOBILE DANS LE COURANT DU FLEUVE (prix Médicis),
Grasset et Livre de Poche (13897).

LE MONDE APRÈS LA PLUIE, Grasset et Livre de Poche (14750).

SANTA FÉ, Grasset.

Essais

BORIS PASTERNAK, Seghers.

QUE PEUT LA LITTÉRATURE ?, ouvrage collectif, 10/18.

Albums

AMERICA, Éditions André Barret.

LES LUBERONS (photos de Martine Franck), Éditions du Chêne.

LES INDIENS DES PLAINES (coauteur Daniel Dubois), Dargaud.

LA NOUVELLE-ORLÉANS, Éditions du Pacifique.

LA GALERIE INDIENNE DU FOU D'AMÉRIQUE (lithographies
originales de Pierre Cayol), Alain Barthélemy, Avignon.

LOUISIANE : ENTRE CIEL ET TERRE (photos de Marc Garanger),
Kodak et Contre-Jour.

L'OUEST SAUVAGE (pour le texte littéraire), Denoël.

COW-BOYS, MYTHE ET RÉALITÉ (photos de Claude Poulet),
Éditions du Chêne.

Réunis en un coffret

LE SUD, LE FOU D'AMÉRIQUE, LES MATINS DU NOUVEAU
MONDE, LA PIERRE ET LE SAGUARO, L'ATTRAPEUR

D'OMBRES, Livre de Poche.

OceanofPDF.com

« Les mots ont besoin d'un berger. »
GASTON BACHELARD.

OceanofPDF.com

roman

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

OceanofPDF.com

Pour Kinou.

OceanofPDF.com

Vous connaissez tous ce que l'Histoire rapporte, stupéfaite : les trois caravelles qui, le 3 août 1492, le jour de l'alcyon, sortent du port espagnol de Palos à destination des Canaries puis, de là, sur l'océan encore jamais traversé, vers les Indes, savoir Chine et Japon qui sont Cathay et Cipango version Marco Polo et, le 12 octobre, avec l'atterrissage à l'île de Samana Cay, l'Amérique découverte dans l'archipel des Bahamas ! Moi, dont le coeur à cette évocation mille fois suscitée, ressuscitée, bat si fort qu'il heurte dans ma poitrine, où je l'entends, l'écoute et m'inquiète... Une grande Histoire mais, en elle, cette histoire que je suis le seul vivant à connaître et que j'ai décidé de révéler.

En fait, les trois caravelles, au débouquement du rio Tinto, ont tourné la poupe à l'océan et au ponant. A un moment, elles ont mis en panne et les marins ont remplacé les voiles carrées par les latines, bonnes pour serrer le vent. Je les regarde qui s'engagent, creusant des houaches, dans le golfe de Cadix, naviguent à l'estime, longent la Costa de la Luz, franchissent le détroit de Gibraltar et, dans la Méditerranée où elles viennent de pénétrer, font voiles, le long de la Costa del Sol, vers Malaga, où le cierco qui les cinglait tout à coup meurt dans un dernier souffle. Longue, si longue attente pour les caravelles, pour moi, dans la bonace. Peut-être deux jours. Quand il reprend, le vent, borasco ou carabinera, les caravelles relèvent pour Alicante, Valence, Barcelone et je les distingue sans trop forcer mes yeux de fièvre et ferveur, d'abord, plus lourde que la Pinta et la *Niña* et donc la dernière de la trinité, la *Santa María*, pavillon amiral qui flotte au grand mât et ses hautes murailles peintes en noir, sauf les varangues, en rouge au-dessus du bordé... De la pointe des hunes aux murailles, mon regard qui balaie. Je n'ai pas à longtemps chercher l'homme que j'aime, je le devine dans le château de son navire où, agenouillé, il prie (l'homme que j'aime croit en Dieu). Quand il se redresse, longtemps après, je le vois se saisir de son astrolabe, je comprends qu'il suit là le mouvement des étoiles qui viennent d'allumer la nuit et je le regarde attentif à déplacer l'alidade, qu'il caresse. Au large de Perpignan, puis de Sète et, la flotte s'approchant de la côte, dans les atterrages d'Aigues-Mortes, où les caravelles s'embossent.

De la *Santa María*, dont l'équipage vient de hisser le pavillon amiral, croix vert foncé sur fond blanc –, on affale une chaloupe. Deux hommes

ont sauté à bord, suivis d'un enfant. L'un arrache les avirons, l'autre, immobile, observe. La chaloupe aborde à une plage et, descendus le passager et l'enfant, s'éloigne en direction de la flottille.

Je le vois de mieux en mieux. Le brouillard de la séparation se dissipe dans l'espace entre nous qui se réduit. Sur les bords du Rhône il hèle un batelier. Monte, avec l'enfant, dans un bachot. Il va jusqu'en Arles, puis jusqu'en Avignon. S'arrête à la vue des remparts. Demande son chemin. Il tient l'enfant par la main.

Le couple poursuit à pied, après la calèche, et je n'en peux plus de repousser mon cœur, qui toque. Je le contiens de mes bras quand l'homme, qui s'est arrêté devant le 51, route de Lyon, pénètre dans la maison, monte, après un temps, l'escalier qui mène à ma chambre et frappe. Qu'il entre. Je l'attends depuis cinq cents ans.

Il ouvre doucement la porte, je le regarde et le reconnais, lui que je n'ai jamais rencontré, croisé. Jamais entr'aperçu. Haute taille, grand front, long visage piqué de taches de rousseur, nez aquilin, et je n'ose croiser son regard – lèvres pleines, avec l'inférieure qui creuse une fossette dans l'intervalle compris entre elle et le menton... Ses riches habits sont d'écarlate, sa chevelure, longue, blonde et parsemée d'argent, semble repousser son chapeau orné de plumes d'autruche. Il tient dans sa main droite haut dressée l'étendard, que je sais royal. Quand enfin je lève les yeux pour effleurer ses yeux gris, je découvre des lumières qui dansent et me semblent, déjà, des soleils d'Amérique.

Je lui dis : « », voix si faible qu'il n'a pas entendu et peut-être d'ailleurs n'ai-je rien dit, sans doute pour moi seul dans le dedans de moi et par ma voix intérieure me suis-je adressé, tandis qu'il me souriait, le discours que j'aurais tant aimé lui tenir : non, non, Grand Amiral, ce n'est pas aux Indes que vous aborderez. On les connaît. Vous allez faire mieux, découvrir un nouveau monde ; donner aux faiseurs de portulans, cartographes, cosmographes, entre la découverte et l'exploration, entre le premier matin du Nouveau Monde et son dernier lopin de terre ou coude de rivière inconnus, trois cents ans de lent, passionné et minutieux travail qu'ils accompliront dans la ferveur, la convoitise, la très pure passion de porter, sur mappemondes, planisphères et globes, un tracé, un dessin, un nom, à chaque touche de crayon, jet de couleur, applique de couteau

découvrant un peu plus d'Amérique, un bout d'Amérique, un détail d'Amérique et ainsi, dans cette obscurité de trois siècles qui pèse sur elle et qu'ils déchirent peu à peu, jour après jour, comme à tâtons, introducteurs d'une progressive lumière, regardez-les qui s'en viennent après vous, dans votre sillage, continuer votre œuvre, petits dieux grouillant dans l'espace et le travaillant, grenailant quand, génial, vous le leur découvrirez, vous qui avez reculé le monde aux limites du monde !

Et encore : toutes ces informations qui vont fondre sur eux, souvent erronées, et que d'autres informations corrigeront, les deuxièmes quelquefois modifiant par l'erreur les premières, qui étaient les bonnes, et toujours plaçant, déplaçant, remplaçant, remplaçant, îles, fleuves, montagnes, vallées, leurs créations sans cesse prises, reprises, affirmées, dénigrées, confirmées, corrigées, complétées et, né de vous, le Nouveau Monde ne cessant pas de naître !

Et encore : et ce Nouveau Monde, Grand Amiral, pour des millions de gens qui grâce à vous en respirent l'oliban, ce Nouveau Monde, la vie, la vraie vie, le monde refait en mieux, le monde meilleur, le monde nouveau, le Nouveau Monde, le Nouveau Monde nouveau où vont se ruer, après que vous le leur avez découvert, offert, des malheureux par millions, ceux que la faim a éprouvés, la religion persécutés, le pouvoir politique bannis... Grand Amiral, vous avez refait le monde, vous, mais c'est en le découvrant...

Et enfin (un peu essoufflé) : après vous, grâce à vous et au celebret que vous accordez à tous les fous d'Amérique, cette humanité qui rêve depuis des siècles – et il m'arrive de penser qu'elle en rêvait dans le temps d'avant le temps – d'un paradis perdu mais retrouvé en Amérique devenue terre promise...

Je le regarde qui me regarde.

Cette tristesse en moi de connaître qu'il a mis quatre fois à la voile de l'Europe pour l'Amérique et qu'il a cru, quatre fois, appareiller pour les Indes ! Quand il meurt, il ne sait toujours pas qu'il a découvert un nouveau monde ! Je n'ai pas le droit de le détromper, qui serait le tromper, comment lui expliquer que mon savoir est supérieur au sien parce que je suis né un demi-millénaire après lui, au nom de quoi

ébranlerais-je sa science, qu'il s'est forgée, sa volonté et son obstination, sa foi de navigateur, magnifiques, et pourquoi émettrais-je des doutes sur la qualité de ses visions transpélagiques quand elles nous ont valu la découverte de l'Amérique ?

Où il débarquera, enfin, de Palos, qu'il a regagné après son voyage en Avignon pour me voir, empruntant d'Avignon à Aigues-Mortes le même chemin, montant dans la même embarcation destinée aux trois caravelles qui l'auront attendu exactement trois jours et changeront, un peu avant de reprendre le golfe de Cadix, les voiles latines en carrées – très personnelle histoire qui corrige l'Histoire et me permet d'annoncer que Christophe Colomb n'a pas quitté Palos le 3 août mais le 17 août 1492, son voyage avignonnais lui ayant pris deux semaines, qu'il entreprit pour l'amour de moi et mon adoration de lui.

Il me regarde le regarder.

A un moment, il a poussé devant lui, qui s'est trouvé entre lui et moi, Diego, comme si, incertain de l'accueil que je lui ferais ou dérouté par mon silence, il avait voulu, par l'enfance de son fils, gagner la mienne...

Et quand je souris, à mon tour, et que monte mon regard du visage de l'enfant à celui du père, Christophe Colomb s'est reculé. Je l'entends qui redescend l'escalier, et la portière de la voiture qui l'attendait claque, me renvoyant à cette solitude, ce néant, cette absence au monde et aux rêves, cette mort de presque cinq cents ans, que, dans les années trente, ma naissance déchire...

Au début, quand j'accède aux souvenirs, nous sommes six, mon père, ma mère, mes deux frères, l'un mon aîné, l'autre mon puîné, ma grand-mère maternelle. Ma grand-mère morte, minée par le malheur et la misère d'une cécité, ma mère emportée par le cancer, mon père forcé de nous quitter et mon grand frère aussi, soucieux d'échapper aux contraintes de la guerre, la tribu, réduite à deux unités, s'affaiblira. Je découvrirai dans le malaise et une espèce de gêne – le sentiment que, coupable, je mérite mon sort – combien la vie est difficile, incertaine et, comme si la chose allait de soi, je me tournerai vers Christophe Colomb.

A l'époque dont je parle, j'ai lu, pleine d'images et de vignettes, une biographie de lui et heurté avec lui, dans son compagnonnage et comme si j'étais de sa troupe, au Nouveau Monde, qui me paraît aussitôt supérieur au Vieux, le mien. Dans le meuble où j'ai découvert le volume, Colomb n'est pas seul. Par dizaines, ses suiveurs qui, des siècles durant, fouleront le continent qu'il a révélé figurent dans une bibliothèque familiale, qui vient du père de ma mère, un dévoreur, et que ma mère a enrichie. Je descends d'une famille qui a su et pu garder des papiers, des objets, au fil du temps des reliques. Sinon mon avenir, comme je le crois aujourd'hui et auquel, alors, je ne pense pas, en tout cas ma vie est là, faussement assoupie sur des rayonnages. Christophe Colomb ne cesse de m'appeler, relancer, prodigue de signes. Il les fait pour moi seul – mes frères et lui ne se parlent pas – et je ne sache pas qu'il ait élu, ailleurs et hier ou aujourd'hui, quelqu'un d'autre. Je ne l'ignorerais pas. Son détournement sur Avignon, son raid, comme j'aime à dire, le 3 août 1492, est unique : pas de précédent, pas de répétition !

Quand il me hèle ou chuchote, je regarde en arrière, où je sais que se trouve le bonheur. Je m'installe dans le temps passé comme on s'étire dans la langueur et de ce temps je remonte, descends, sillonne le fleuve, m'attardant où je le décide à des bivouacs de la réflexion et à des bonheurs visionnaires. Outre, dans les livres de jadis, les images et les vignettes – belles ou tristes mais toujours fortes –, j'aime les mots, qui sont l'autre source, bien plus riche, des images et des vignettes, dont ils ruissellent. Comme l'Indien dans son canoë indien, comme l'Inuk dans son umiak, je peux franchir de considérables distances qui sont celles de l'espace mais aussi du temps et, par exemple, plein de l'amour de

Christophe Colomb, qui ne s'étiolera jamais, découvrir, à trois cents ans de lui et des milliers de kilomètres de n'importe quel endroit d'Amérique où il fut, Harriet Beecher-Stowe.

J'ai passé – il m'arrive d'y revenir – dans la case de l'Oncle Tom, au Kentucky, des jours et des jours et jusqu'à des nuits, me pénétrant de l'horreur des marchés d'esclaves et du va-et-vient des négriers, des chasseurs et trafiquants d'hommes noirs, témoin impuissant des ventes aux enchères que je suivais en pleurant, et il me semblait que j'entendais – je l'entendais – la plainte de l'esclave qui traverse un livre où la Bible est évoquée comme garante du devoir de soumission ! Je la haïssais – au point que, en révolte contre elle pour l'amour de Tom, j'en ai reculé la découverte jusqu'à l'âge adulte.

Ah, cette scène où Eliza, à qui un bourreau de trafiquant veut prendre son enfant, s'élance sur l'Ohio gelé, et, du Kentucky esclavagiste, de glaçon en glaçon, passe au très humain Ohio ! « Mais on pouvait voir, en regardant ses grands yeux, que son désespoir n'était si calme qu'à force d'être profond. » Mes dix ans en étaient impressionnés. Je rêvais avec Eliza et George, son mari, le rêve canadien de liberté – cette grande extrémité de l'Amérique septentrionale se refusant aux pratiques de l'esclavage, où le maître perd son âme. J'ai tenté de prévenir le suicide par noyade, à bord de la *Belle Rivière*, de Lucy, dont Haley, le négrier nouvel acquéreur, vient de vendre à un planteur de passage le fils de dix mois. Terrible peine en moi qu'Augustin Saint-Clare atténue en achetant le vieux Tom (Tom a toujours été vieux...) à Haley. Révélation, qui m'impressionne, d'un ange : Eva Saint-Clare, six ans, fille d'Augustin. Peut-être alors croyais-je un peu aux anges...

Certainement à la bonté des quakers qui, chez Harriet Beecher-Stowe, sont de bien braves gens. Puis je lisais, recopiais, apprenais par cœur, dans un éblouissement d'images et d'odeurs : « On avait rangé en cercle au bord du gazon des vases de marbre sculptés qui contenaient les plus précieuses fleurs des tropiques; d'immenses grenadiers aux feuilles lustrées, aux fleurs de feu, des jasmins d'Arabie aux feuilles sombres, aux étoiles d'argent, des géraniums, des rosiers luxuriants, ployant sous le faix de leur moisson de fleurs, des jasmins jaunes, des verveines, confondant leur éclat et leur parfum, tandis que çà et là un vieil aloès

mystérieux, étrange, au milieu de son feuillage massif, semblait un enchanteur des temps passés, regardant du haut de sa grandeur immuable toute cette végétation passagère, qui vivait et mourait à ses pieds », où longtemps je verrais le Sud des plantations et de La Nouvelle-Orléans, la ville d'Augustin Saint-Clare et d'Eva.

Voici que la question de l'existence de Dieu, qui me préoccupait peu, se posait à moi avec ces Noirs américains d'Harriet Beecher-Stowe pour qui l'esclavage était une telle offense, une telle souffrance qu'ils en arrivaient, sans pour cela au fond d'eux-mêmes et de leur innocence éprouver des doutes touchant à la réalité divine, à se demander si elle avait bien la puissance qu'on lui prêtait et que sa passivité mettait en doute. Et je pressentais, dans bien des pages, quelque chose de terrible dont je ne saurais rien, cette semaine ou ce mois-là, et qui était, dans l'idée antagoniste que se faisaient Augustin Saint-Clare, le sudiste, et Ophélia, sa nordiste cousine descendue d'aussi haut que le Vermont, quelque chose qui allait remuer, bouleverser le Nouveau Monde et, par ricochet, m'atteindre et me blesser.

Dans la maison sur le bord du lac Pontchartrain, Eva, phtisique, se meurt, d'une mort exemplaire à la façon des anges peut-être mais, à coup sûr, rédemptrice – comme je n'aurais su dire alors dans ma probable ignorance de l'adjectif, qui ne m'empêchait pas de presque comprendre l'idée que le mot enferme et de ne point, dès lors, montrer de l'étonnement à la conversion de son père aux idées abolitionnistes. Je regardais Tom, que souvent le livre oublie – mais il se rattrapera après la mort, à son tour, d'Augustin Saint-Clare et quand Marie, la veuve indigne, l'héritière au cœur dur, l'aura vendu avec tous les esclaves de la plantation, alors que je ne vois plus que lui.

Car le livre, avec Tom et son nouveau maître, Simon Legree, verse dans l'horreur. Menotté, enchaîné, le vieux Tom, mon oncle – dans ces pages où je pleure, un peu plus que mon oncle... –, est conduit dans l'univers satanique de la plantation où deux nègres, hommes liges de Legree et plus féroces encore que ce bourreau, Sambo et Quimbo, le torturent et, par délassement, se livrent à une grande chasse à la femme noire et marronne, avant de revenir à Tom qui, battu, roué de coups, défiguré, cassé, va mourir.

Et je ne cesse de reprendre ces pages, où je pleure, moins par goût des larmes versées que pour doucir, à l'épreuve des sévices, mon incrédulité et comme si j'espérais que ma lecture, une fois, ne serait plus la même, avec Tom sauvé dans un livre par magie changé.

Le martyr sur le point d'expirer, voici que surgit, dans une fulgurance d'éclair et devant mes yeux que j'ai peine à croire, George, absent du livre depuis quatre cents pages et quelque vingt ans. George que j'avais oublié, bien sûr, le fils de Monsieur et Madame Shelby, les premiers maîtres de Tom, petit Blanc qui, à treize ans, se mit en tête d'apprendre à lire et à écrire à « Vieux Tom ». Avec succès. Tardive, cette venue de George. Il ne s'est pourtant pas précipité pour rien : comme Eve avait gagné son père à la cause des Noirs, la mort de Tom emporte les réticences de George, désormais acquis, lui aussi, aux idées abolitionnistes.

Pendant ce temps, George, l'autre, le Noir (la couleur les distingue l'un de l'autre...), mari d'Eliza, a réussi, avec sa femme et son fils, une réplique d'Eva, à gagner, par le lac Erié, le Canada et la liberté.

Où je les imagine.

Et regarde, en même temps, George (le Blanc) au chevet de Tom. Il l'exhorte à vivre. Non, répond Tom, le Seigneur m'attend, « le ciel vaut mieux que le Kentucky ».

Cette dernière phrase, je devais toujours m'en souvenir. Elle m'a heurté. A mon sens (mes yeux), pas sûr que le Kentucky valût moins que le ciel. Ma jeune ferveur pour l'Amérique s'agaçait d'une telle certitude – fût-elle portée par la souffrance ici-bas.

Tout le prêchi-prêcha qui est dans *la Case de l'Oncle Tom*, l'abus d'âme, le déversement interminable des bons sentiments, le côté trop véhément (les oreilles s'en lassent) de l'indignation, la pomposité sentencieuse, moralisante et à dessein moralisatrice, ne purent rien contre la force des scènes et l'émouvante humanité de Tom. J'eusse aimé connaître Harriet Beecher-Stowe. Dans l'édition à la reliure usée et tachée, aux pages fanées, où j'avais découvert, bons ou mauvais, les Noirs, il y avait une vignette qui la figurait avec un beau profil et une drôle de coiffure. Ma mère devait m'en révéler le nom, des « anglaises ».

Je me suis beaucoup étonné auprès d'elle et dans le dedans de moi qu'une Américaine portât des anglaises.

J'ai été avec les Noirs dans leur espérance aussi fort que dans leur tragédie. La case de l'Oncle Tom fermée, j'ai cherché du côté de la nationale 61 qui monte de La Nouvelle-Orléans à Chicago – et je l'ai trouvée, moins qu'une piste, une trace. J'ai fait là, avec des Noirs, compagnons dont ma fantaisie et mes visions changeaient l'identité, le sexe, l'apparence, Noirs jamais les mêmes mais sans doute toujours eux-mêmes, le grand, fiévreux voyage qui mène à Baton Rouge, Natchez, Vicksburg, Cleveland, Memphis et au Tennessee dont on sort pour entrer dans le Mississippi, puis le Missouri (et moi, répétant, apprenant, récitant, psalmodiant, ivre de ces noms...), et nous arrivions, épuisés, affamés, effrayés, un peu au sud de Steele d'où nous gagnions Saint Louis, puis Hannibal, toujours dans cet Etat fantastique et interminable du Missouri, et nous le quitions, avec le guide descendu de Montréal, pour Fort Madison et Davenport en Iowa où, la trace menant à Dubuque, dont nous n'avions que faire, nous filions sur Chicago, à deux étapes désormais, et je ne me suis jamais séparé de mes compagnons marrons, je ne me suis jamais endormi, malgré mes yeux qui tiraient, que je ne fusse parvenu avec eux à un mille de la ville, certains soirs à minuit et plus, où la fatigue en moi, plus forte que la fièvre de voir, abattait mes paupières.

OceanofPDF.com

Tant de personnages... Ils ne cessent jamais de m'habiter, surgissant, s'échappant pour revenir à l'improviste, depuis vingt ans, trente ans, aujourd'hui plus que jamais, jaillissants héros de la grande armée litanique et américaine qui attend toujours aux avant-postes de mon esprit, le pénétrant par effractions, glissades ou pour l'amour que je leur porte et pour le besoin que j'ai d'eux, qui font ma vie nostalgique et exaltée, entre dilatations et serrements du cœur, si je les appelle. Aucun d'eux n'a la même présence, la même force et ne m'occupe de la même façon, ni à un même degré ni à une même fréquence, et je dois dire que, du panier solidement tressé de ma mémoire, s'élancent plus souvent et pour plus longtemps, pour davantage de bonheurs et de regrets, les hommes et les femmes, rouges et blancs, qui font l'univers de Fenimore Cooper que, ceux, blancs et noirs, qui composent l'œuvre d'Harriet Beecher-Stowe.

Langue Droite, Pigeon, Oreille Pendante, rien d'exaltant ni de convaincant dans ses surnoms, qui sont la jeunesse de Nathaniel Bumppo avant son surgissement chez Fenimore Cooper et dans ma vie avec *Tueur de Daims*, premier volume de la série dite des « romans de la Prairie », qui en compte cinq et où Nathaniel attrape son surnom, triste et beau, auquel les livres postérieurs substitueront, inoubliables, Œil de Faucon et Longue Carabine. Justement, la carabine : Tueur de Daims est passé à la postérité avec elle, comme statufié : « Il appuya sur le plancher la crosse de sa carabine et, plaçant ses deux mains sur la bouche du canon, il la regarda... » J'ajoute, moi, que peut-être je lui prête, une gibecière décorée de coquilles de wampum. Sentencieux, sentimental, droit et généreux, personnage qu'on ne créerait plus, aujourd'hui, que par esprit de dérision. Christophe Colomb m'a découvert l'Amérique, où après lui j'ai débarqué, Fenimore Cooper m'a donné les moyens d'entreprendre mes premières explorations que, dans un esprit de reconnaissance à son endroit et pour la fascination de son œuvre, j'ai limitées à la terre de colonie qui deviendra un jour les Etats de New York et du New Jersey, où je cours, poussant jusque dans Staten Island, Manhattan Island et aussi dans une partie de Long Island.

Le paradis d'Amérique est là, chez lui, dans les pages que je tourne, où je prends feu. Je l'éprouve en nostalgie, je veux dire comme si j'avais

vraiment vécu la vie de la frontière, celle des forts où passer l'hiver, et comme si j'avais foulé les brandes d'Amérique dans un bruit de bris de branches. D'ailleurs, je les foule. Emerveillement à lire et quand c'est fini, quelle peine pour revenir à l'Ancien Monde : « ... ce qui distinguait surtout ce paysage, c'était son caractère de solitude et de repos solennel. De quelque côté qu'on jetât les yeux, on ne voyait que la surface du lac, le ciel et un entourage de forêts, dont la végétation était si riche, qu'à peine distinguait-on une ouverture ; toute la terre visible, du sommet arrondi des montagnes jusqu'au bord de l'eau, ne présentait qu'une teinte continue de verdure. Comme si les herbes n'eussent pas été satisfaites d'un triomphe si complet, les branches des arbres qui bordaient le lac s'élançaient vers la lumière et s'avançaient sur les eaux, de sorte que le long de la côte orientale une pirogue aurait pu courir plusieurs milles sous les branches des chênes, des trembles et des pins... » Prodigeux. Comme une fable de La Fontaine, sans la fable. Dans ce pays de chênes, de hêtres, de pins par millions et de lacs par milliers où s'abreuvent les daims qui ont bondi de la forêt, le matin du monde recommencé chaque matin au matin de ma vie.

Et les méchants, comme ce Henry March, dit Hurry, impulsif, raciste, égoïste, prosaïque, antithèse de Tueur de Daims et aussi de Chingachgook et de son fils Uncas, les derniers Mohicans dans ce pays des Delawares ! Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi et dans l'extase : les deux derniers Mohicans dans le pays des Delawares ! ...) . Après les Noirs chez Harriet Beecher-Stowe, la révélation des Rouges sur la mosaïque tricolore de l'Amérique septentrionale... Je traversais la Susquehannah, la Schoharie et la Mohawk, les premiers cours d'eau que j'ai découverts après le Mississippi, qui les fait vingt et trente fois, dans sa grandeur et sa légende sans rival. Pour ne l'avoir jamais entendu, alors, je souffrais à l'idée que, si je m'y essayais (j'ai essayé), j'imiterais mal, au contraire de Tueur de Daims, la trompette superbe du plongeon, « aigu, tremblant, fort et prolongé, un cri qui semble véritablement donner un avis ». Je guettais le retour de Judith et de Hetty pour les rejoindre à bord de leur arche, non pas celle de la fin du monde, mais de la naissance du Nouveau Monde ! J'ai écarquillé les yeux à lire cet exploit de Tueur de Daims : « ... Cette arme dangereuse fut lancée avec tant de dextérité, et

des intentions si meurtrières, qu'elle aurait fendu la tête du jeune chasseur si Tueur de Daims n'eût levé le bras et saisi le manche du tomahawk qui arrivait en tournant, avec une adresse au moins égale à celle qui avait été mise à le lancer. » Et pleuré, dans ce livre lui aussi grandiloquent, emphatique et moralisateur, baigné de cucuteries qui étaient les faiblesses d'un grand écrivain et des concessions à l'esprit de son temps, la mort d'Hetty, destinée à faire, je cite, « commerce avec les anges ».

Où je retrouvais l'Eva de *la Case de l'Oncle Tom*.

Puis je plongeais dans le *Lac Ontario*, où je m'irritais de ce que je croyais une inconséquence de Fenimore Cooper qui fait là de Chingachgook un Delaware alors qu'on l'a connu, aimé Mohican dans le livre précédent, jusqu'à ce que, relu *Tueur de Daims*, je comprisse que les Mohicans, réduits à une poignée – bientôt à un seul ! –, s'étaient joints aux Delawares et peut-être fondus en eux. Reste que nous étions, avec *Lac Ontario*, chez les Tuscaroras.

Et je ne quittais pas la forêt, je ne la perdais pas de *Tueur de Daims* à *Lac Ontario*, elle ne s'était dérobée que pour resurgir plus touffue, serrée, « interminable, elle s'étendait vers le soleil couchant et bornait l'horizon en se confondant avec les nuages ». La terre montée jusqu'au ciel et moi au ciel aussi par la grandeur, le bonheur, cœur battant et souffle coupé. Grandeur qui n'était pas seulement, à mes yeux, celle de l'espace, mais, comme je n'aurais pas su dire alors, celle aussi d'une morale que la forêt incarnait... Tant de fleuves, d'étendues d'eau, magie des noms exotiques par indianité, l'Oswego, selon Fenimore Cooper, étant formé par l'Oneida et l'Onondaga et, me lançant dans les rapides, quand je hasardais un coup d'œil sur la rive à ma droite, la plus accessible, je découvrais quoi ? Des Indiens « ... au nombre de quinze, tous marchant légèrement sur les pas l'un de l'autre... ». Des Indiens qui se déplacent en file indienne ! Et l'adéquation du langage et de la chose, là, l'expression moulée sur l'événement, me donnaient à ressentir comme une plénitude.

Je dois à Tueur de Daims, qui se nomme ici Découvreur de Pistes (le seul des surnoms faibles de Nathaniel Bumppo que Fenimore Cooper ait

retenu, à dessein d'illustrer tout un livre), mon premier voyage sur l'Ontario que nous entreprîmes tous deux pour rejoindre les Mille-Iles (et moi, de moi à moi et par ce nombre survolté : les Mille-Iles !) qui n'était pas encore en Canada et relever le détachement qui occupait et gardait le fort. Rencontre de femmes, inévitables. Ici, Mabel, à qui Découvreur de Pistes inspire des sentiments amoureux, comme Judith dans le premier tome, et je pressens que, une fois encore, rien ne s'accomplira, ce qui ne me déplaît pas. A Fenimore Cooper, qui multiplie les noms de lieux à proportion que ses livres bougent, où l'on ne cesse de se déplacer à la suite des Indiens, des coureurs de bois et des militaires, une œuvre décidément remuante, je dois mon goût des cartes, ce besoin de voir, savoir, comprendre, situer, noter, apprendre, et de ces noms si beaux, musicaux en Amérique, je marquais l'immensité de l'espace et la course du temps, mots et expressions-sentinelles, haltes obligées qui retiennent l'espace et contiennent le temps dans la forme de leurs lettres : je leur dois la précision et la cohérence des images que débusque mon esprit visionnaire.

Sur l'Ontario dans un canoë fatalement indien, je regardais les massacres, les prises de scalps, j'admirais l'imagination inépuisable des Indiens, leurs tentatives pour incendier le fort en concentrant leurs flèches enflammées sur son toit d'écorce – ah, le fort ! Oswego, chez Cooper, mais, pour nous, Fort Frontenac, car Anglais et Français n'ont cessé de se le prendre, le perdre, le reprendre, le reperdre. Je lisais : « On avait choisi, pour le construire, des troncs d'arbres assez gros pour qu'ils fussent à l'épreuve des boulets ; on les avait équarris, et ils étaient joints de manière à ne laisser aucun point faible. Les fenêtres étaient des meurtrières, la porte petite et épaisse, le toit formé de grosses pièces de bois, comme les murailles, et couvert d'écorce pour empêcher la pluie de pénétrer dans l'intérieur », où je me sentais bien, dans la grande nature américaine et en même temps hors d'elle, sachant d'instinct et de ouï-dire par Cooper combien elle est dangereuse, de ses bêtes sauvages à ses Sauvages et à ses tempêtes. J'aimais l'écart que le fort créait entre elle et moi et de me trouver, non pas au cœur du monde où j'eusse pris peur et perdu la tête, mais à la lisière, où la crainte du danger ne brouille pas le regard.

Une fois encore les bons l'emportaient sur les méchants, merci mon Dieu, j'avais vu juste, en outre, et une fois encore Découvreur de Pistes ratait le mariage, Mabel qui l'aime ne l'aimant pas d'amour (lui préférant le plus civilisé Jasper) et Découvreur de Pistes pour la deuxième fois se résignait. Devais-je dire hélas ? Je prononçais le mot du bout des lèvres, admirant la noblesse de mon héros qui va jusqu'à délier Mabel du serment, fait à son père, de se donner au pionnier-trappeur – et lui, à peu près : vous étiez destinée plutôt à être ma fille que ma femme – et moi, dans le dedans de moi : comment peut-on à ce point s'aveugler ?

Je regarde avec les yeux de Mabel, qui pleure « Découvreur de Pistes appuyé sur sa carabine et quand elle lui jette, du canoë qui l'emmenait pour toujours loin de lui, un dernier regard, il était dans la même position, inanimé en apparence, et comme une statue élevée... ».

Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi) : tel que l'éternité des livres le fait – éternel.

Quand j'eus terminé la lecture, que si souvent je devais reprendre, de *Lac Ontario*, je n'avais pas été sans reconnaître, déjà entendue dans *Tueur de Daims*, la plainte indienne : « Yengeese trop avides ; prendre forêt, bois, chasse, poursuivre Six Nations du matin au soir. » Paroles de squaw qui me donnaient à craindre.

Le troisième volume de la saga porte ce titre : *le Dernier des Mohicans*, au fil du temps légendaire. Nouvel épisode des guerres indiennes comme j'ai appris qu'on disait alors, sans humour, pour désigner la rivalité qui opposait Blancs et Blancs, savoir Anglais contre Français. Je suivais Fenimore Cooper dans son livre et sur les cartes, entre les sources de l'Hudson, d'abord, puis à la suite d'un détachement qui se rend de Fort Edward à Fort William Henry, au sud du lac Champlain et en longeant le lac George, dans ce qui sera l'Etat de New York... Bonheur en moi de géographe. Nathaniel Bumppo, alias Tueur de Daims, alias Découvreur de Pistes, trouve, ici, le plus beau, avec Œil-de-Faucon, de ses surnoms : Longue Carabine. Dès le troisième chapitre il est là, par malheur au milieu de toute une gent féminine, timide, rougissante, émotive, portée à la défaillance et prête à s'évanouir. M'agace. Je sens bien que le côté mou, parfois, trop souvent, de l'œuvre de Fenimore Cooper, leur doit. Maudites femmes.

Elles ne me distraient pas, pour cela, d'Œil-de-Faucon, de la forêt et des Indiens. Plus que dans les deux livres antérieurs, les Delawarees sont exaltés et l'anathème lancé contre les Hurons et autres Six Nations, dont Iroquois et Tuscaroras font partie, pourtant des Hurons les ennemis féroces et ancestraux. Je découvre des mots indigènes, presque mes premiers, que je reproduis avec soin sur un gros cahier. Il n'y avait, bien sûr, rien à glaner chez Harriet Beecher-Stowe et ses Noirs. Avec *le Dernier des Mohicans*, j'apprends : tomahawk, sagamore, wigwam, qui s'ajoutent à wampum et à squaw. Pas de quoi faire une conversation, à moins de parler très, très petit nègre (et moi : avec des Peaux-Rouges ?), mais ce n'est qu'un début.

Le Dernier des Mohicans est le grand livre indien de Fenimore Cooper, auquel je reproche de voir dans les hommes-médecines des charlatans. Passons, nul n'est parfait, même pas lui. Nous sommes lancés à la chasse de Magua, dit Renard Subtil, renvoyé de sa tribu à cause de son alcoolisme et réfugié chez les Mohawks, une autre tribu des Six Nations. Le commandant Monro l'a fait fouetter. Magua, qui n'a pas oublié, vient, outre deux Blancs, de capturer Alice et Cora, les filles du commandant Monro.

On poursuit le ravisseur qui mène sa troupe à travers des massifs de bois pelard et, pour ce faire, on ne cesse d'examiner le sol pour relever des empreintes de mocassins (mon sixième mot). Cette œuvre baigne dans le sang des scalps (le septième...), des combats singuliers au couteau, dans une violence homicide que je n'ai encore jamais rencontrée. Avec, par exemple, ces Iroquois vaincus que les Delawarees précipitent dans des gouffres de cataractes d'où ils ne remonteront jamais. D'abord incrédule, je regarde presque deux mille Indiens massacrer l'arrière-garde anglaise de Fort William Henry et je souffre pour les vaincus, avec pourtant, il me faut l'avouer, des sentiments mêlés que je ne devrais pas nourrir : héros de Fenimore Cooper, les Anglais réclament mon affection – mais comment la nourrir quand ils sont les ennemis déclarés des Français, que j'aime, eux, en quelque sorte de sang, et hors Fenimore Cooper ?

J'assiste, dans le malaise, à l'exécution d'un Huron, Roseau Pliant, tué au couteau, et j'écoute, dans la forêt où Fenimore Cooper ne cesse de

lancer, merveilleux, son chant d'amour aux arbres, Œil-de-Faucon qui, pour appeler Chingachgook, imite le sifflement du serpent et, pour attirer l'attention d'Uncas, tutube comme un hibou. Passe pour le hibou, qui fréquente aussi chez nous, derrière la maison, qu'il m'arrive d'entendre les soirs et à la nuit et dont je me promets de mieux écouter le ululement, pour le reproduire, sans pour cela prétendre au talent d'Œil-de-Faucon, inaccessible, mais le serpent ? Regret et résignation. Et des tristesses plus fortes, plus durables, dont je ne peux pas ne pas tirer une appréhension quand je découvre que les Français de Montcalm et les Anglais s'arrangent entre eux, sans souci de l'Indien, de sa vie, de sa mort : ignorants de l'accord que les Blancs ont trouvé, et dont ils gardent pour eux la nouvelle, les Indiens continuent à se battre !

Et tout se passe comme si les combats gagnaient en intensité : mort de Renard Subtil (un traître, je m'y attendais...), de Cora, l'une des filles du major, et surtout – je choisis malgré moi entre les morts – Uncas, qui laisse seul Chingachgook son père, désormais, et pour le temps de sa vie, le dernier des Mohicans !

Les Lenni-Lenapes (comme s'appellent eux-mêmes les Delawares) lui rendent un hommage, où je ne peux contenir mes larmes, et par deux fois, contre une dans *Lac Ontario*, j'écoute, le cœur serré, monter dans la forêt la plainte des Indiens : on nous prend nos terres, on nous tue à l'eau de feu – Tamenund, un vieux chef lenni-lenape : « J'ai vu la cognée d'un peuple étranger abattre les bois, honneur de la vallée, que les vents du ciel avaient épargnés. »

Et je me dis que l'Amérique n'est pas toujours l'Amérique, ou pas encore l'Amérique, ou pas assez américaine...

Ma passion pour les oiseaux – les oiseaux du monde entier, avec une préférence, qui n'étonnera personne, pour les américains – est née de la compassion que pour eux j'ai éprouvée, une pitié et une douleur plus fortes que pour aucune autre créature, humaine ou animale, à la lecture de ce passage, dans *les Pionniers*, le quatrième tome des romans de la Prairie, qui raconte le plus grand massacre animal de tous les temps, le plus violent puisqu'il a provoqué la disparition de l'ectopiste migrateur, ou *passenger pigeon*, ramier qui se comptait, en Amérique septentrionale, du sud de l'Etat de New York à la Georgie, par centaines

de millions – peut-être un milliard ou plus. Nathaniel Bumppo a vieilli : soixante-six ans – et les temps ont changé. Je le rencontre dans l'Etat de New York, sept ans après la formation d'un premier établissement, Templeton, et grande ma joie de trouver à ses côtés le toujours et à jamais dernier des Mohicans qu'on appelle, à présent, l'Indien John. Soixante-dix ans. Il boit. Templeton est déjà une ville presque. Ce qui ronge l'Indien John ? Je le comprends alors dans la modestie de mon vocabulaire et la simplicité de mes idées, ce que je découvrirai plus tard avec le mot, à mes yeux magique, de néolithique et dans l'expression, à mes yeux toujours fabuleuse, nostalgie du néolithique, qui comprime mon regret du temps passé et ma tristesse du temps qui passe... La nostalgie du néolithique, c'était là-bas, très loin en arrière, mais si près aussi dans Fenimore Cooper ; dans les visions que faisaient mes yeux du dedans de moi, à des milliers d'années mes yeux du dedans portaient, voyaient, mais aussi dans *les Pionniers*, là, si près, quelque deux siècles en quelque sorte sous mes yeux (ceux du dehors) et à croire que de huit mille ans à deux siècles avant aujourd'hui, l'œil n'a jamais eu besoin d'accommoder... J'éprouvais que pour moi le néolithique est partout loin des concentrations humaines, des amasements d'objets, dans un hameau, un lieu-dit, un écart, dans les choses qui sont en lisière, ou font lisière, comme le fort que j'habitais, hier, dans *Lac Ontario*, et dans tout ce qui est au bord, jamais au cœur ou au milieu.

Par le néolithique je ressemble à l'Indien John mais je m'efforcerai, quand je serai grand, de ne pas boire.

Son surnom dans *les Pionniers*? Bas-de-Cuir. Il ne supporte pas le carnage animal où les chasseurs-bouchers vont jusqu'à utiliser, souvenir des Blancs qui s'en servaient contre les Indiens, reliquat des guerres indiennes, un obusier ! Un obusier contre des oiseaux ! Une première. Pour être précis, un pierrier à même de lancer des boulets d'une livre. A ce point écœuré, Bas-de-Cuir, qui a tiré, pour son repas, un oiseau, qu'il s'éloigne du lieu de massacre, « évitant avec la plus grande attention de marcher sur un des oiseaux blessés qui jonchaient le sentier ». Tuerie, hécatombe, la grande plainte de la souffrance des bêtes traverse *les Pionniers* et se mêle à l'indienne, chacune faisant écho à l'autre, dans un ouvrage pourtant où l'on éprouve encore de la peur à entendre hurler les

loups. L'hymne à la forêt, qui se répercute de livre en livre, thème récurrent et obsessionnel, n'en est que plus émouvant. Monde d'antinomies, soudain dans le paradis d'Amérique et, après celle de l'Indien et du Blanc, l'antinomie du pionnier et du colon. Et moi (à Fenimore Cooper et à moi-même) : où vais-je ?

Je regardais s'éteindre la loi de la forêt, dans la double et parallèle dépossession indienne et animale et s'imposer la loi de la ville, qui aboutit à la prison, à la condamnation, au pilori et à un an de geôle pour résistance à un officier de police, de Bas-de-Cuir, enchaîné, pour finir, dans une cage. Prophétique Fenimore Cooper : « Ils [les colons] abattent les forêts comme si leurs trésors étaient inépuisables et leur étendue sans bornes. » John l'Indien, mort brûlé vif en buvant une dernière fois de l'eau-de-vie, dans la forêt en feu, comme si elle préférerait disparaître par lui que par la hache, voici Bas-de-Cuir seul, comme il le fut toujours, symbole d'un monde anéanti, témoin prémonitoire et impuissant de la dégénérescence de l'univers naturel, inutile sentinelle qui ne cherche plus, les érables et les chênes éradiqués, les ours assassinés, sur quel monde veiller.

Je redoutais que la mort eût frappé Bas-de-Cuir dans l'intervalle qui sépare *les Pionniers de la Prairie*, le volume qui clôt la saga et que, dès lors, ce dernier livre et livre dernier racontât une histoire américaine, certes, mais sans lui, que je suivais depuis plus d'un demi-siècle. Un demi-siècle ! Qui ne s'y fût pas attaché ? Or, je l'aimais.

Dans *la Prairie*, où je sautai sans attendre à bord du premier chariot qui ouvre le convoi, dans la Louisiane d'alors, c'est-à-dire tout le pays américain à l'ouest du Mississippi, il est dit à la première page que nous sommes en 1804 et moi, qui me rappelle l'âge de Bas-de-Cuir dans *les Pionniers*, de calculer sans attendre : Natty a soixante-dix-sept ans !

Dont je m'effraie.

Il est dans la « prairie roulante », c'est-à-dire dans le pays des hautes herbes ondulantes, aux environs de la Platte. Fenimore Cooper ne donne pas d'autres précisions (elles n'auraient pas, aujourd'hui, valeur de repères), mais sur la carte j'ai découvert que la Platte traverse le Nebraska. Donc le Nebraska. Un dernier surnom : le Trappeur – et du

Trappeur la même hiératique image : « Posant à terre la crosse de son fusil, il appuya les deux mains sur le bout, et resta de nouveau abîmé dans ses méditations », que soixante ans plus tôt dans *Tueur de Daims*. Le Nebraska déroule le tapis de ses plaines dans le pays des Sioux et, une fois encore, j'écoute, le coeur, qui ne s'habitue pas, soudain serré, monter, par la bouche des Pawnees, la monotone et générale plainte, dans l'Ouest cette fois où le Blanc, l'Est conquis, s'apprête à passer le pays nouveau au laminoir de ses habitudes et de ses préjugés : « Les Visages Pâles ont-ils donc mangé leurs buffles et pris les peaux de tous les castors, qu'ils viennent compter combien il en reste chez les Pawnees ? » Des Sioux aux Pawnees puis aux Tetons Bois-Brûlés, en quarante pages trois noms qui sont des lettres de feu sur l'herbe à bisons de la Prairie. J'aime tellement.

« Je suis venu dans ces plaines pour ne plus entendre le bruit de la hache », dit le Trappeur. Je regarde sur mes cartes les taches rouges que font les villes et je dis, fermant les yeux : « Pauvre Nathaniel ! » Quand je le quitte, je tombe sur un chasseur d'abeilles et, un moment, je rêve de miel avec lui. Découverte des haines tribales : Pawnees et Dakotas se détestent, les Pawnees exècrent les Sioux et je n'oublierai jamais l'irruption d'un Pawnee, les jambes couvertes de scalps. Je m'en remets à peine que le vent de la Prairie porte à moi comme une rumeur, qui devient grondement, je crois savoir, oui, j'ai deviné avant même de découvrir l'imposante masse, là-bas, au bout de l'horizon où le ciel se confond à la terre, au point que je prendrais les nuages pour des nuages, n'était que, s'approchant de notre convoi, la masse se distingue du ciel et les nuées qu'elle projette sont la poussière que par les centaines de ses sabots elle soulève du sol : les bisons. Les bisons, que j'ai vus avant de les voir et avant que Fenimore Cooper prononçât le mot magique. Bison : je dis le mot, le roule sur ma langue, il me heurte aux lèvres de ses cornes, je le prononce à haute voix. Dix fois. Tout un troupeau. Quelques centaines de têtes. Le bonheur.

Découvert chez Fenimore Cooper, je fais aussitôt du bison mon animal totémique. J'apprendrai qu'ils furent soixante-dix millions en Amérique septentrionale, de la Saskatchewan, de l'Alberta et du Manitoba, qui sont en Canada, jusqu'au Texas – et moi, qui regarde sur les cartes, l'immensité en longueur de cet espace me donne le vertige et si je tombe,

que ce soit là, mon corps sous la terre brune que piétinent soixante-dix millions de bisons ! Et j'apprendrai que leur troupeau, en 1890, comprenait quelques centaines de têtes seulement, soixante-dix millions de bisons devenus moins de mille en trois siècles, un autre vertige, et le président Theodore Roosevelt, qui les chasse et veut les sauver, imagine pour eux un parc national, le premier de l'histoire américaine. Où j'irai un jour, je me le promets.

Je l'aime, ce président, pour l'amour du bison. Quand la Prairie prend feu, projetant des colonnes de flammes, sans cesse jaillissantes et bondissantes comme si elles voulaient happer le ciel, je lis le livre la nuit en le tenant élevé au bout de mes bras, et l'incendie est au-dessus de ma tête. Je regarde un Indien se cacher, pour échapper au feu, dans la carcasse d'un bison que lèchent les flammèches. Pas question de sauter une page, même quand on se marie, dans *la Prairie* comme dans tous les autres livres de la saga, événement où l'on serait tenté de voir une donnée et, presque, une fatalité de l'art romanesque – mais je ne chute pas dans ce piège... Le mariage ne me fait ni chaud ni froid, peut-être plutôt chaud, à la réflexion, et je ne puis rien faire quand, soudain, et sans que j'aie senti la catastrophe venir, le Trappeur tombe, et avec lui toute la petite troupe de pionniers qui l'entoure, sur des Sioux (en maraude?) qui vont, comme dans *Tueur de Daims*, se livrer à des jeux de torture sur leurs prisonniers.

Après un combat singulier, voici une grande bataille entre Tetons, Sioux et Pawnees, où je ne me résous pas à prendre parti. Songe visionnaire quand je lis : « ... Les mêmes solitudes vastes et désertes, les mêmes bas-fonds fertiles et étendus, ce mélange bizarre et sauvage de plaines verdoyantes et de terres avides qui donnent à cette région l'apparence d'une contrée antique et, autrefois, peuplée, dont une de ces incompréhensibles convulsions de la nature aurait englouti à la fois les habitants et leurs demeures. » Je suis dans *les Pionniers* par mes yeux, je voyage par mes yeux, mes yeux m'ont lancé et porté là-bas, où ils me retiennent. La dernière vision que nous avons, Fenimore Cooper et moi, de Nathaniel Bumppo, alias Langue Droite, alias Pigeon, alias Oreille Pendante, alias Découvreur de Pistes, alias Longue Carabine, alias Tueur de Daims, alias le Trappeur, l'homme de la grande saga des forêts, celui

dont j'ai vécu soixante ans de la vie en Amérique, c'est encore une fois et la dernière, d'autres diraient la banale, je dis la belle, douloureuse vision : « debout sur le rivage, appuyé sur son fusil », dans cette attitude où l'éternité l'a fixé, où la mort va le figer et qui fut celle de sa vie.

Chose extraordinaire, Fenimore Cooper n'a pas eu le courage de raconter la mort de son personnage, sa créature, sa création – qu'il a tant aimé. Raconter les derniers jours d'un naufrage, d'une agonie, non. Il ne peut pas. Dans l'alinéa qui termine *les Pionniers*, un de ses héros, qui fut l'ami du Trappeur, voyage par ce coin du pays qui deviendra le Nebraska, près d'un village de Pawnees Loups et assiste aux derniers jours du Trappeur, dont il ne rapporte rien. Non seulement Fenimore Cooper délègue un témoin, au lieu d'imaginer lui-même, regarder et raconter, mais encore prive-t-il son personnage de la parole !

Je ne me détourne pas de Fenimore Cooper, qui pleure. J'essaie de me détourner de moi, qui pleure, et je dis, pour moi seul dans le dedans de moi, comme naguère pour Christophe Colomb avec son nom, je dis : Nathaniel Bumppo, et je sens, fouettant mon visage humide, le grand vent qui souffle des forêts d'Amérique.

OceanofPDF.com

Dont je m'écarte. La pression, autour de moi, est forte et constante. Fêré de lectures, surtout les dictionnaires, encyclopédies, albums illustrés portant sur l'histoire et la géographie, les cartes, qu'il examine avec un soin minutieux, voire maniaque, mon père, en outre, ne pourrait se passer de journaux et nous avons tous hérité de sa passion. En Avignon, ils sont trois : *le Petit Provençal*, *le Petit Marseillais* et, à partir de 17 heures, *les Tablettes du soir*. Chaque matin quand il est avec nous, Père court les acheter, l'été à l'aube, l'hiver dans la nuit encore, au café-tabac que l'on trouve à deux cents mètres de chez nous. L'après-midi il se précipite et pénètre dans l'établissement souvent même avant que l'imprimé soit arrivé, et nous l'attendons comme des oisillons la pitance que leur géniteur transporte pour eux. Lui, au contraire du mâle, se sert le premier et pour lire les feuilles, que nous happerons, nous devons attendre qu'il émerge, rassasié, de sa lecture.

Le monde, pour moi, ce sont encore et toujours des mots nouveaux, moins exotiques et beaux que les indiens, plus difficiles à prononcer que les américains. Le 14 mars 1938, celui que j'entends ne m'intriguera pas longtemps, ce qu'il faut d'attention pour que je le découvre dans *le Petit Provençal*: l'Anschluss, qui nous occupera des années. Père m'explique : l'Autriche, dont Hitler vient de s'emparer et qu'il annexe à l'Allemagne. Je m'intéresse à l'axe Rome-Berlin, aux Sudètes et, le 2 octobre, un peu après Munich, dont on ne sait pas très bien que penser dans la famille, mon frère aîné formulant une opinion qui s'oppose à celle de mon père, c'est l'invasion du pays sudète. En mars de l'année suivante, nous apprenons que ce qui reste de ce pays par le malheur frappé, la Bohême, la Moravie, la Slovaquie, est de même par les Allemands annexé, ce que je note sur un cahier double où je porte en résumé mon savoir neuf, et chaque jour alimenté, du monde – et quelque chose m'épate : les Allemands n'ont pas tiré un seul coup de feu...

Dans ma vie alors, l'école fait diversion. Elle m'éloigne de l'Amérique, certes, de l'Europe aussi, reste que je l'aime, fût-ce à cause des matières, d'une passion inégale... Un jour, rentrant de classe, le 8 avril 1939, *les Tablettes du soir* me révèlent, ce dont les journaux du matin ne disaient rien, que les Allemands ont menacé, rapaces, la Pologne la veille, et je découvre un mot qui n'est pas facile à prononcer : Dantzig. Je place

toujours un *n* inutile entre les deux dernières lettres. Comme tout le monde autour de moi, j'estime que nous ne devons pas mourir pour *Dantzing* et, sur le chemin ou au retour de l'école, je ne le cache pas aux voisins, que je salue au bord de la route ou derrière la haie de leur jardin. Le temps de perdre de vue ce vocable difficile d'accès, tout en redans et barbelés, nous arrivons au 2 septembre et à la Pologne où, la veille, les Allemands, toujours eux, ont lancé un Blitzkrieg, avec déferlement de Panzerdivisionen, que soutiennent l'infanterie motorisée et la Luftwaffe. Trois mots d'un coup : Blitzkrieg, offensive-éclair dit mon père, Panzerdivisionen et Luftwaffe. Non, aucun d'eux qui soit de l'ampleur des indiens ou des américains, aucun qui en ait la puissance d'images. Les Polonais résisteront trois semaines, on a pris feu pour eux, chez nous, on les aime, on fait corps, si je puis dire, avec ce peuple et moi, tous les matins : « Comment ça va en Pologne ? » à l'adresse de mon père et, s'il n'est pas là, à celle de ma mère qui, en son absence, accomplit la course des imprimés.

Eh bien, ça ne va pas si mal, si j'en crois – je les crois – les journaux. Ce titre : « Après des combats opiniâtres, les troupes allemandes ont commencé à se retirer des environs immédiats de Varsovie », et ce sous-titre : « Les troupes polonaises, après une attaque fougueuse, ont repris Lodz d'où les Allemands se sont retirés en hâte. » Pas si forts que ça, les Allemands, et du moment que les Polonais ont la fougue (j'aime le mot)...

Or, ne voilà-t-il pas que les Russes s'en mêlent et qu'ils accomplissent, que je retiendrai, leur jonction avec les Allemands sur la ligne Curzon. Filent les Panzers à une rapidité hallucinante, les Stukas sont des bombardiers en piqué semeurs de foudre et, le 4 septembre, les titres dans les deux journaux matutinaux du Midi provençal sont énormes qui révèlent que, quarante-huit heures après l'invasion de la Pologne, nous venons, nous les Alliés, c'est-à-dire les Anglais, les Français, ce qui inclut ma grand-mère, mon père, ma mère, mes deux frères et moi, de déclarer la guerre aux Allemands. Je mesure l'ampleur de l'événement. Mon père, s'il le pouvait, irait encore plus tôt chercher les journaux. Quand je me couche, c'est, un peu plus qu'à l'Amérique, tout à coup presque aussi loin qu'en ce siècle où Christophe Colomb la découvrit, à eux que je pense, à leurs titres, avec une espèce de frénésie.

Un temps, la mer m'occupe. Scapa Flow, ce raid maritime des Allemands aussitôt après la déclaration de guerre, comme pour nous révéler qu'ils sont forts, là aussi... J'apprends des noms de cuirassés de poche (l'expression me plaît : comme si on portait ces engins sur soi) : *Deutschland*, *Graf Spee*; de croiseurs de combat : *Scharnhorst*, *Gneisenau*. Aucun ne vaut *papoose* et *pemmican*, qui sont dans Fenimore Cooper. Vraiment autre chose. D'un exotisme plus musical. Reste que l'excitation, l'attente, l'angoisse autour de moi sont trop fortes et les commentaires évocateurs du train du monde ici en Europe trop fréquents pour que je ne vive pas ces mots allemands dans une fièvre quasi exclusive et jamais, en outre, ni *le Petit Provençal* ni *le Petit Marseillais*, sans parler des *Tablettes du soir* n'évoquent les Indiens, qu'ils semblent ignorer... Disons-le : qu'ils ignorent. Scandale et tristesse.

L'événement qui provoque la tension, à cette époque, se déroule en rade de Montevideo. Le *Graf Spee*, ce cuirassé de poche qui semait la terreur dans tout le sud de l'Atlantique, se réfugie à Montevideo (Père, du doigt sur la carte : ici...), poursuivi par une escadre britannique forte de trois croiseurs, un lourd et deux légers, dont nous lançons, comme des torpilles, les noms à tout bout de champ – *Exeter*, c'est le lourd – *Ajax* et *Achilles*, les deux légers. Au large des eaux uruguayennes, les Anglais attendent que sorte, affolée, peut-être résignée, peut-être aussi vers le miracle tendue, leur proie. Je dis à Père que c'est exactement comme dans Fenimore Cooper, quand les Iroquois assiègent Fort William Henry – et l'Amérique, soudain surgie, me fait mal. *Le Graf Spee* a touché *l'Exeter*, qui lui a rendu ses coups, et le capitaine allemand se réfugie dans la rade du port uruguayen où, sommé de ne rester là à l'ancre que quarante-huit heures, il saborde son navire et se suicide.

Tous, nous regardons, impressionnés, fascinés, horrifiés, excités, s'enfoncer dans l'eau le navire éventré et le capitaine s'abattre, qu'à jamais la mer roulera, crâne troué.

Je regarde l'homme plus que le bateau, sur quelque chose que je m'efforce de voir, à l'horizon, et qui relève, encore loin de moi, de la tragédie et de l'éternité.

On croit de plus en plus que ce conflit sera court. D'ailleurs, selon l'un des journaux : « Hitler aurait abandonné l'idée d'une guerre-éclair »

(titre), et moi (Blitzkrieg), et le journal de donner, en grosses capitales, la raison de ce renoncement : nous, les Français...

Nous en étions là, un peu après le drame en Uruguay du *Graf Spee* quand le facteur nous livre les documents qui allaient d'un coup ruiner ce que cette guerre avait d'un peu lointain, aux frontières des pays d'Europe centrale : issus du ministère de la Guerre, ils prévenaient mon père que l'armée française réquisitionnait, pour les besoins de la cause, ses cinq camions – notre fortune, notre prestige, l'assurance de notre durée. Jours de deuil. Le soir même mon père licenciait ses chauffeurs et, avant la fin de la semaine, livrait dans une caserne où, du plus petit au plus gros, s'alignaient par centaines les véhicules saisis, son premier camion, celui qu'il conduisait lui-même, en quelque sorte le vaisseau amiral de sa roulante et routière flottille, et je ne doutais pas qu'il éprouvât le même sentiment de malheur et d'impuissance que Christophe Colomb quand, passé le cap Haïti le jour de Noël, il perdit la *Santa María*, mon père selon le sang et mon père selon le rêve réunis dans une même affliction dont je double et marie de chacun d'eux et le cri et l'écho – les autres camions devant être emmenés par des chauffeurs militaires affectés à une opération qui ressemblait, malgré les assurances données par les dossiers volumineux, malgré les sourires aimables des ravisseurs, à une prise, un rapt douloureux comme d'un scalp.

Les camions en allés, les Allemands pénètrent en Finlande où, dans notre détresse, nous aimons jusqu'à neiges et glaces. J'apprends la ligne Mannerheim et je vois l'isthme de Carélie, sur le modèle grammatical et musical d'Iroquoisie et Huronie, où s'abrite mon bonheur. Quel peuple, ces Finlandais ! On ne s'entretient que d'eux, à la maison, dans les autres maisons aussi, ils se battent à quatre contre un et gagnent. C'est dans *le Petit Provençal*, qui titre le 1^{er} septembre 1939 en caractères à crever les yeux : « Déroute soviétique à Suomussalmi ». Si les Allemands doivent, de surcroît, aller au secours des Russes, où trouveront-ils les ressources pour le faire ? Il y a déroute et déroute, pourtant, car le 13 mars 1940, alors qu'on s'était pris à espérer, les journaux annoncent que la Finlande a capitulé. Eux aussi ! On pleure les Finlandais aujourd'hui, comme hier les Polonais.

A peine sortis des marécages finlandais et tout juste nous sommes-nous repliés au sud des cartes qu'il nous faut, de l'index, remonter au nord et nous occuper des Danois. On lit le 10 avril que les Allemands ont envahi ce petit pays, un Etat quand même, et le 11 avril il faut se faire à l'idée que, surgis au Danemark la veille, les Allemands sont, le lendemain matin, les maîtres de la totalité du royaume ! Nous sommes pétrifiés. Mon père, lointain, comme occupé et accablé par un songe. Chez notre mère, l'inquiétude. On désapprend à sourire. Un ami de mes parents, descendu de Paris, nous montre un quotidien de là-haut, *le Petit Journal*, avec ce titre : « La France et la Grande-Bretagne ne signeront la paix que d'un commun accord ». Pour mon père, cette phrase fait bizarre. Parler de paix si vite, si tôt... Je devine qu'il pense à la bonne paix, celle que nous dicterions dans le triomphe de nos armes, l'autre, qui nous serait imposée, relevant du malheur.

Nous n'en avons pas fini! Du Danemark, les Allemands ont bondi sur la Norvège. Je découvre Trondheim, Bergen, Stavanger, Kristiansand et, surtout, Narvik. Là encore, rien qui se compare à wigwam ou sagamore, mais c'est mieux que les noms allemands. On apprend dans la joie que nos soldats ont coupé la route du fer mais un mauvais pressentiment, né des cartes, nous porte et nous fixe aux Pays-Bas et en Belgique, qui sont juste avant nous et où on craint tout à coup l'irruption de la foudre, imparable et allemande. Juste devant nous, ces pays, frontaliers du nôtre? Oui mais rien à craindre. Nous sommes les plus forts, l'imprimé chaque matin et chaque soir nous l'assure... D'ailleurs, l'opinion allemande s'inquiète. C'est en raison de notre supériorité dans tous les domaines que les pays précités à la casserole nazie sont passés, qui n'avaient pas notre armée, nos généraux, notre moral, nos certitudes et, faite de millions de tonnes de béton coulé pour l'ériger, celle qui ne se compare pas, celle qu'on ne franchit pas, la ligne Maginot soi-même...

Je découvre – il ne s'était pas montré jusqu'ici sous ce jour – un père ricanant. Le ministère du Blocus est-il créé, Père s'esclaffe à regarder la photo du titulaire, un Monsieur Georges Bonnet. Ministre du Blocus! Ça fait prétentieux et désagréable... Encore un titre qui le porte à la moue et au mépris : « Nous n'avons pas atteint nos objectifs mais les Allemands n'ont pas atteint le leur », propos de Monsieur Chamberlain.

Commentaire de notre père : pour les politiques, la victoire c'est quand il n'y a pas eu de défaite... Les trois frères que nous sommes méditent là-dessus.

Entre l'invasion de la Norvège et le 10 mai 1940, à peine un mois. Entre la totale mainmise des nazis sur la Norvège et le 10 mai 1940, quelques heures d'écart et même un compte à rebours, car les Allemands surgissent en Belgique, en Hollande et en France ce 10 mai 1940, alors qu'il leur reste trois jours de combats à livrer en Norvège avant que ce pays ne se résigne. Voilà ce qui frappe de stupeur, comme d'un coup de poing, mon père quand, dans *le Petit Provençal* et *le Petit Marseillais* étalés devant lui, il lit, relit, incrédule. Un coup de poing qui le fige dans le silence. Ils sont partout. Innombrables. Sur terre, sur mer, dans les airs aussi : ils viennent de bombarder Nancy, Lille, Colmar, Lyon, Pontoise et, je me demande un peu pourquoi, Luxeuil. J'entends dire autour de moi : ça sent le roussi, je dis : ça sent le roussi, et crois le respirer

Cette note dans mon cahier : ils sont partout. Innombrables.

Père pense-t-il que nous n'échapperons pas à la catastrophe ? Je le crains. Il se laisse aller à des brusqueries sans précédent, à des remarques de plus en plus souvent acides. Il me révèle cette phrase du Premier Ministre anglais, Winston Churchill : « Je n'ai à offrir que du sang, de la sueur et des larmes. » Saisissante. C'est l'adieu au bonheur et comme si le temps venait d'éclater en deux : hier, auquel on pense déjà avec nostalgie, aujourd'hui, que tout donne à redouter.

Depuis quelque temps, j'éprouve une sensation nouvelle, qui ne cesse pas d'être déplaisante : la faim. Oh, rien qui ressemble à ce terrible manque dont j'ai lu qu'il tenaille et tord les intestins : simplement cette idée que, si j'avais un morceau de pain ou une barre de chocolat ou une tranche de jambon, ou encore une pomme, en plus du repas que je viens d'avaler, je ne la sentirais plus. Or, il n'y a rien à la maison de tout cela. L'époque est révolue des armoires pleines, des courses chez l'épicier et la faim qui nous habite, mes frères et moi, est diffuse, permanente. Voilà ! Diffuse et permanente, à toujours rôder dans le ventre, jamais mordante mais jamais en allée. Et qui, à certains moments, fait les nerfs sensibles.

Le Petit Provençal présente une nouvelle rubrique, un petit encadré mais voyant : « Les restrictions d'aujourd'hui ». Le 2 avril, pas de viande à la boucherie, pas de charcuterie, pas d'apéritifs et pas d'alcools, aucune pâtisserie mais chacun peut se procurer de la viande de cheval et, d'un mot à étouffer l'appétit, de la triperie.

Père et mon frère aîné ont de plus en plus d'apartés et je devine qu'ils cherchent à protéger les enfants que nous sommes, Henri et moi... Et voilà qu'après Rotterdam en flammes, les Allemands prennent, en vingt-quatre heures, le Luxembourg. Comme ils s'étaient emparés du Danemark et de la Norvège. C'est le temps qu'il leur faut pour les petits pays. Et ce jour où, franchissant la Meuse, ils pénètrent en France ! Mon père nous montre sur la plus détaillée de ses cartes, qui ne quitte plus la salle de séjour comme hier encore pour le relatif isolement du bureau, à mon avis la plus grande carte que l'on peut alors trouver dans une ville de province, le chemin que s'ouvrent les blindés ennemis vers Sedan. On regarde, muets. Plus tard, Père ne se contiendra plus quand il lira que, selon une radio américaine, « les colonnes motorisées des envahisseurs se ressentent des efforts fournis ». J'apprends les noms de ces redoutables chefs ennemis : von Rundstedt, von Kleist, je crois entendre le fracas des schrapnells, mot nouveau qui ne vaut pas mieux que les autres, et il fait mal. La Belgique après dix-huit jours de résistance ayant renoncé à se battre, ce dont les journaux s'offusquent, le prenant de haut et s'offrant le plaisir de distinguer entre le roi Léopold III, qui a capitulé, et le peuple, qui lutte, comme il se doit héroïque, nous affrontons Dunkerque. Les trois journaux ne parlent que des événements qui se déroulent sur les plages autour de cette ville et des soldats anglais et français, trois cent cinquante mille apprendrons-nous et noterai-je, qui gagnent, de peine et de misère, l'Angleterre, nous livrant, dans la maison en Avignon, à une désespérance trop stupéfiée pour qu'elle se manifeste par cris, pleurs, nerfs.

Quand le président du Conseil, qui est encore Paul Reynaud, et le vice-président, qui est Philippe Pétain, déjà, s'en vont prier à Paris, Notre-Dame, ils le font sous les ricanements, en Avignon, de notre père.

La tension est telle, tous ces jours de défaite, que je me tiens volontiers hors de la maison, soit derrière, dans le grand jardin qui se perd en

direction des prés, soit devant, sur la terrasse située entre la maison proprement dite et un jardinet planté d'un tilleul et de massifs de lauriers-roses et blancs. Le jardinet, bordé d'un mur hérissé de fers, surplombe un fossé qui suit la route – et la suit à portée des remparts d'Avignon, là-bas, à la sortie nord de la ville. Juste en retrait du fossé, sur le pas même de la porte de ma maison, je regarde, qui me délasse, le ballet serré des autos, dont je m'astreins à scruter la plaque minéralogique et à déduire, de cet examen rapide, leur département d'origine.

En ces jours de malheur, sur la nationale 7 roulent surtout les Hollandais, à la plaque frappée de la couple NL, et les Belges, qui se distinguent par un B tout rouge. Des réfugiés, comme je sais qu'il faut dire, mot presque impossible à porter, transporter, imaginer, tant sa charge de douleur pèse, comme le toit de leur voiture chargée, surchargée, débordante de paquets, valises... Avignon, pour eux, c'est encore le Nord, qu'ils fuient toujours plus loin et aussi vite qu'ils le peuvent vers le Sud et la mer, comme si les finistères avaient le pouvoir de rassurer.

Ces vacances de l'été 1940 ne ressemblent à aucune de celles que j'ai traversées. Débâcle de nos troupes dans les Flandres et percée des Allemands à Sedan. Je sais mon Histoire et je confie à mon père que nos malheurs passent toujours par Sedan. Il hoche la tête.

Puis, dans le Haut Commandement, l'éviction du général Gamelin et, à sa place, Weygand. Père, là, hoche la tête, grave et presque gai. Il nous révèle ce mot de Foch, à peu près celui-ci : « Si un jour la France est en danger, faites appel à Weygand... », et l'ancien de Verdun, où il fut blessé, cite Foch parce qu'il croit à la qualité de jugement de ce maréchal et de ce vainqueur. Et moi, je crois en mon père qui croit en Weygand – pas longtemps : à la prise de Rouen, que je connais en Jeanne d'Arc, nous comprenons que les miracles sont l'apanage d'un ordre qui nous exclut. La révélation que la région parisienne est bombardée, que l'on a relevé deux cent cinquante morts, trois fois ce nombre en blessés et que vingt-cinq de leurs avions par nos forces abattus ne servent à rien, n'inverse aucune fatalité, nous assomme. Je guette les autos, elles sont de moins en moins hollandaises et belges, de plus en plus à prédominance française, dont je transcris aussitôt, en mots et images, les lettres. Et quand, un jour

de juin, les Italiens nous déclarent la guerre, alors que nous sommes à genoux, nous relèverons-nous jamais de ce dernier coup ?

D'autant qu'on se bat aux portes de Paris et qu'on lit, stupéfaits et douloureux : « Au sud-est de Paris, les Allemands poursuivent leur progression... Au sud du plateau de Langres, l'ennemi a atteint la région du nord de Dijon et il pousse, au-delà d'Auxerre, en direction de Clamecy et d'Avallon. » Naguère encore, pour mesurer l'espace qui s'étend entre le septentrion du monde et Avignon, il me fallait tendre une première main, tous mes doigts écartés et ma paume ouverte, puis ajouter, dans le prolongement de la première, une deuxième main, à présent un pouce suffit, incongru, dérisoire, pour traduire la distance qui protège de la terreur.

Comme s'il lui fallait chuter jusqu'au bout de sa terrible déconvenue, et qu'il craignît de se sentir seul, là-bas, qui est là-haut le pays du froid et de la mort, Père, qui a lancé mon nom, me prend par la main de sa main droite et, de la gauche, monte jusqu'en Finlande d'où il descend, selon la géographie et sans souci de l'ordre chronologique qui fut celui de leur disparition, de pays en pays, sur chacun d'eux s'attardant, appuyant le pouce, creusant la fosse où gît déjà leur corps de la carte rayé, huit Etats ! Neuf avec nous, que quarante-deux jours ont suffi à terrasser. De plus bas que la terre où ils nous ont précipités, je m'efforce de voir.

Si je dois un jour franchir, que rien peut-être ne me signalera, le carrefour qui toujours aux yeux de l'adolescent se dérobe, et de l'âge emprunter le hasardeux chemin, où je serai, à l'image des milliards de voyageurs mortels qui m'ont précédé, un passant marqué, que ce soit, ô mon Dieu, vers mes trois cents, quatre cents ans d'âge ! Mon passé alors si grand et long, éployé, déployé, qu'il me tiendra lieu d'avenir, dont il m'enlèvera l'inquiétude... Père, doucement, a laissé glisser la tête, qui n'est plus à hauteur de lecture. Par-dessus son épaule, ce qui toujours l'irrita mais il n'en a plus la force à cet instant, je regarde la carte, qu'il ne regarde plus, qu'il couvre à moitié comme s'il voulait de son corps affalé et pitoyable arrêter l'invasion. Je l'attends. Elle est en moi présente par

toutes les images abominables que j'ai vues reproduites dans les journaux et par toutes les images que les mots des journaux ont suscitées en moi. Dans un jour ou deux, ou trois, elle déferlera sur la route devant la maison. J'en vois déjà les chars, les canons, les ruines, j'en entends le vacarme, j'en épie, derrière les volets, les silhouettes casquées qui courent, tirent et tombent. Et peut-être, dans la maison qui s'écroule, j'en meurs.

Or, l'invasion s'arrête là-haut vers la moitié de la France. Nommé président du Conseil, le maréchal Pétain demande aux Allemands, le 18 juin, les conditions d'un armistice. Un armistice n'est pas la paix, selon mon père. Les dictionnaires disent comme lui mais je sens mal la différence. Un armistice est un peu de paix, à mes yeux, puisqu'on ne tire plus.

Quelques jours passent qui font, justement, un bruit, une rumeur de paix. Désoccupé soudain, et en vacances d'été, tout se passe comme si j'étais privé de la guerre que j'attendais. Le monde en veilleuse et sourdine, je retourne aux livres et sur les rayons de la bibliothèque je prends, j'ouvre, je parcours, je repousse, je replace, je ne sais pas ce que je cherche mais, quand je l'ai trouvé, je comprends que je savais.

OceanofPDF.com

Que je savais mais, comment dire ? D'un souterrain, inconscient savoir. Par affleurements. D'un côté, Saint-Clare qui, en Louisiane, émancipe ses esclaves ; George qui, au Kentucky, fait de même pour les siens ; Eliza et sa famille libres et heureuses en Canada; Nathaniel Bumppo, si peu crédible dans sa mort, si vivant cadavre et d'autant moins mort, sinon d'autant plus vivant, que Fenimore Cooper ne trouve pas la force de l'exécuter et de le regarder mourir, où il nous eût contraints avec lui ; Fenimore Cooper esquivant la mort de son héros et nous épargnant, ce faisant, une peu supportable douleur...

D'un côté, donc, quelque chose qui relève de l'allégresse et de l'éternité.

De l'autre, dans la mort immense et générale, l'avalanche des morts : Eva, tuée par la maladie ; Saint-Clare, par le poignard ; Tom, déporté loin de sa case, par les coups ; Uncas, par la guerre ; Chingachgook, par l'alcool; Nathaniel Bumppo, par la vieillesse, tous des vivants qu'ils furent, une fois, toute leur vie et dans la mienne, vivants, debout et, tous, mes proches, mes amis, mes compagnons, ma parentèle dans leurs aventures, mésaventures, leur joie ou malheur de vivre, leurs jeux et leur destin. Des personnages dont la plupart n'attendent pas, pour disparaître à jamais, la fin du livre qu'ils animent mais prennent congé en plein milieu et abandonnent leur lecteur, comme dans la Case de *l'Oncle Tom*, avec de moindres amis et de plus vagues relations, longtemps ailleurs que dans les pages ; ou, comme chez Fenimore Cooper, le héros de la saga aux cinq tomes qui, s'en allant par évanescence et ouï-dire, vous laisse inconsolable moins de sa mort abstraite et lointaine que de la frustration qu'elle provoque par sa discrétion... Et là-dedans – cette mort que j'ai dite, immense et générale –, l'Indien en deuil, la forêt en deuil, l'oiseau endeuillé, le monde en danger.

Et moi (avec, dans le dedans de moi, une facétieuse pensée à l'endroit de tous ces ouvrages que les adultes estiment faits pour la santé et l'insouciance des enfants et des adolescents quand ils devraient, au contraire, les désespérer...) de me demander pourquoi les éléments gais et en quelque sorte optimistes de ces livres l'avaient, dans mon esprit, emporté sur les noirs, autrement nombreux, autrement forts et saisissants – et trouvai un élément de réponse dans l'enfance qui traînait encore en

moi et me portait, malgré du monde les ténèbres, les rictus et les ricanements, au rose, au bleu, aux ris...

Ainsi m'étais-je dérobé à la tragédie.

J'ouvre ce gros ouvrage qui, dans la bibliothèque, m'a happé. Sa couverture reproduit un idyllique paysage du Sud, avec une prairie plantée d'arbres géants et florissants, puissamment épanouis, où traverse une rivière, à l'arrière-plan, et, au premier, un lent troupeau de bêtes dont les cornes portent des oiseaux blancs, à mes yeux des ibis, mais quand je vérifie, dans les dictionnaires, en cherchant les planches d'oiseaux, je me dis : peut-être des hérons pique-bœufs – et je mêle un moment mon vol au leur, dans le bonheur de l'herbe en Louisiane... J'ouvre le livre et je sais aussitôt que c'est ma guerre. Celle dans laquelle je suis moi et bien. Où je vais m'épanouir, quitte, si elle tourne mal, à la refaire... Tourner mal? Je voudrais savoir et je crains d'apprendre. Elle se déroule au milieu du siècle dernier, bien après Harriet Beecher-Stowe et surtout Fenimore Cooper, de sorte qu'ils n'ont pu pressentir ce que je ne veux pas deviner.

Je lis quelque dix pages et il ne m'en faut pas davantage pour choisir mon camp : le Sud. A cause des trois mille plantations (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi et dans l'égarement : trois mille!) le long du Mississippi, dont la splendeur est sans plus tarder rapportée, décrite, commentée, admirée, encensée comme si l'auteur – plutôt que l'historien – avait choisi de raconter, avant une guerre dont on sait bien ce qu'il faut attendre, en général, de ruines et de désolation, une périssable merveille... J'ai dit périssable merveille et je vois dans ces deux mots qui viennent de m'échapper un mauvais signe mais je me contrains à ne pas plonger dans la fin du livre, où tout est dit, accompli. Je m'installe dans le Sud, non pas dans une plantation, où je n'ose pas, timide, pénétrer par effraction et seul, mais, belle quand même, dans une grande maison blanche à deux étages, que les colonnes élèvent sur trois côtés et où n'en finit pas de courir, découpée dans un bois de cyprès chauves, une galerie qui, la grâce même, porte à l'exubérance. Par les oriels en saillie, je découvre ma propriété pleine de bananiers, d'orangers, de citronniers, de pamplemoussiers, d'indigotiers, de sapotilliers que, puisant dans le sac sans fond ni fin du rêve, je multiplie avec une générosité d'enfant prodigue et aligne avec des transes d'avare. De leur drôle de démarche,

oscillante et pointue, s'avancent des paons bleus sur la prairie et s'ils tournent leur traîne vers moi, c'est pour me découvrir que leurs rémiges se terminent en façon d'hirondelle, six hirondelles immobiles à la queue de chaque paon et je crie, dans le dedans de moi, que ce n'est pas vrai, que c'est trop beau, quand je sais le Sud vrai et beau – et je lève les yeux.

C'est le Nord là-haut. Pays sans dames à crinoline, sans cavaliers, sans colonnes, sans garde-fous et où, apprends-je, pullulent les usines, les commerces, les banques. Ce même pays que Nathaniel Bumppo aima si fort et dont il ne put supporter la dégradation, au point de lui préférer, vers l'ouest, l'exil. Tout m'oblige, des autres et de moi : je suis donc contre le Nord, pour le Sud, avec une totale passion et partisanerie.

J'ai tiré les volets de ma chambre afin que rien, pas même le soleil du Sud, ne me distraie de la poussière des routes, des charrois, de la fumée des canons, de l'arroi des défilés, du bruit énorme que fait la guerre, après vingt pages ici où, bien calé au fond d'une bergère, je la regarde, déjà incomparable. Je suis au balcon de l'Histoire concentrée dans la guerre de Sécession, guerre civile selon le Nord et, selon le Sud, tout simplement un conflit entre Etats qui, cent ans après la naissance des Etats-Unis, n'ont plus grand-chose en commun. Pour bien comprendre, me déplacer sans risques, reconnaître et ne pas confondre, je répète : nous, au Sud, nous sommes les Confédérés ou Sudistes, dits aussi les Gris, les Rebelles... ; au Nord, ce sont les Fédéraux ou Nordistes, dits aussi les Bleus, les Yankees... Ils ont aussi un nom politique et collectif : l'Union. D'un côté, les amis, de l'autre les ennemis, comme il va de soi. Et assuré de ne pas prendre un Reb(elle) pour un Yank(ee), John pour Jack, j'avance dans le livre vers le nord, car on gagne !

Des territoires, d'abord. Après la Caroline du Sud, la première qui entre en sécession, voici le Mississippi et, en ce même mois de janvier 1861, la Floride, l'Alabama, la Georgie, la Louisiane, noms merveilleux qui font le Sud merveilleux et je flambe pour eux, moi, je dis les noms : Floride, Alabama..., que je garde longtemps en bouche, me grisant de visions et parfums de magnolias et je suis là-bas à courir les Etats cotonniers, mal fait pour les attermoissements de l'Histoire, que je voudrais forte et fonceuse... Six Etats en sécession, donc, qui forment la Confédération des Etats-Unis d'Amérique, et que vite d'autres les

rejoignent! Je compte les derniers venus ou retardataires: cinq dont le Texas, prestigieux et, noble, douce, emblématique, gemmée déjà dans une grande Histoire, la Virginie, sans qui la Confédération ne peut exister. Elle adhère. Je pousse, soulagé, un soupir et j'entreprends de regarder, dans le calme, les événements se faire... Or, nous sommes le 12 avril 1861 et, ce jour-là, je regarde moins que je n'écoute.

Le bruit du canon, pour la première fois. C'est la nuit encore, à 4 h 30, et eussé-je dormi qu'il m'eût réveillé, l'obus qui tombe sur les Nordistes de Fort Sumter et ne cessera jamais d'exploser en moi, œuvre d'un vieillard, Ruffin, Sudiste en révolte comme des millions de ses frères. Le fort qui capitule aussitôt, ça ne se présente pas trop mal, même si j'apprends, page suivante, que les Etats sécessionnistes ne seront jamais plus de onze, contre vingt-trois chez les Nordistes, et que les premiers forment une population de moins de dix millions d'habitants, dont trois millions et demi de Noirs (que vont-ils faire puisque le Nord, abolitionniste, se bat pour leur donner la liberté?), contre vingt-deux millions dans les Etats fédérés. La disproportion entre les deux camps m'inquiète. Abraham Lincoln, depuis la fin de l'année précédente président d'une République dont le tiers des Etats ne le reconnaît pas, a nommé McClellan commandant en chef des Fédéraux et l'a chargé d'écraser des rebelles qui ont élus, un président à eux, un double en quelque sorte de Lincoln, me dis-je, Jefferson Davis. Et je découvre quelque chose que je décrète inouï : les deux présidents sont tous deux des Kentuckiens et symbolisent, de surcroît, la division qui affecte cet Etat, partagé entre Nordistes et Sudistes...

A peine sorti de ma stupéfaction, je rencontre Pierre de Beauregard, le commandant en chef des Sudistes, créole issu d'une famille française installée en Louisiane. Je l'aime à la seconde où je le vois et d'instinct, pour son nom, son ascendance, son élégance, là sur le daguerréotype, et, que je devine, pour sa personnalité, son talent. Le charme même. Un vrai Sudiste. Il est fait pour moi comme lui pour le Sud.

Escarmouches un peu partout et aussitôt la guerre se déroule dans la partie occidentale de la Virginie, celle des montagnes, qui ne veut pas de la sécession. Et moi, amoureux de cette Virginie-là quand je n'avais d'yeux, hier, que pour celle du littoral atlantique. Je lis, d'un conscrit de

l'Union, dont c'est le premier séjour ici, dans ce pays que sans la guerre sans doute il n'eût jamais connu et, par conséquence, jamais aimé : « Il y a des ravins si sombres que l'on ne peut en deviner la profondeur, des échappées dont l'extrémité semble se perdre dans une brume bleutée, des pentes si raides qu'un écureuil pourrait à peine les grimper... des torrents qui tantôt scintillent au soleil, tantôt se précipitent dans les abîmes insondables. » Je vois, j'adore. Je voudrais longtemps rester là dans cet Eden, à faire le rochassier mais je dois me déplacer pour être plus près de l'armée confédérée, que Jefferson Davis a réussi à créer, quelque cent dix mille hommes qui se tiennent aux portes de Richmond, la capitale sudiste et la sœur ennemie, donc, de Washington. Je suis à Richmond, où je découvre, dans l'inquiétude, que le Sud, pays agraire avant tout, se heurte à des difficultés pour se procurer des armes, moderniser son chemin de fer et trouver des capitaux, quand mon regard embrasse Bull Run.

Oh, un cours d'eau modeste si on le compare à la James et à cet autre fleuve, le Potomac, fleuve-mot qui claque comme un bruit de gueule d'alligator et parle du pays indien disparu en Virginie. Bull Run, à quarante kilomètres au sud-ouest de Washington. Nîmes par rapport à Avignon. A Bull Run-Nîmes, derrière le cours d'eau, Beauregard, que je suis heureux de retrouver, commande à vingt-cinq mille hommes et peut compter sur dix mille autres, dans la vallée de la Shenandoah (un nom qui brille de mille douces, pastorales lumières), sous l'autorité de Joseph Joe Johnston, général dont la vue me frappe, que je ne peux pas retenir car le livre, là, ne l'évoque qu'en passant, à la hussarde, mais je devine que je le retrouverai et quelque chose, sans doute un sentiment, m'avertit que je vais l'aimer. Force m'est de constater que le Nord manque de généraux d'envergure : pas de Beauregard, pas de Joseph Joe Johnston et, bien sûr, pas un chef qui ressemblerait, fût-ce un tout petit peu, à celui que le livre, jusqu'à cette page 111 où je suis arrivé au terme de ma première journée dans la guerre de Sécession, a cité quatre ou cinq fois, me donnant à entendre qu'il est de tous le plus grand et, dès lors, avec mon cœur impatient qui bat pour lui, je l'espère et l'appelle: Robert Lee. Lincoln le voulait mais ce Sudiste de Lee, déclinant l'offre du président, a choisi sa patrie de racines et de sang: le Sud.

Je souffle un peu, je regarde mon trio de généraux et je chevauche une deuxième fois jusqu'à Bull Run.

Joseph Joe Johnston a deux officiers d'état-major pour lesquels je cherche un adjectif fort. Je l'ai: fantastique. Thomas Jackson (Johnston, Jackson – le prénom de chacun aide à les distinguer...), ou le génie militaire. Fantastique. L'autre, James Ewell Brown Stuart, dit Jeb Stuart. A l'habitude de monter à l'assaut coiffé d'une casquette noire surmontée d'un panache de plumes d'autruche. Fantastique. Ecoutez: « ... Il portait une cape grise doublée de soie rouge et il se faisait toujours accompagner par son joueur de banjo pour aller au combat au son de la musique. » Etonnante conduite dans une guerre qui ne commence pas, tant s'en faut, comme une opérette. Je cours dans le jardin derrière, où je sais que je trouverai Père, je lui lis la citation – il secoue la tête, je devine que les façons de Jeb Stuart ne lui paraissent pas sérieuses, quand elles me fascinent... Sans doute la différence des générations.

L'Unioniste McDowell commande à cinquante mille hommes et plus de la moitié de ses pièces d'artillerie sont à canon rayé. Si l'accent, dans mon livre, est mis sur cette caractéristique, c'est que les pièces à canon lisse ne les valent pas et, justement, les Sudistes, qui ne sont que trente mille mais, Dieu merci, sous les ordres de Beauregard, n'ont que du lisse et pas de rayé. Cette deuxième infériorité ne m'échappe pas, m'amène à considérer la première, qui tient à la faiblesse numérique de nos troupes face à la masse de l'ennemi. Qui ne prendrait peur?

McDowell veut s'emparer de la petite ville de Manassas, au sud de Bull Run, mais il se déplace si lentement que ses hommes ont le temps de regarder autour d'eux et ne voilà-t-il pas qu'ils s'avisent de la présence de mûres, dans les ronces qui bordent leur chemin, détail qui me frappe d'autant plus que le livre le répète, ce qui aussitôt suscite en moi la vision de cadavres de soldats aux lèvres rosies par les mûres ou noires de leur jus. Pour cette première grande bataille de la guerre, des milliers de civils, accourus de Washington tout proche, élégantes dames et beaux messieurs en haut-de-forme suivis de valets chargés de paniers à des fins de dînette, s'installent sur les collines autour de Bull Run. S'engage enfin, je n'en peux plus d'attendre, la bataille.

Grande peur pour Beauregard, un cheval tué sous lui et, à un moment, crainte pour Joseph Joe Johnston car, avec toutes ses forces en déplacement, je le juge bien isolé. Surgit Thomas Jackson, qui lance ses six mille Sudistes contre l'ennemi, quatorze mille hommes. Stupeur: les soldats de Beauregard, chargés, se muent en fuyards. Un général de brigade, voué à ne lancer, je suppose, que des ordres brefs, Bee, panique, mais Thomas Jackson tout de fermeté nous impressionne, Bee, qu'il contraint à rassembler ses hommes, et moi, qu'il rassure. Aux soldats rameutés : « Dressez un mur de pierres! » lance Thomas Jackson et voilà, pour toute la guerre, toute sa vie, toute la mienne, Thomas Jackson que l'on n'appellera plus que Stonewall Jackson, c'est-à-dire, le premier mot, Mur de Pierres. Et moi, haute voix dans l'extase: Mur de Pierres Jackson. La guerre est fantastique.

Brisée l'offensive des Nordistes, pulvérisée leur défense sous les coups de Jeb Stuart et de sa cavalerie, je regarde, tout droit et joyeux dans ma bergère, détalier les ennemis (et moi à eux: go north!) qui se délestent de leurs fusils pour plus vite courir, lapine façon qui leur sied, et je regarde les soldats bleus de la défaite nordiste arriver suant, ahanant, jurant, hors d'eux et méchants en plein milieu du pique-nique dominical où ils créent un sacré désordre, d'autant plus que les soldats, haleine reprise, décident de repartir dans le même temps que les civils s'emploient à décamper, tous ensemble et mêlés, l'un abandonnant son omelette, un autre ses canons, un troisième ses munitions et celui-là son ambulance, dans un sauve-qui-peut dément où j'écoute les femmes hurler, les hommes insulter, les chevaux hennir, les canons à grand fracas verser, que les cochers ont détachés pour monter à cru les chevaux et vite, vite, au grand galop s'extraire de l'enfer et de la confusion immense et générale...

Et moi: on a gagné!

La percée de Mur de Pierres Jackson annulant celle de von Kleist, Beauregard effaçant Weygand et Bull Run (que l'Histoire aussi désigne comme la bataille de Manassas) rachetant Dunkerque... Des avant-postes de Joseph Joe Johnston et de Beauregard, je regarde avec les yeux de leurs vigies, en ce soir de Bull Run, là-bas, sur l'autre rive du Potomac, les tours inachevées du Capitole de Washington. La guerre ne durera pas,

et, sur cette certitude, je m'en vais goûter, maigrement, comme je commence à prendre l'habitude, de pain sec.

Puis je reviens au livre, m'arrêtant le temps qu'il faut aux batailles, engagements, escarmouches, heurts qui, par milliers, se succèdent dans le pays Potomac et je voudrais de tout mon cœur s'il se peut et de mes deux mains pousser le Missouri, qui tergiverse, dans notre camp. Je jette un coup d'œil en mer où, au large de la Caroline du Sud, on se bat aussi. Pour son général McClellan, Lincoln crée une armée, celle du Potomac, qu'il charge de deux cent mille hommes, dont quinze mille cavaliers, et trois cent cinquante canons. Rien ne servirait de me le cacher, je suis impressionné. J'attends et, pour me distraire, je retourne à la mer où je découvre que le Nord, avec méthode et peu à peu, met au point un blocus des côtes du Sud, que je pressens redoutable. Nos briseurs de blocus ont beau envoyer par le fond des centaines de bateaux ennemis, ils ne le desserrent pas. Une heure de fascination à regarder les arsenaux du Sud transformer une frégate nordiste, le *Merrimac*, en cuirassé, le troisième de l'histoire navale du monde, après les successives naissances d'un français et d'un anglais. Protégé par une coque de fer de onze centimètres, armé d'un éperon aux dimensions encore jamais vues, le *Merrimac* est superbe et formidable. Je l'aime.

D'un amour anxieux car vient de surgir, en face, chez les Yankees, le *Monitor* et je regarde les deux monstres se préparer à engager un duel qui sera le premier combat de cuirassés de toute l'histoire des marines. Nous sommes à Hampton Roads, en Virginie côtière, et de la rive je regarde notre *Merrimac* détruire au canon et couler à l'éperon navire sur navire. Ça marche et j'exulte. Le premier jour de la bataille, cinq cents marins liquidés en face, contre deux morts, seulement, chez nous! Le deuxième jour est celui du combat singulier: *Merrimac* contre *Monitor*. Déluge de projectiles de part et d'autre, dont beaucoup touchent au but, éperonnage du *Monitor* par le *Merrimac*, qui se fait mal, au double sens du mot, et je regarde, dépité, s'enfuir mon *Merrimac*, en si piètre état au sortir du combat que les Sudistes devront, eux, couler celui qui figura l'orgueil de leur pauvre et petite marine! Moi, la mort du *Merrimac* dans l'âme... Avec désormais de l'appréhension, je regarde le Nord mettre en chantier quelque trente cuirassés et un grand nombre de canonnières fluviales

alors que nous ne plaçons guère, nous, que six cuirassés sur bers! Que nous perdons tous.

J'éprouve à cet instant la même appréhension qu'un jour, naguère, à propos de la Pologne. Et ce soir où j'ai terminé, avec les préparatifs de la grande guerre en Amérique et le récit des premiers engagements, la partie initiale du livre, je me demande: pourquoi ces canonnières ? Fluviales – l'adjectif m'a frappé. Donc, pour remonter un fleuve, ou le descendre. Lequel ? Je suis l'une après l'autre toutes les voies navigables du sud de l'Amérique septentrionale où se déroule la tragédie et je reviens toujours au Mississippi, bien sûr, le fleuve cardinal que je parcours jusqu'à l'embouchure, navigue en sens inverse jusqu'à Vicksburg, le montant et descendant vingt fois et tout à coup je comprends et pour elle prends peur – pour elle, pour moi –, elle, la Ville du Croissant, la Reine des Villes, la Ville des Villes où je sais que j'irai un jour quand les déluges du feu des guerres auront cessé d'embraser et l'Europe et l'Amérique: La Nouvelle-Orléans.

Une partie de la nuit je pense à elle, qui me taraude. Quand je reviens au livre, le lendemain, je suis au printemps de 1862 et La Nouvelle-Orléans en attente dans un coin de mon cerveau, qu'elle presse, je cours le Kentucky avec Albert Sidney Johnston. Ce général, que je supplie qu'on distingue de Joseph Joe Johnston, mon compagnon depuis Bull Run, je l'aime avec violence.

Les choses entre lui et moi ont commencé, comme souvent chez les humains, ai-je appris, par un coup de foudre, mauvaise expression aujourd'hui pour dire mon amour de lui, car ma passion l'a accompagné toute la guerre, et lui survit. Chef de l'armée des Etats-Unis sur la côte ouest quand la guerre civile éclate, il annonce son ralliement au Sud mais ne quittera pas son poste qu'il n'ait accueilli le successeur que Washington lui envoie. J'admire. Il commande, au Kentucky où Beauregard le rejoint, tous deux m'offrant un double bonheur, à l'élite des troupes du Sud, des soldats incomparables et les officiers si proches de leurs hommes qu'ils ne s'en distinguent par rien, pas d'uniformes et moins encore de galons. Oui, mais en face, les Fédéraux ont trois fois plus de moyens et des monstres d'une noire couleur, à la formidable puissance de feu, d'apparence irrésistibles, les canonnières, dont les Sudistes ne

possèdent pas un seul exemplaire. Mon ami Sidney Johnston quitte le Kentucky en direction du sud et du Tennessee. Je pressens quelque chose, je tourne quelques pages, violant la règle que je me suis fixée de ne jamais sauter d'un livre une ligne et je découvre là, dix pages après l'avoir laissé, que l'ombre de la mort planait sur lui et qu'un obus yankee attendait, dans une clairière en hauteur qui domine le fleuve Tennessee, à Shiloh, dans le Tennessee. Longtemps, je ne trouve pas le courage de revenir en arrière. Affalé sur mon livre, je souffre et pleure mon ami Sidney Johnston qui marche sans le savoir quand je le sais, moi, vers sa mort. Oh, l'avertir. Le retenir, là, vers la page 7 ou 8, avant la 10 fatale, dans deux mois, le détourner, dérouter, l'écarter de Shiloh et de sa vie parer le destin, un mauvais coup – mais les livres ne contiennent que l'avenir des livres, pas celui des hommes... Le temps de mon désespoir, Ulysses Grant, le général nordiste, a réussi, entre les fleuves Cumberland et Tennessee, un mouvement qui contraint pauvre Sidney à évacuer Nashville, la première grande ville du Sud à tomber. Je regarde, la rage au cœur, les Nordistes se préparer à l'occuper! Ils viennent d'effacer Bull Run.

Il faut tenter quelque chose – de l'avis de Johnston et, bien sûr, du mien. Mon ami arrête de refouler, à partir de l'ouest de Richmond où le gros des Confédérés est rassemblé, l'envahisseur yankee sur l'Ohio. Et je regarde les régiments allemands au service des Nordistes, et les Nordistes américains piller et partout au Missouri porter l'incendie. Sur les bords du fleuve que j'aime le plus avec le Mississippi, la désolation et la terreur. Rien ne m'étonne des Allemands, mais des Américains, fussent-ils du Nord? Je les hais. Tous. Au pied des Ozark, les si belles montagnes dans le nord de l'Arkansas, où il s'est replié, Sidney Johnston, mon brave ami, est vaincu. A ma peine de sa perte qui approche, inéluctable, encore trois cents lignes en deux paragraphes, et que je suis seul à connaître pour avoir, du temps et du livre, sauté les pages, s'ajoute la peine en moi de la bataille et du pays perdus. La guerre est finie, à l'ouest du Mississippi – et perdu l'Ouest. Quand je regarde sur la carte, comme une ombre voile mes yeux que je voudrais, à cet instant, comme ceux de Johnston bientôt, à jamais fermés : tout le sud de l'Arkansas jouxte le nord de la Louisiane, l'Etat-écrin où se dresse ma ville-joyau, La Nouvelle-Orléans.

C'est dimanche, il fait beau et frais. Je suis à Shiloh, dans le Tennessee, toujours avec Sidney Johnston, plus que jamais avec Sidney Johnston, mon ami, mon pauvre ami... Ce soir... Non, ne pense pas à ce soir. Hier, encore le soir. comme du livre je tournais une page et que je me sentais vaillant, malgré cette longue journée de lecture, malgré les épreuves et malgré la mort plus proche à chaque seconde passée et à chaque mot lu, j'ai voulu avancer et je me suis trouvé dans la mouvance de Shiloh. C'était trop et pour retarder la mort de Johnston, j'ai choisi le sommeil. Nuit trop vite passée. Ce matin et pour le moment, il gagne et par la vaillance de ses soldats réalise son plan. Jamais bataille n'a pris cette ampleur depuis le début de la guerre. Jamais, sur le territoire des Etats-Unis, des hommes ne se sont affrontés avec cette violence. A cheval, mon ami Sidney Johnston, inlassable, parcourt, de bout en bout, la ligne de front tandis que pleuvent les balles autour de lui. A un moment, l'une d'elles lui arrache un talon de botte. Il rit, crie à son aide de camp qu'il l'a échappé belle et alors une autre balle le frappe à la jambe, lui sectionnant une artère. Il tombe, personne n'a l'idée de vite lui poser un garrot, et sans un mot, à cet endroit qui est un verger, meurt, le dimanche 6 avril 1862, mon immense ami Albert Sidney Johnston. Sur cette scène dont j'ai cent fois retardé le surgissement, et que je repousse encore alors qu'elle s'est accomplie, incrédule je pleure.

Beauregard donne l'ordre de la retraite car ce n'est pas assez, pour le Sud et pour moi, que la mort de Sidney: Shiloh est une défaite. Peut-être, plus encore, un désastre. En tout cas, si l'on y regarde bien – et je veux voir – un événement qui relève de la prémonition : cent douze mille hommes engagés (et moi, de moi à moi, stupéfait : cent douze mille!), vingt mille morts ou blessés, dix mille dans chaque camp, mais les dix mille Nordistes représentent quatorze pour cent des effectifs que l'ennemi a engagés quand nous sommes, nous, à vingt pour cent ! Un homme sur cinq, dont je m'effraie. Quand je retourne à Shiloh, bataille que les historiens appellent aussi Pittsburgh Landing, là, sur la carte, à peine si mon doigt couvre la distance qui sépare l'ennemi maudit de La Nouvelle-Orléans.

Une fois encore, la peur en moi.

Elle est fondée, bien sûr.

Shiloh tombée, les deux généraux nordistes Grant et Pope continuent à descendre le Mississippi pendant que, du golfe du Mexique et comme Cavelier de La Salle deux siècles plus tôt quand il découvrit la Louisiane et l'offrit à Louis XIV, l'amiral Farragut remonte le fleuve à la tête d'une escadre dont le nombre et la puissance me sidèrent. Et je ne dis rien, ici, de dix mille Yankees sous les ordres de Butler... Farragut ! De Shiloh au surgissement de ses marins devant La Nouvelle-Orléans, deux jours vont passer, le temps d'enterrer, en pays libre encore et justement à La Nouvelle-Orléans, Sidney Johnston. Je suis là, avec lui, pour ses obsèques solennelles. Farragut ! Il tente de passer, à l'embouchure du Mississippi, le barrage des forts où les Sudistes retranchés, mordus par la peur, tenaillés par la rage, trois jours durant vont le tenir, retenir par la grâce d'un feu au vrai d'enfer, bien nourri, bien dirigé, mais passe Farragut ! Après trois jours, La Nouvelle-Orléans est à prendre et quand l'amiral s'y décide, je ferme un livre qui me fait mal !

Avril 1862 et sous le grand ciel bleu d'avril en Louisiane je voudrais ne rien sentir que l'odeur du jasmin, le parfum de l'azalée, la fragrance du chèvrefeuille. Quand je ne puis que respirer l'odeur âcre de l'incendie qui, s'alimentant aux balles de coton que leurs propriétaires sudistes ont empilées sur les quais le long du fleuve afin qu'elles échappent à l'ennemi, court sur des milliers de kilomètres de La Nouvelle-Orléans à Memphis, en passant par Baton Rouge, Port Hudson, Natchez, Vicksburg... Tout le Mississippi enflammé ! Et la razzia des plantations que décide, par haine, Butler. Les bateaux de l'Union qui accostent, la soldatesque qui se rue, menace, prend, empile, emballe, encaisse, puis transporte tapis, tableaux, vaisselle, argenterie, lingerie, livres, à bord, attentive à bien briser, lacérer puis incendier ce qu'elle ne peut piller, qu'elle regardera, tandis que la flottille ses cales bondées reprend la route du Nord, se consumer en colonnes de fumée si épaisses et durables, comme s'il fallait que le ciel gardât trace de l'injustice et de la cruauté du feu dans le pays du Mississippi, qu'un siècle plus tard, en Avignon qui est

à l'autre bout du monde de la Louisiane, je ne contemple jamais son azur que mon regard ne se voile.

Et quand, comme après l'armistice en France, le compte des pays par les Allemands enlevés, je fais celui des villes dans le Sud, ma tête tourne : en deux jours de lecture, deux ans de conflit, j'ai vu tomber Nashville, Shiloh, La Nouvelle-Orléans et là, avec cette page que je tourne, Memphis. Et quelles villes !

A la vérité, nous reculons partout au nord de notre capitale Richmond. Au milieu de collines et ravins, dans un pays si tourmenté que je peine à suivre, sur la carte, nos régiments que je perds, retrouve, reperds, sans cesse amoindris, regonflés, amputés, les combats sont d'une telle violence, avec fuites et poursuites sur des ponts démolis, franchissements de marais infranchissables, que je devine là, dans cette géographie ingrate et révoltée, un tournant de la guerre et je hurle aux Gris, dans le dedans de moi, qu'ils tiennent bon. Sept jours durant et sept jours d'un seul tenant, d'où la bataille des Sept Jours où on se bat. Ils se battent. Je me bats. Robert Lee, l'incomparable, que je retrouve et qui ne va plus guère me quitter, je le sens, accomplit miracle sur miracle. Et gagne. Mais le prix de cette victoire ? Le soir du septième jour, et malgré que j'en aie, il faut bien que je compte. En face, où je soustrais, dans l'euphorie, seize mille hommes et trente-cinq mille armes portatives, des centaines de canons cloués au sol ou ramenés dans nos lignes. Des lignes qui se ressentiront, un jour ou l'autre, un jour prochain je le crains, des vingt mille morts ou blessés sudistes de la bataille des Sept Jours. Vingt mille ! Je regarde fondre le Sud dans l'hémorragie qui couche ses soldats.

Et cette malédiction qui frappe les vainqueurs ! Le premier général que j'ai rencontré, et dans l'instant aimé, l'autre Johnston, l'homonyme de Sidney, savoir Joseph Eggleston Johnston, qui l'emporta, souverain, à Bull Run – que c'est loin, soudain... –, ce Johnston-là, Joe, tombe à Seven Oaks, comme Sidney à Shiloh, et je regarde, dans la souffrance, souffrir Joe Johnston de ses blessures et du mauvais sort qui poursuit les Johnston, dont me détourne, après la nuit, Robert Lee. Par une décision de Jefferson Davis, le voici, en ce milieu de l'année 1862, commandant en chef de toutes les armées du Sud. Je m'y attendais.

Je le regarde. Je regarde dans le dedans de lui, là où il a mal dans son cœur partagé entre ses deux pays d'Amérique et de Virginie qui chacun de son côté le tirent. Il ne possède pas d'esclaves, il est contre l'institution, dont il voudrait la ruine, il ne croit pas à la Sécession et aux chances pour le Sud de l'emporter – mais Robert Lee, sollicité par Lincoln, au début du conflit, de prendre le commandement de l'armée si prestigieuse des Etats-Unis, choisit la cause du Sud. Et moi, souffle coupé, mon cœur à moi en arrêt : pas possible ! Lee, qui longtemps a hésité. Des nuits et des jours en a débattu dans le dedans de lui, où je le regarde. Son cœur comme un champ de bataille avec le Sud et le Nord face à face. Peu importe, à la fin, son choix. Sa grandeur est avant, quand il hésite, suppute, avance et recule, laboure le champ de sa conscience et là, tout à coup, regardez, il a heurté une racine plus grosse et, dans la terre, plus profonde que les autres, celle que fait, première dans l'histoire américaine et dans l'histoire américaine l'Etat le plus chargé d'Histoire, la Virginie.

Je découvre, avec les yeux de Lee, la Virginie.

La Virginie, racinée profond dans le cœur tendre comme terre de Robert Lee.

Je l'aime plus encore que Beauregard et les deux Johnston.

D'une lucidité qui force (à ceci près qu'il n'a rien à forcer en moi) l'amour.

Je l'aime.

Sur sa photo, là, et dans ce que je sais et dans ce que j'apprendrai, grand seigneur. Et cultivé. Immense lecteur – et je caresse le dos du livre qui parle de Lee, comme Lee jadis, peut-être, le dos des livres qu'il lisait.

Comment dire de lui, sur le modèle de mes rapports avec Sidney Johnston, « mon ami Robert Lee » ? Impossible. Il m'en impose trop, Monsieur Lee.

Monsieur Lee a son contraire dans les territoires occupés du Sud : un général Pope, nordiste, faut-il le dire. Je tiendrai, annonce-t-il, les civils des territoires occupés pour responsables de tous dommages sur les personnes et sur les biens provoqués par saboteurs et francs-tireurs, passibles, comme les habitants qui leur donneraient asile, de la peine de

mort. Que si des coups de feu étaient tirés d'une maison à l'adresse des soldats de l'Union (et moi : de l'armée d'occupation ?), la maison serait incendiée, ses propriétaires, locataires ou visiteurs arrêtés. Les citoyens hostiles aux vainqueurs seront éloignés et, s'ils s'avisent de revenir, expulsés de l'Etat et traités comme espions. Les habitants des terres conquises devront prêter serment d'allégeance à l'Union (et moi : l'armée d'occupation ?) et les violeurs de serment connaîtront les tribunaux, qui pourront aller jusqu'à les condamner à mort.

(Moi, dont l'oreille traîne de l'Histoire qui se fait à l'Histoire qui s'est faite : saboteurs, francs-tireurs là-bas, résistants, maquisards ici, même combat là-bas et ici ? Et je réponds oui...)

Pope, encore : l'Union (et moi : l'armée d'occupation ?) pourra prendre chez l'habitant le fourrage et les produits alimentaires dont elle aura besoin.

J'imagine, je vois, je regarde chaque scène que les mots dressent, dramatiques, et sur elles je m'attarde. Qui eût imaginé, là-bas en Amérique, la guerre à ce degré de violence et de haine ? La guerre là-bas.

Haine de Pope. La vengeance que j'appelle sur lui, c'est Mur de Pierres Jackson qui se charge de l'exécuter, coupant, grâce à sa rapidité de manœuvre prodigieuse, et pour moi qui ne la connais que d'hier, légendaire quand même, Pope et ses arrières et leur infligeant, en cette fin d'année 1862, une défaite – où ? à Bull Run ! Incroyable ! A Bull Run comme un an plus tôt avec le premier de mes Johnston, Joe. L'Histoire qui piétine. J'embrasse Mur de Pierres Jackson et n'oublie pas de saluer, à l'arrière des lignes, son chef, Monsieur Lee.

Justement à l'arrière, les plantations, où les Noirs s'agitent, contestant des maîtres qu'ils ne reconnaissent plus et se portant, nombre d'entre eux, au-devant des armées de l'Union, où ils demandent à s'enrôler. Partout dans les champs de coton, que les Nordistes gagnent et piétinent un par un, attaquant, lacérant, déchiquetant, émiettant du Sud le blanc symbole, raids et contre-raids se succèdent où le planteur que je suis désespère des récoltes.

J'approche de la moitié du livre et m'excite puis me fige pour Antietam, bataille d'une violence encore jamais observée, plus dure que Shiloh, au vrai féroce, et là, qui me donne un malaise, encore de même jamais observé dans les rangs de l'ennemi, un général, un vrai, un bon, Hooker - tant de talent qu'il pourrait être sudiste –, et je me dis : s'ils se mettent à susciter, en plus de leur nombre et de leurs moyens, des chefs de la qualité des nôtres, où allons-nous, répétitive question, désormais, - Antietam dite aussi Sharpsburg, car entre le Nord et le Sud même les mots font la différence et je sursaute au compte des morts : vingt-trois mille... Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi : comment ? combien ?), incrédule, porté à me défier de mes yeux trop sollicités, à me méfier des protes, tous insouciant, de sorte que je me rue sur le premier des *Quillet*, qui confirme : vingt-trois mille morts. Et je pleure avec Monsieur Lee, qui ne pleure pas, l'espoir perdu de la conquête du Maryland, que nous regardons tous deux, franchissant le Potomac pour retraiter en Virginie, se perdre dans la nuit à peine moins sombre que celle que, depuis l'aube et Antietam, nous portons en nous.

Déçu par Antietam, Lincoln de même. Trop de cadavres et il destitue McClelland, nomme Burnside à la tête de l'armée du Potomac, de toutes les troupes nordistes en campagne celle sur laquelle il mise le plus. *Son* armée. Celle qui, si je n'étais pas, le soir, recru de fatigue et fatigué de soldats, ferait cauchemar en moi. Elle le fait : cent cinquante mille hommes en première ligne, cent mille en réserve à Washington, un quart de million d'hommes, donc, le plus formidable ensemble de soldats jamais vu, l'instrument de combat même que je voudrais tant pour le Sud et pour gagner.

Je n'ose pas, après ce long regard sur l'ennemi, retraverser le Potomac et rejoindre, dans nos lignes, nos troupes de la Virginie du Nord, que commande Monsieur Lee. Ce sont elles qui affronteront, un jour, l'armée du Potomac. Je choisis de rester, jusqu'à longtemps dans la nuit, avec Jeb

Stuart, le 9 octobre 1862. Jeb Stuart, qui guerroyait, semble-t-il, dans l'anonymat. Guère son genre – Jeb Stuart, rappelle-toi le cavalier, casquette noire au panache de plumes d'autruche, qui montait toujours en ligne sur l'air que lui jouait son joueur de banjo. J'y suis. Jeb Stuart lumineux. Ce 9 octobre 1862, regarde ce raid, que je suis sûr qu'il te dédie, jusqu'à Chambersburg, en Pennsylvanie, où, à la tête de mille deux cents des siens, il détruit les entrepôts et les magasins fédéraux, s'empare de milliers de chevaux et rejoint nos lignes mais sans avoir perdu un seul de ses cavaliers. En trois jours et trois nuits, le tour complet des positions ennemies. L'un des plus grands exploits de la guerre. Et moi, de moi à moi dans le dedans de moi : comment ? Comment dis-tu ? Elle est là dans le livre, la phrase aux bonheurs inépuisables, que je lis et relis, incrédule, et j'y crois : « ... sans avoir perdu un seul de ses cavaliers. » Jeb Stuart qui ramène, en outre, de son coup de main derrière les lignes nordistes, l'information à savoir que l'armée ennemie est partagée en deux de part et d'autre de la Chickahominy, fleuve profond. Renseignement que Monsieur Lee saura utiliser, je n'en doute pas, et à 1 heure du matin quand je me couche, malgré Antietam, j'espère...

Le lendemain, j'ai toute la journée pour lire. Et après elle, des jours et des jours encore, toutes les vacances d'été... A peine ma chambre faite, que je quitte pour le petit déjeuner, en bas dans la cuisine, je remonte et, si on tarde à retaper mon lit, alors je me réfugie dans un des deux salons, où personne en semaine jamais ne s'attarde. Dans le Midi, le jeu que/nous préférons à tous, enfants et adolescents, est sans conteste la pétanque. J'y excelle – grand pointeur, bon tireur – mais je résiste à la tentation qu'elle exerce à l'ordinaire sur moi et au long cri répété que lancent, à mon adresse, les camarades qui attendent, pour commencer les parties, d'être quatre ou six, dans une grande cour moitié pierres, moitié terre, à deux cents mètres de la maison. Je fais la sourde oreille parce que je fais la guerre.

J'ouvre ce troisième jour de grande lecture par les pages qui me transportent à Fredericksburg, que longe, indicible et suave bonheur des mots indiens, ici de nature liquide, la Rappahanock. Donc Burnside à la tête de l'armée du Potomac. Afin de terminer la guerre, il doit s'emparer de Richmond et, pour en arriver à ce triomphe, d'abord prendre Fredericksburg où commande Monsieur Lee le grand, assisté de Mur de Pierres Jackson, toujours là où il faut. Moi, heureux qu'ils soient ensemble, comme hier Joe Johnston avec Beauregard. Il fait chaud en Avignon et, le livre n'en disant rien, je décide le beau temps sur Fredericksburg, ce 13 décembre 1862, un après-midi d'hiver tiède... Rêveur, je fais un moment le lézard (américain) et quand je plonge les yeux dans le livre, je découvre, abasourdi, un désastre d'une telle ampleur et si saisissant que j'en oublie de jubiler bien que les victimes soient ennemies. Ecoutez, regardez. Burnside, qui a divisé son armée en trois corps, envoie le premier à l'assaut de Fredericksburg et de Monsieur Lee. Ecrasé. Lance alors le deuxième, que commande Hooker, un tout bon, comme je l'ai dit. Ecrasé. Expédie le troisième, sous les ordres d'Humphreys, qui ne sera pas écrasé, lui, parce qu'il n'arrive pas aussi loin que les autres, les rescapés des corps un et deux, vivants gisants qui happent les chevilles des nouveaux venus, s'accrochent à leurs vêtements, leur hurlant ou gémissant la misère du monde dont ils souffrent, gravement blessés ou moribonds, et la confusion, la panique que provoquent ces semi-cadavres éructants sont telles que reflue, démoralisée, la troisième vague d'assaut. Et moi, là, dans le livre à la lisière du champ de bataille et sur le champ même, saisi, secoué par l'horreur, la monstruosité d'une scène que je n'aurais jamais pu imaginer contre mon pire ennemi, l'Union justement. Ici en déroute. Carnage de Nordistes, leurs morts et leurs blessés par milliers et milliers et Burnside accablé, fou de honte et de désespoir, et Richmond sauvée Et moi : Richmond sauvée. Et moi hors de moi, de moi à moi dans le dedans de moi : Richmond sauvée ! Monsieur Lee, génial. Monsieur Lee et Johnston, la couple qu'il fallait à la guerre pour gagner la guerre. C'est la deuxième fois en trois jours que je reprends espoir et si grande ma joie que je me jette dans la Rappahanock, où je bois son eau indienne et lustrale.

Je regarde, exultant, Forrest, avec Morgan, presque l'égal de Jeb Stuart, se jeter corps perdu, qui pour lui est toujours coup gagné, dans un autre de ces raids, derrière les lignes de l'Union, dont je devine que le souvenir de lecture fera ma vieillesse heureuse, peut-être même capricante, dans longtemps, et, bondissant vers l'Est, je me retrouve en Caroline du Sud, à Charleston, d'où la guerre partit, et que les Fédéraux ne parviennent pas à prendre, en avril 1863. Avril 1863 ? Déjà ! En ce troisième jour de lecture, je suis dans la deuxième pleine année du conflit – la canonnade de Fort Sumter remontant à avril 1861. Et de Charleston, en un tour de main et quelques pages, retour en Virginie, toujours vers Richmond et vers Monsieur Lee, dieu lare du Sud. Hooker est là, avec cent cinquante mille hommes et, jamais vu encore, un train blindé. Un train blindé ! Une première dans l'histoire des hommes, comme hier le cuirassé... C'est ce qui me tracasse : dans les usines, les arsenaux du Nord, on travaille, on invente, on trouve, alors qu'on ne travaille pas, qu'on n'invente pas, qu'on ne trouve pas dans le Sud, où il n'y a pas d'usines, pas d'arsenaux, seulement le grand soleil qui brûle, les douceurs du soir, le joueur de banjo de Mur de Pierres Jackson et, blanc au pays des Noirs, le coton. Contre les cent cinquante mille de Hooker, nos soldats à nous, cinquante-six mille, mal nourris, mal vêtus, mal armés, les vainqueurs (rescapés ?) de Fredericksburg. Quelque chose devrait se passer. Se passe.

A la tête de sa grosse armée du Potomac, Hooker attend que Monsieur Lee, au commandement de sa maigre armée de la Virginie du Nord, s'offre d'un certain côté mais Monsieur Lee, égal à lui-même, c'est-à-dire génial, se présente de l'autre. Et je ris ! Je ris ! C'est tout Monsieur Lee, esprit organisé que traverse sans cesse la fulgurance des intuitions heureuses. Hooker recule vers Chancellorsville, où il s'enferme et où Monsieur Lee, assisté de Mur de Pierres Jackson – la couple ! –, l'écrase. Je balbutie, je crie, j'exulte, la route du bonheur est un long chemin dont un jour on découvre l'issue radieuse quand Mur de Pierres Jackson, qui ne se contente pas d'un Hooker terrassé mais veut, de surcroît, pour en finir à jamais, l'anéantir, se met en tête de traverser la Rappahanock. Cent, mille cavaliers, Mur de Pierres en tête, qui, sur leurs montures éperonnées, surgissent aux flancs d'un régiment de la Caroline du Nord dont les hommes, qui prennent les cavaliers pour des Yankees, tirent

(non!). Tombe (non!) Mur de Pierres Jackson, touché à mort (non!). Touché à mort. Par les siens, par les miens. Saisi, le livre devant moi, que je ne vois plus, ses lettres brouillées, je dis : pas possible. Non. Je dis (de moi à moi dans le dedans de moi) : non. Et à voix haute, balbutiante : non. Et je me lève. Quand je me rassois : « ... Nous allons passer la rivière et nous reposer à l'ombre des arbres. » Les dernières paroles de Mur de Pierres Jackson. Je les porte en moi. Je les porterai en moi jusqu'à ma mort.

Il allait si vite, ordonnant à ses troupes des marches forcées, toujours, que les fantassins disaient de lui qu'il commandait une cavalerie à pied... Il avait battu tous les généraux nordistes ou presque, Banks à Front Royal, à Winchester, à Cedar Mountains... Fremont et McDowell à Cross Kreys ; Porter à Gaine's Mill – et Pope. Un peu loufoque, se prenant, certains jours, pour la réincarnation de Josué.

J'ai suivi la foule, deux jours plus tard à Richmond où toutes les églises sonnaient le glas dans une ville en deuil, boutiques, bureaux fermés, le gouvernement entier derrière le cercueil dont le couvercle est percé d'une vitre, et quand mon tour vient je regarde le visage cireux de celui que j'ai tant aimé, vivant, pour ses exploits, sa démesure, sa poésie, son courage. Le convoi s'ébranle vers le Capitole et avant que je ne monte me coucher, éreinté, malade, adolescent vieux, je regarde le cheval de Mur de Pierres Jackson sellé et sans cavalier, qui suit et qu'un Noir tient par la bride. Après Johnston et Jackson, qui ?

Nuit tourmentée, que traversent des ombres, et le lendemain, quatrième jour de ma lecture, je m'en retourne à Chancellorsville, ville de mon premier deuil, et je me parle : dans cette bataille, douze mille victimes chez nous, dix-huit mille chez les Nordistes (mais ils sont si nombreux, pullulant comme des Allemands), Stonewall Jackson mort, peu de bateaux, peu de canons, beaucoup de haillons et la faim et le froid, que nous reste-t-il ? Et revient en moi le souvenir d'une autre rencontre, à

Logan's Cross Road, où nous bataillâmes avec de vieux fusils à pierre, de surcroît inutilisables sous la pluie. Que nous reste-t-il donc ? Rien que des choses de l'intérieur de soi : le génie de nos généraux, le courage de nos soldats, l'orgueil de nos femmes, hier princesses, aujourd'hui à la couture, au ravaudage, à la fabrication de pansements, à des travaux d'infirmières dans la saleté et la saïe... Je les aime. « Je n'ai à offrir que du sang, de la sueur et des larmes. » Qui parle ? Churchill, Monsieur Lee ? Hier, aujourd'hui ? Elles acceptent et la fatigue et les larmes et le sang et d'imaginer les femmes du Sud dans leur grandeur de femmes du peuple, je reprends, relancé, ma lecture.

A Richmond, Stonewall Jackson à peine mis en tombe et terre. Pour me distraire de lui, il ne faut rien de moins que cette idée lumineuse de Monsieur Lee : porter la guerre en Pennsylvanie, avec le triple dessein d'isoler Washington - si fortifiée, la capitale du Nord, qu'elle en est imprenable -, suivre la route de New York et de l'Ohio, enfin démoraliser l'ennemi. Quand il compte ses soldats, Monsieur Lee, il en trouve soixante-quinze mille et quand il porte ses regards vers Hooker, il calcule que l'ennemi a cent trente mille hommes. Toujours cette disproportion, qui en outre ne cesse de croître. Malgré le génie de Monsieur Lee, je crains - mais je crains depuis si longtemps ! Et, avec des yeux que cette découverte assombrit, je regarde, dans le ciel, une première encore : des ballons captifs, qui surveillent, pour le compte des Bleus, nos mouvements ! Ces Nordistes qui inventent tout, qui créent la guerre d'aujourd'hui....

La petite ville de Gettysburg paraît à Monsieur Lee le lieu le plus favorable où concentrer ses troupes. Nous sommes au début de juillet 1863, dans un paradis de vergers. Affamés, les Confédérés traversent le pays sans voler une pêche ni même tordre le cou à une poule. J'admire. A Meade, qui remplace Hooker que Lincoln a limogé pour insuffisance, Gettysburg semble l'endroit idéal où rassembler ses troupes. Monsieur Lee et Meade, il y en a un en trop.

Les Bleus attaquent les premiers, pulvérisant l'avant-garde des Sudistes, qui inversent le cours de la bataille en lançant dans la mêlée d'autres corps (et moi : des corps d'armée - mais des corps d'armée de corps d'hommes) quand tombe, tranquille, une nuit de pleine lune qui

arrête les combats. Ils reprennent le lendemain 2 juillet avec, de chaque côté, des attaques et des contre-attaques, Monsieur Lee par deux fois manquant de justesse la percée définitive et, quand s'en vient une deuxième nuit éclairée par la lune et sans vent, j'écoute le gémissement des blessés qui troue son éther. Jusqu'à l'aube.

Troisième jour, le 3 juillet donc : il y a, qui sépare les deux armées, un espace vide, un no man's land de mille cinq cents mètres à découvert et le premier de Monsieur Lee ou de Meade qui lancera ses hommes, rangs serrés, sous le feu de la mitraille ennemie, sait qu'il ne pourra plus, changeant d'avis ou sentant la nécessité d'un décrochage, les rattraper et leur commander une retraite. Monsieur Lee est convaincu que l'avenir de la guerre se joue là.

Je lis dans sa pensée et, aussitôt, je suspends ma lecture et mon souffle.

A 15 heures, Monsieur Lee lance ses quinze mille hommes. Ils courent pendant sept cents mètres, dans un silence soudain, à ce point que j'entends le bruit que fait, ici, leur course là-bas, et quand ils arrivent à huit cents mètres des lignes ennemies, alors contre cette masse des nôtres qui semble gagner, l'artillerie nordiste ouvre le feu, hausse zéro, à la mitraille. La fumée est si épaisse qu'elle dérobe la bataille, que ne voient pas davantage que moi ni Meade ni Monsieur Lee. Je soupçonne le massacre. J'ai raison. Recroquevillés sur un tapis de trèfles qui boit leur sang, cinq mille corps pour un engagement qui a duré vingt minutes.

Gettysburg : vingt mille hommes en moins pour le Sud, qui en compte déjà trop peu.

Pour la première fois, Monsieur Lee est battu. Il donne, aussitôt parvenu à Richmond, sa démission, que le président Jefferson Davis, bien sûr, refuse. Malgré Gettysburg, comment pourrait-on, je vous le demande, se passer de Monsieur Lee ?

Silencieux, muet, je suis là, à côté de lui que j'imagine, sous une tente, crispé sur une image : quand, la fumée dissipée, il a découvert la masse de ses cadavres sur trois cents mètres... Alors, et alors que le temps, trois jours successifs, avait été radieux, voilà qu'il s'était mis à pleuvoir, l'eau disputant le sang au trèfle et à la terre. Et si je me tiens muet, et silencieux, et invisible aux côtés de Monsieur Lee, c'est que, pour lui, ni

le trèfle, ni la terre, ni la pluie n'absorbent et n'effacent le sang. S'il trébuche, je le retiens, s'il s'affaisse, je le relève.

Quand je tourne la page, Vicksburg, que je découvre en remontant le Mississippi, vient de tomber. La dernière ville du Sud où je rêvais encore, libre, après ces cités que la conquête m'interdit, du golfe du Mexique à Natchez. Et avec Vicksburg occupée, l'ennemi est maître de tout le pays du fleuve.

La nouvelle parvient à Washington le 4 juillet : incroyable et pourtant vrai, le jour de leur fête nationale... Pas besoin du livre pour connaître que l'ennemi est en liesse. De cette victoire il avait d'ailleurs bien besoin, Lincoln venant de décréter la conscription obligatoire, et je regarde, à New York, des manifestants, qui en ont assez de la guerre, mettre la ville à feu, brûler des hôpitaux cependant que, rappelés du front, les soldats du Nord tirent dans les rues sur tout ce qui bouge, jugeant à la va-vite et exécutant les protestataires, en outre. Les propres soldats de ces morts ! Je quitte New York pour la Georgie et ce cours d'eau que j'adopte sur-le-champ à cause de ses consonances indiennes : Chickamauga, que j'aime quand bien même ce mot cherokee veut dire « fleuve de la mort ». Le bien nommé dans le malheur. On s'affronte là et, le combat terminé, je fais, comme toujours, les comptes : seize mille trois cent soixante-dix hommes en moins pour les Bleus, dix-huit mille neuf cent soixante-quatorze pour nous, si je ne me trompe pas et je note que, pour la première fois, nous perdons plus de soldats que nos ennemis. Le livre, léger, peut bien tenir, après cela, Chickamauga pour une victoire !

Mes yeux alors et soudain provoqués par les feux grégeois que les Yankees envoient sur Charleston et, m'extirpant de la Virginie, je regarde au loin vers la côte méridionale, non seulement Charleston assiégée mais encore, aussi riche de séductions qu'une cité le long du Mississippi, Atlanta.

Car la guerre se déplace, qui désormais embrasse et embrase tout le Sud, même si les combats essentiels se déroulent en Virginie entre, toujours et depuis si longtemps, les deux armées du Potomac et de la Virginie du Nord où bat, de plus en plus faible, si faible que je dois me pencher sur le livre pour l'entendre, plus essoufflé à chaque page tournée,

le cœur du Sud... Atlanta, donc : vers la mer, en Georgie qui est au sud de cet Etat du Tennessee que nous avons perdu à Gettysburg.

En ce début de la fin que je pressens mais à laquelle je ne peux pas croire, je me fais mal à ce transport qui m'éloigne de Monsieur Lee, resté en Virginie. En face de lui, ce général que le livre évoque de plus en plus souvent, Ulysses Sam Grant, le vainqueur de Vicksburg. Je ne me suis jamais senti à l'aise avec aucun des généraux du Nord, mais lui ! Quand il gagne, ne boit que de l'eau et, quand il perd, se soûle au whiskey, ce qui, je le devine, n'arrange rien mais Lincoln, qui l'a choisi, toujours le soutiendra, en tout cas, le seul général nordiste qui compte quand, chez nous, ils pullulent... Puis, à l'ouest, l'armée qui défend toute la partie orientale du Sud profond avec, à sa tête, l'autre Johnston guéri de ses blessures, Joe, qui me rappellerait mon ami Sidney, mais je n'oublie jamais Sidney... Joe affronte l'armée d'un nouveau venu, Sherman, que Lincoln nomme commandant en chef du front de l'Ouest.

Cette bataille de Chattanooga, dans le Tennessee, où les Fédéraux, qui ont enfoncé nos lignes et pris les collines dont nous occupions le pied, hissent leurs drapeaux sur les pics des montagnes et, au matin le brouillard dissipé, racontent qu'ils ont gagné « la bataille au-dessus des nuages », formidable expression, et mon cœur saigne deux fois, pour la forteresse de Chattanooga perdue et pour une image que le Nord a trouvée – pas le Sud.

Nouveau venu, pas tout à fait. Un souvenir en moi soudain: ce Sherman, mon Mur de Pierres Jackson l'avait balayé à la première bataille de Bull Run et Sherman, désespéré, de crier à la guerre perdue...

Je n'ai rien à dire sur le premier prénom du général Sherman, William. Neutre. Je tique fort, , en revanche, sur le deuxième, Tecumseh. Donc, William Tecumseh Sherman. Tecumseh ? Je cherche et finis par trouver : l'un des plus grands chefs indiens, un Shawnee, l'un des rares autochtones à s'être rendu compte de la menace que représentait pour eux la massive

présence des Blancs sur le continent et de l'urgence pour les Indiens de s'unir en une seule nation capable de les bouter hors de l'Amérique. Pas écouté, hélas.

Sherman s'est approprié le nom de Tecumseh, dégradant, de surcroît, ce grand patronyme.

Je ne dirai jamais Tecumseh Sherman.

Mais Sherman. Il vient de franchir la Chattahoochee et, par le nord et par l'est, se dirige vers Atlanta. En face de lui, non pas Joe Johnston : le président Jefferson Davis l'a destitué, qui ne l'aime pas, mais Hood. Hood ? Il a conduit les charges, aussitôt légendaires, de la brigade texane à Antietam et à Chancellorsville. J'ouvre grand les yeux : Hood, un bras perdu à Gettysburg et une jambe à Chickamauga ! Se déplace sur béquilles et moi (de moi à moi dans le dedans de moi) : misère des hommes. Avec ça, du genre impatient. Il frappe. Mal. Après quatre jours de combat, ordonne la retraite et laisse treize mille morts et blessés en terre géorgienne. Cet unijambiste et manchot se réfugie dans les faubourgs d'Atlanta. Sherman, qui a surgi, occupe la ville le 2 septembre 1864.

Trop abattu pour ajouter Atlanta aux grandes villes que nous avons perdues. Je regarde, dans l'horreur et par le biais d'images surchauffées qui m'enfièvrent, Sherman allumer partout l'incendie dans Atlanta qu'il va quitter, inaugurant une tactique de terre brûlée (le feu à tout ce qui est bâti, engrangé, le saccage dans tout ce qui est semé, rangé, l'égorgement des troupeaux...), dont il me semble bien que j'ai lu, dans le *Petit Provençal* à propos de la Pologne, d'autres exemples... Comme si Sherman inventait là, avec la guerre de Sécession, une pratique...

Sherman, après Atlanta, qu'il quitte, son armée qui avance non pas en une seule colonne infernale mais dispersée en un éventail couvrant un front de cent kilomètres de large et que suivent des hordes de bandits, de fugitifs, d'anciens esclaves obsédés de revanches, et ces gueux, souvent, portent l'uniforme bleu, dont ils ont dépouillé un mort. Sherman, le soir où il a pris Savannah, disant que la route de son armée serait marquée par, citation tirée de la Bible, « une colonne de fumée le jour, une colonne de fumée la nuit ». Il tient parole.

Atlanta tombée, Charleston occupée par un Sherman rapide comme un feu de prairie, la ville laissée à la merci d'une canaille qui torture et pend de supposés riches citadins, je me tourne, une nouvelle fois, vers la Virginie, dont les vergers, en ce début de 1864, portent moins de fruits qu'ils n'abritent de morts. Soixante mille hommes encore debout chez Monsieur Lee et cent cinquante deux mille chez Grant – une vieille histoire. Un canon contre quatre. Et, cette fois, la guerre dans une espèce de jungle coupée par des torrents et des gorges où les sous-bois de ronceraies sont si épais qu'on ne voit pas à dix mètres. Féroce et atroce. Un endroit par l'Histoire et l'industrie des hommes oublié et connu sous le nom de Wilderness. Quand le bois prend feu, il brûle vif les blessés, auxquels aucun des deux camps ne porte secours, crainte de ce double feu qui vient de l'ennemi et qui monte du sol. Là, l'enfer et la damnation. Se répandent les cris, les plaintes et gémissements si forts et nombreux que je ne peux plus lire. Pour ces deux jours de massacres à la Sauvagerie, je nous enlève huit mille soldats et j'en retranche dix-huit mille au total de l'Union. En deux jours.

Des pertes qui n'affectent guère Grant. Il les oublie dans le whiskey et le 12 mai 1864, grande, très grande peine en moi quand tombe sous mes yeux, frappé à mort, Jeb Stuart, le cavalier romantique et fou, des trois faiseurs de raids et semeurs d'épouvante, Forrest, Morgan et lui, le plus grand. Jeb Stuart, que Monsieur Lee appelait « les yeux de mon armée » et qu'il avait désigné pour succéder à Mur de Pierres Jackson. Mort à trente et un ans, à Yellow Tavern, en défendant Richmond où, je le devine, on a désormais trop à faire avec les vivants, qu'il s'agit d'essayer de sauver en se battant, pour enterrer Jeb avec cette cérémonie grande et belle que l'on imagina pour Mur de Pierres et où j'étais.

Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi) : qui remplacera Jeb Stuart, irremplaçable ? Et je me réponds : personne.

Monsieur Lee, par deux fois, déjoue les pièges de Grant, qui s'est avancé jusqu'à seize kilomètres de Richmond. Monsieur Lee ? « Celui qui réussit à observer avec la tête de l'ennemi. » Encore vingt-deux mille de chez nous qui sont éliminés, en ces jours difficiles de Petersburg, sur un total de soixante mille, et Grant a beau en perdre soixante-deux mille, comment oublier qu'il en disposait de cent cinquante mille ? Cette fatigue

en Virginie et cette lassitude en moi. Pour me distraire à Petersburg, Grant. La forteresse ne se rendant pas, qu'il assiège – Lee, devinant que son adversaire voudrait l'occuper, l'a devancé –, Grant se remet à boire, deux fois au moins à ne plus tenir debout, et Rawlin, son chef d'état-major, de cacher les bouteilles de whiskey! Je parviens mal à me détacher de ces scènes, au vrai énormes.

Le 4 septembre 1864, je perds au Tennessee le deuxième dieu de mon trio de cavaliers, John Hunt Morgan, celui qui, l'an dernier avec quinze mille cavaliers, avait couru partout dans l'Ohio et l'Indiana nordistes, brûlant les dépôts, dispersant les concentrations de troupes, renversant les trains. Reste Forrest, seul.

Voilà que la terre brûlée de Sherman sur la route d'Atlanta a fait école! C'est grande misère, en cet automne de 1864, dans la vallée de la Shenandoah, là-haut, dans les Appalaches de l'Est en Virginie, au cœur de ce qui, hier encore, était le paradisiaque jardin du Sud et où le nordiste Sherman sème, avec les feux qu'il allume, le bétail qu'il égorge et les civils qu'il rudoie, la terreur. Grant à Sherman : « Faites en sorte qu'un corbeau survolant la Shenandoah Valley soit obligé d'emporter avec lui son manger. J'écoute, montée des plaines et tombée des hauteurs où elle roule comme pierre dans les gorges et les ravins, qui en répercutent l'écho insupportable, la grande, interminable plainte du Sud, qui souffre. Comme hier chez Fenimore Cooper, l'Est souffrait, de ses forêts saccagées, de ses animaux piégés. Dans mon lit où, à minuit passé, il n'est pas question que je dorme alors que flambent les vergers en Virginie et que l'armée du Potomac est à moins de vingt kilomètres de Richmond (moins que la distance entre Avignon et Orange!), je me surprends à tendre l'oreille et à penser que j'entends les corbeaux par grandes et ricanantes compagnies, dehors derrière les volets que secoue un mistral agressif.

Nous y sommes. Devant Richmond, exactement entre Petersburg et Richmond, soixante mille d'entre nous, les survivants de l'armée du Sud, sans vivres, sans médicaments, sans munitions, sans vêtements et quelquefois, ici et là, sans fusils. Jefferson Davis vient de nommer – il est temps! – Monsieur Lee commandant suprême de toutes les armées de la Confédération, je veux dire de ce qu'il en reste, l'équivalent d'un Grant

qui, en face, commande à deux cent cinquante mille hommes, l'armée de l'Union totalisant désormais presque trois millions de soldats ! Monsieur Lee rend à Joe Johnston son commandement et lance un appel aux Noirs, les invitant, contre la liberté qu'il leur donne, à s'enrôler. Incroyable ! Les Noirs qui, par milliers et milliers, s'engagent dans l'armée du Sud, celle de leurs maîtres hier, de surcroît guenilleuse et moribonde.

Magie de Monsieur Lee... Sur moi aussi elle produit son effet. Son plan, auquel j'adhère: échapper à Grant, qui l'enserme, par une de ces sorties qu'il ne manque jamais, se transporter en Caroline du Nord, faire jonction avec Joe Johnston et détruire Sherman qui, après la prise de Savannah, est remonté sur Raleigh pour rejoindre Grant, et à Lee porter le dernier coup. Fabuleux Monsieur Lee! J'ai beau me dire que lui manque tout, dont les soldats, j'espère...

Et un temps, j'arrête de lire, peut-être trois heures où, à la pétanque, je joue si bien que je gagne et, dans l'euphorie de trois parties remportées haut la main, donne à Monsieur Lee par contagion un destin de vainqueur.

C'est le soir en Avignon quand il tente le tout pour le tout, dont des opérations de commando destinées à lui ouvrir une brèche dans les défenses de Grant. En vain. Résigné à évacuer Richmond, il en avertit Davis. A la perte de la capitale, je m'attends depuis presque quinze mois et je ne souffre même pas de regarder les Nordistes entrer chez nous, dans cette ville-symbole que douze mille civils ont abandonnée après qu'ils ont, sur les ordres du gouvernement, saboté et détruit. Et que vois-je ? Qui sont les soldats de cette première unité ? Des Noirs d'un régiment de Sheridan, pour eux le pinacle de la revanche et de la vengeance et, pour les Nordistes, l'exercice d'une humiliation poussée à son plus raffiné degré d'ironie et de cruauté – de mépris aussi, peut-être.

Je regarde Lincoln qui, descendu de Washington, entre dans Richmond sous l'escorte de douze marins, et dans la maison du président Jefferson

Davis, vaincu et déchu, s'assoit dans son fauteuil même et, là, reçoit une délégation municipale qui s'est précipitée pour lui rendre hommage... Je ferme les yeux.

Monsieur Lee et le reliquat de l'armée du Sud dans ses haillons gris, loin à l'ouest de Richmond. Il dispose de trente-quatre mille hommes encore et, encore, tente de se battre... Une dernière idée de grand tacticien et il est sur le point de forcer le chemin, vers Petersburg, quand Sheridan l'arrête et ramasse six mille prisonniers. Le moral des soldats du Sud aura tenu jusqu'au bout. A la gare d'Appomattox, sur la voie ferrée de Knoxville, Monsieur Lee a dressé son camp. On lui remet, de la part de Grant, une lettre personnelle, où le commandant en chef de l'Union lui apprend qu'il est encerclé et l'invite à se rendre. Monsieur Lee repousse la reddition offerte. Puis réfléchit que lui seul, pour son pays à l'agonie, peut quelque chose.

Le 9 avril 1865, dimanche des Rameaux, dans une maison qu'il a choisie, Appomattox Court House, il attend en grand uniforme, la tunique tirée à la perfection, son épée d'apparat ceinte à ses côtés, que Grant, qu'il a prévenu de sa présence à Court House, le rejoigne. En attendant, il devise, tranquille, avec le propriétaire des lieux.

Je regarde, fasciné, Monsieur Lee, maître de lui quand il pleure à l'intérieur de lui, où je pleure.

L'homme qui surgit à bride abattue est couvert de poussière, ses bottes sont sales, il a revêtu l'uniforme d'un simple soldat, ses épaulettes seules désignent son grade.

Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi) : là le Sud, ici le Nord – et mon regard ne cesse d'aller de l'un à l'autre...

Si intimidé, Grant, si admiratif, et déférent, que Monsieur Lee choisit de rompre le silence.

J'écoute, dans ce que l'Histoire a retenu et rapporté, les deux hommes qui conversent.

Intelligent, Grant, généreux, grand politique: on ne touchera pas aux vaincus s'ils acceptent, sur l'honneur, de renoncer à la guerre et reconnaissent les lois de leur pays d'origine. Les officiers garderont leur cheval, leurs pistolets, leur sabre... Les soldats, eux, qu'ils rendent leur

fusil. Et à cette armée de morts de faim depuis si longtemps, Grant se charge de distribuer vingt-cinq mille rations.

Dans le silence oppressé de ma chambre, cet inaudible dialogue inoubliable et Monsieur Lee entre désespoir et gratitude.

Je regarde, ce 12 avril 1865 devant une division nordiste au complet qui rend les armes, les derniers soldats de Monsieur Lee, les derniers soldats du Sud, les derniers soldats selon mon cœur, avancer, s'arrêter, s'incliner, déposer le fusil, se redresser et reprendre, derrière leurs drapeaux déployés, une dernière marche...

Régiment après régiment.

C'est la fin. Des chiffres si énormes que je n'arrive pas à les saisir. Cinq millions d'hommes mobilisés, sept cent mille morts et je lis, sur d'imaginaires registres obituaires dans d'imaginaires églises de Virginie que la constance de ma vision fait hallucinées, l'interminable liste des morts de la guerre civile. Cinq cent mille mutilés, quatre cent mille malades à vie. Une victime sur trois soldats.

Et moi, en plus, j'ai perdu, en cinq jours, ma guerre de quatre ans. Je ne connaîtrai jamais le Sud. Je n'irai jamais sur les chemins du Sud d'avant. Condamné à vie à lui sans jamais le voir. Condamné à le rêver.

Pour, s'il se peut, me consoler, cette veille des morts qui sera ma vie. Morts et immortels: Monsieur Lee, les deux Johnston, Mur de Pierres Jackson, Jeb Stuart, Forrest et Morgan, Beauregard, Polk, cet évêque épiscopalien qui, incroyable, commanda au Mississippi, un temps, tous les autres et les anonymes qui font de moi une permanente rumeur, comme d'une foule qu'on ne verrait jamais mais qui ne cesserait d'avancer, je ne me lasse pas d'écouter, qui chante et qui pleure, le Sud... Des fleuves, des montagnes, des villes, des oiseaux qui sont, là-bas, en moi en majesté. Tout ce que j'ai découvert, appris, qui est mon pays, où je commence à bâtir ma maison, avec les morts et les mots, morts vivants et mots florissants pour une Amérique historiée. Ogechee, Kamawha, Potomac, Chickahominy, Pamunkey, Shenandoah, Rappahanock, Chattanooga, Chickamauga et, près de Savannah, Ogeechee, ces noms indiens du Sud que j'ai juste le temps de psalmodier, voix haute, car le sommeil me gagne et chacun des noms est la perle que je caresse, dévot,

d'un chapelet de diamants de mots dans les pages du livre sur mes genoux
et, quand il tombe, je ferme les yeux.

OceanofPDF.com

Quand je les rouvre, ce livre dont je caresse le dos et pressens le pouvoir sorcier : *Autant en emporte le vent*, et je bénis le hasard qui me l'offre après que j'ai découvert, avec la guerre de Sécession, la magie du Sud. Je devine qu'elle va, ici, jouer à chaque page, au point que je voudrais être dans la première et passer à chacune des suivantes sans bruit, sans heurt, tout en souplesse, sans déranger rien ni personne, comme si du livre j'étais un élément, je veux dire : comme si j'étais, moi qui lis, un œil à l'intérieur. Peut-être, moi, un mot qui voyage. Mieux : le livre est piqué de mots comme le ciel d'étoiles et je suis la filante qui le traverse... L'étoile filante qui file et tisse... J'ai déjà la fièvre d'*Autant en emporte le vent* avant même que je l'aie commencé.

Je nais en lui à Tara, à soixante kilomètres de Savannah, dans les Montagnes Bleues (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi : des montagnes bleues!), et je suis aussitôt transporté sur ces cimes du rêve, là-bas, dans le nord de la Georgie avant la Chute. La Chute ? Celle de Savannah dont s'empare Sherman, ce général yankee et maudit qui à Tecumseh vola son patronyme pour s'en faire, comme d'un trophée, comme d'un scalp, un prénom, Sherman dur, cruel, des généraux de l'Union le plus jaloux de ce paradis du Sud, et quand il pénètre dans la ville, c'est, ô dérision, le 24 décembre 1864 : jour de mort pour Savannah, ce jour anniversaire ou quasiment d'une grande naissance, et je regarde l'infâme Sherman offrir à Lincoln, en cadeau de Noël, la cité martyre. Déjà, je saigne... Je ne veux pas, c'est trop tôt, les guerres m'ont trop marqué déjà et pour me débarrasser de leurs stigmates je plonge, avec les premières pages du livre, dans les hautes terres à jasmin du Sud, dans les massifs de grenadiers, puis dans les cornouillers qui perdent, là sous mes yeux, leurs pétales en étoile blanche mais je sais qu'ils les retrouveront : le Sud, me dis-je, est terre de naissance, renaissance permanentes et je me tourne vers les magnolias qui viennent juste de s'ouvrir car c'est le soir et clair de lune... Moi, dans la glaise rouge des Montagnes Bleues, dès le lendemain à l'aube, attentif à ne pas frôler, crainte de les froisser, les touffes de myrte, et je me regarde courir – et je cours et je cours ! – dans l'avenue de cèdres qui... « joignaient leurs rameaux et formaient une longue voûte obscure... » Moi, fou de cette « lueur orange qui embrassait la limite du monde » (moi, extasié, de moi à moi dans le dedans de moi :

la limite du monde en Georgie!), et quand Margaret Mitchell évoque l'ombre épaisse des chênes sous lesquels les Indiens étaient passés, je sens que c'est là, dans la mouvance de la Chattahoochee dont le livre sur la guerre de Sécession m'a révélé la vocale merveille et son franchissement à gué par Sherman, qui la souille, en juillet 1864, je sens que c'est là mon pays, celui-là même que l'éternité, si elle se fût accomplie, eût choisi d'élire, qu'elle élira peut-être un jour, malgré la guerre, malgré Sherman, et alors j'arrive, je pénètre dans ma maison de Tara, je suis chez moi, je ne la quitterai jamais, de toute ma vie, que pour les Douze-Chênes d'Ashley, qui est, comme on sait, « une belle demeure aux colonnes blanches qui dominait le coteau comme un temple grec », les Douze-Chênes où je suis chez moi aussi qui ne cesse de courir de l'une à l'autre et je ne peux plus, peur du monde et d'être contraint à les quitter, tourner les pages... Le bonheur est là, si intense, en quelque sorte le bonheur du bonheur, là aux Douze-Chênes et à Tara, je ne veux plus lire, je ne veux plus vivre... Seulement relire et revivre et je reviens dans le livre en arrière, les pages me portant, ramenant dans un mouvement de flux et reflux qui est peut-être la lenteur, la douceur du monde que le paradis a choisies... Rester là, ne pas franchir les bornes, qui sont les pages du livre et une géographie, du paradis en Georgie – *Autant en emporte le vent* incomparable, que j'aime tant depuis si longtemps, depuis ma première lecture de lui, où je retourne toujours et que je redécouvre, à chaque fois, le même dans son éternité paradisiaque et sudiste. Et moi, grâce à lui, un peu à son image peut-être, comme s'il avait, par son éternité et par son paradis, un peu déteint sur moi, car malgré les à-coups qu'il m'est arrivé de subir, les distractions où j'ai dérivé, les culs-de-sac où je me suis fourvoyé, c'est aux parfums attendus de la campagne géorgienne que je ne cesse de revenir, peut-être inchangé moi aussi, peut-être un peu éternel moi aussi, dans les forêts de hêtres, de sassafras et de chênes qui sont les ornements de cette terre semée d'écarts où se nourrit, pour palpiter en moi à l'endroit du cœur, le grand rêve agrarien, sylvestre et bucolique que mon imagination parcourt de ses ailes pérégrines...

J'aimais Charleston d'être « ... une région semée d'aréquieres et de palmiers... » – je cherchais, fiévreux, au mot aréquier dans le premier volume de mon *Quillet*, je lisais que le parfum des haies de chèvrefeuille

après la pluie est « le plus doux parfum du monde », et cette notation m'emplissait d'allégresse car elle confirmait mon sentiment, gagné dès les premières pages, du Sud paradisiaque et si je suis devenu fou, c'est à la seconde où j'ai appris que Mamma, la nounou de Scarlett, est une métisse de Noir et d'Indienne. Révélation et foudre. Même des Indiens en Georgie! Et cette expression : « Le monde sentait si bon que l'eau en venait à la bouche », et je le mangeais, dévorais, le monde, là-bas en Georgie où j'irai, là en Georgie où je suis, moi, heureux par la Georgie je suis partout en Georgie qui est partout, quand je suis heureux, la Georgie du bonheur, d'odeur et de saveur incomparables... Et quand je tombais sur telle phrase : « ... La lente cadence des jours anciens était perdue... ». je marquais soudain ma lecture comme on marque le pas, je réfléchissais et, dissipant à regret les senteurs suaves où j'avais baigné, je humais, cherchais et trouvais, enfin, qui me ramenait sur terre et dans une Georgie inquiète, l'odeur qui monte des canons et que l'on dit âcre... O que l'on sauve le Sud de la guerre. Je rameutais Beauregard, Johnston, Monsieur Lee et les autres, les replongeant dans une décisive bataille qu'ils eussent, cette fois, gagnée.

Dans ce livre j'ai pressenti la femme sous les cerceaux de la robe à crinoline qui porte son sachet de citronnelle – et Scarlett ou la femme, je l'ai cherchée dans le vêtement même de Scarlett, celui qui est en basin noir, et aussi quand elle s'habille en organdi noir et encore quand, sous sa robe à crinoline toujours, elle ajuste des jupons à soutache – moi tournant, froissant les pages des Quillet pour ces mots nouveaux, affolants et redoutables : crinoline, basin, organdi, soutache, et je demeurais là, quelques secondes ou longtemps, à frémir, mes doigts crispés sur les pages du dictionnaire, déliés sous les jupes de Scarlett en Georgie, et à peine sortais-je de ces visions adorables que je replongeais en elles avec les jupes de brocart, « qui amincissent », et « une robe ornée d'une tournure garnie de roses de velours » (une tournure, qu'est-ce donc?), de sorte que, pour émerger enfin des affaires de Scarlett, m'éloigner d'elle et retrouver le rythme ordinaire de mon cœur, il ne me fallait rien de moins qu'entendre les alligators crier près de Charleston et, dans les feuilles bruissantes des magnolias, les moqueurs mener grand vacarme.

Recueilli, je disais alors dans le dedans de moi: ô amour ! ô Georgie ! ô Scarlett, et la dernière syllabe tombée j'écoutais naître au loin en Amérique les échos que ces mots foudroyants avaient provoqués et qui, comme si l'Amérique eût choisi de me les renvoyer, s'en revenaient, dans un ressac de mer, battre mes oreilles.

Puis j'ai regardé se déchirer la toile du paradis et Autant *en emporte le vent* devenir, après la chronique du bonheur en Georgie, la chronique du malheur et de la déchéance du Sud, Scarlett se mettre aux affaires, réussir, choisir de collaborer avec l'ennemi qui, chez elle comme chez nous en Avignon, avait surgi d'un Nord barbare et je me rappelle m'être dit que c'était peut-être là le destin du Nouveau Monde que de mal tourner, c'est-à-dire tourner à la ressemblance de l'Ancien, où le paradis n'existe plus depuis longtemps. Comment expliquer qu'il ait été balayé partout où il a pu donner, à un moment, le sentiment de s'établir, dans les jardins de la Louisiane, les forêts de Fenimore Cooper, les Montagnes Bleues en Georgie et peut-être aussi les Alpilles de Frédéric Mistral ? Je regarde, désolé, Scarlett s'endurcir qui fut petite fille égoïste, *Autant en emporte le vent* verser dans la moquerie, le cynisme et la cruauté avec Rhett. Conscient que le livre change, je me rappelle soudain cette phrase, au début, sur la cadence des jours anciens qui est perdue et je sens, ému, le temps qui passe, pour la première fois de ma vie.

Je devinais que je ne m'y ferais jamais et que de son passage plus fatal encore que l'avance d'une armée victorieuse, je serais inconsolable. Je l'avais pressenti, aussi cruel et implacable, aussi peu porté aux haltes et aux repos que Sherman quand il fonçait vers Atlanta et vers la mer, et je comprenais à présent que les deux actions offraient quelque chose de commun, tellement que si j'eusse empêché de passer le temps qui passe, j'eusse arrêté Sherman sur la route d'Atlanta – et l'inverse. Sherman contenu, par exemple, aux portes de Savannah, ou encore à celles de Charleston, sa tactique de la terre brûlée endiguée, on serait revenu à la cadence des jours anciens et, puisqu'on serait en eux (pour la première fois dans l'histoire du temps, un retour en arrière – et moi, de moi à moi dans le dedans de moi, ébloui : pour la première fois!), on n'en bougerait plus. Jamais plus. Le temps qui passe est une terre qui brûle.

D'un regard désormais averti, j'observais la ruine des champs de coton dont j'avais été, pour la pure beauté blanche des capsules et pour la gloire du Sud, si fier, je me désolais que la ruine suivît la splendeur et je ne cessais de revenir à de grands, superbes moments, de sorte que j'avançais, certains jours, à reculons dans le livre, ivrogne fasciné et transporté, toujours à boire d'un vin inépuisable à la même bouteille – et ces grands, superbes moments : quand Bonnie meurt, qui décroche de son poney, quand Scarlett d'un coup de revolver tue le Yankee hideux, déserteur et pillard et quand Mamma annonce à Scarlett qu'elle renonce à son service et, pour regagner Tara, la quitte. A la jeune femme en pleurs qui la supplie de rester, Mamma, évoquant la mère morte de Scarlett, qui fut la maîtresse de Tara: « J'ai l'imp'ession que Ma'ame Ellen elle me dit comme ça : " Mamma, 'eviens à la maison. Ton t'avail il est fini. " Alo je 'eviens à la maison », vingt mots exactement qui disent tout : la conscience que Mamma a prise de son âge, l'événement insupportable que représente la mort de la petite Bonnie, qui la dispense à jamais, de surcroît, d'une troisième génération à servir après celle de Madame Ellen et celle de Scarlett, le congé qu'elle donne à cet univers de Blancs si riches, si évolués, qu'ils peuvent se payer le luxe de débats psychologiques, de conflits dramatiques, de luttes intestines, de jouer au mal de vivre et à se faire mal – vingt mots de pauvre, de pauvre, mots de servante, mots de négresse, pauvres mots, sans beauté, sans éclat, estropiés, mots humbles d'analphabète, et il me semblait que toute la misère du monde était en eux après le paradis luxuriant et perdu de Georgie et j'étais dans Mamma comme un enfant qu'elle eût porté, je venais de la comprendre, comment dire, de l'intérieur, le sien, le mien, à travers un vocabulaire si mince et transparent et nu qu'il était comme s'il n'avait pas existé, que c'était comme si Mamma n'avait pas parlé et que j'eusse entendu, dans une parole absente ou silencieuse, la vérité vraie de son être s'exprimer, et je me suis dit qu'il devait exister, dont je venais d'avoir la révélation, et juste à côté des mots de l'ordinaire langage, d'autres mots, des mots qui n'en étaient pas, ce qui expliquait qu'on les employât si mal, qu'on les entendît si peu, et dont l'origine devait se trouver dans ces régions inaccessibles, immatérielles qu'on appelle l'esprit, l'âme, la conscience, voire le cœur et la chair, qui existent aussi en propre, et à Mamma j'ai promis d'y aller voir, un jour, quand je serais

grand, promesse que je lui ai faite en silence, dans le dedans de moi et sans douter que la recherche dût me conduire du côté de Tara, où je savais qu'elle m'attendrait.

OceanofPDF.com

Je lisais, je lisais et, pendant ce temps, l'Allemagne était allée son terrible train, la France, décrochée, son erre... Entre deux livres, je revenais au monde. Entre celui que je venais de terminer dont la fin m'expulsait de la vraie vie en Amérique et celui que j'ouvrirais, qui me replongerait là-bas, je montais à la surface des choses. Oû, aussitôt, je regrettais le Nouveau Monde. D'autant plus fort que nous n'allions pas bien. Mon père, après le départ de ses cinq camions pris par l'armée française sur des ordres de réquisition (et moi, sarcastique, à mon père: pour ce qu'elle a su faire de ces camions...), n'avait pas trouvé à les remplacer, sauf par des engins à gazogène, qu'il vomissait, de sorte qu'il ne faisait rien et que nous mangions à nous six, comme je devais l'apprendre, le patrimoine... Raymond se préparait à partir pour Aix, où ses études universitaires l'appelaient – et nous avions faim. Ce fut d'abord une petite faim, un creux que nous sentions, et comme un verre d'eau le comblait pendant une demi-heure, il nous suffisait de quelques litres entre le petit déjeuner et le déjeuner, puis le déjeuner et le dîner pour ne point trop souffrir – quand les vivres vinrent à nous manquer plus gravement. Nous avons dû nous soumettre, comme tout le monde, à un système de cartes, dites de rationnement, et, en échange de tickets que l'on détachait de ces cartes, nous obtenions de maigres quantités de produits et il fallait que nous eussions vraiment faim pour ne pas les trouver dérisoires et courir vers de vides épiceries, boulangeries, boucheries... Les Français étaient divisés en classes d'âge, E les bébés, J 1 les petits enfants, J2 les enfants, J3 les adolescents, puis les adultes, les « travailleurs de force », la lettre V désignant sans imagination les vieux. La qualité de J 2 me valait plus de grammes de certains aliments car, en croissance, je devais être protégé. De quoi ? De la vie, quand les vieillards devaient l'être de là mort, et je crois me rappeler que nous étions, J 2 et V, les plus proches catégories, vouées à presque les mêmes sortes de produits et à presque les mêmes quantités. Par un paradoxe que je n'expliquais pas, les adultes de tous avaient le moins : sans doute avait-on décidé qu'ils étaient moins fragiles que les jeunes et moins pitoyables que les vieux.

Les deux journaux du matin et celui du soir présentaient chacun une rubrique, qui s'intitulait à peu près « Carnet de la ménagère d'aujourd'hui

», qui rapportait les jours « sans » et les jours « avec ». Par exemple : « Jour sans alcool », ou (et) : « Pas de boucherie ni de charcuterie », « Boulangeries fermées ». Les jours « avec », faut-il le dire, donnaient de bonnes nouvelles, ainsi : « Distribution de mille cinq cents grammes de sucre aux E... » « Distribution de la ration de café d'avril. » Les deux seuls légumes que nous trouvions en abondance et tout le temps, outre crosnes et scorsonères : le rutabaga et le topinambour. Nous les haïssions, bien sûr. Du jour au lendemain je devais, pourtant, raffoler du topinambour – et après une détestation d'un an. Quand j'appris qu'il était une création des Indiens d'Amérique, qui le cultivaient et le consommaient dans ce qui serait un jour le Massachusetts, que Samuel de Champlain l'avait décrit en 1605 et Cabot, enfin, introduit en Europe. J'ai mangé du topinambour comme aucun Français.

Rêve, alors, que je fais toujours, de goûter au pemmican, à la sagamité, au succotash, avec les Indiens des Grands Lacs et ceux des Plaines...

Sur des bicyclettes dont il fallut bien, un jour, mon père et moi, changer les pneus, qui n'en pouvaient davantage et que nous remplaçâmes par des capsules de bouteilles de bière et de limonade, des centaines et des centaines de capsules qui, enfilées sur un fil de fer, couvraient la jante, nous allions à Althen-des-Paluds acheter des haricots charançonnés, des carottes à moitié moisies et de blettes bettes, tous légumes qu'à vrai dire nous ne payions pas, mais recevions en échange des rations de tabac de mon père, qui, par bonheur, avait cessé de fumer, et de ses bons d'essence – car une frivole administration semblait ignorer qu'elle lui avait pris ses camions...

Althen-des-Paluds, quinze kilomètres aller sur la route de Carpentras et quinze retour sur la route d'Avignon, et le plus pénible n'a jamais été cette éprouvante randonnée mais, après les trente kilomètres, descendre de bicyclette et marcher. Raides, rompus, courbatus et le derrière en compote, nous rapportions autant de haine que de produits et le sentiment d'une grande disgrâce.

Car alors, en ce temps où la ville était à la ville et la campagne à la campagne, citadins et ruraux ne se mêlaient pas. Or, voici que la ville, affamée, s'en venait, son ordinaire superbe oubliée, mendier à la porte des mas et je n'oublierai de ma vie ces remarques paysannes et

goguenardes sur nos visites répétées après des années et des années où on ne nous avait pas beaucoup vus...

De la haine... Elle était, à cause de la faim, partout, sourde, souvent ouverte. On savait une famille, à côté de chez nous, un couple et la sœur de la femme, où, au retour de la boulangerie, on pesait chacune des trois parts que l'homme venait de découper dans la miche de pain obtenue par les tickets des trois cartes réunies. Il ne fallait pas que l'une des rations fût plus grosse de quelques grammes que les autres! La ration ? Trois cent cinquante grammes par personne et par jour, à peine plus que la ration de viande, trois cents grammes, dont vingt pour cent d'os. Ce fut une grande fierté de ma mère que de raconter qu'elle n'avait jamais versé (et nous avec) dans ces pratiques sordides.

Nous marchions désormais dans des chaussures à semelle de bois, dont toute une génération, et même deux, gardera les pieds déformés et j'entendais Margaret Mitchell, quand elle évoque les terribles restrictions qui frappent le Sud, au tout début de la débâcle : « On ne marchait plus que sur des semelles de bois », parler de moi en parlant de Scarlett, du Sud chez nous en évoquant le Sud chez elle et d'un même pays dans un même malheur.

Plus que Mur de Pierres Jackson même, c'est Scarlett qui, avec sa naturelle et fouguese envie de survivre, m'a donné la patience et le courage d'endurer. Scarlett et tout le Sud. Dans ce livre qui raconte la disette et le Sud affamé et qui est, dans sa dernière partie, un livre de la faim, j'étais chez moi deux fois, par la faim là-bas et par la faim ici. J'entendais Scarlett: « Oh ! Rhett, dans mon rêve, j'ai encore faim... J'ai faim. Papa, mes sœurs, les nègres, tout le monde a faim et ne cesse de répéter: " J'ai faim ", et moi j'ai le ventre si creux que j'en ai mal... » Et Scarlett encore, une autre fois à une autre page : « Nous n'avons jamais mangé à notre faim et c'est terrible de se réveiller ou d'aller se coucher avec le ventre creux... », et cette phrase faisait en moi les mêmes effets que, justement, la faim. Puis j'écoutais Rhett qui, parlant à Scarlett, me semblait s'adresser à moi, comme d'autres le feront, qui me voudront du bien: « Vous mangez comme si chaque repas devait être le dernier. Ne nettoyez pas votre assiette... Vous allez devenir obèse... », mais je mettrai vingt ans à guérir de trop manger par peur de manquer.

Notre père eut l'idée d'acheter trois petits cochons, qu'il donna à élever. Si impatients étions-nous de les dévorer que nous apprîmes avec un étonnement chagrin, Henri et moi, qu'un cochon met des mois et des mois à devenir gras comme un porc. Ils le devinrent – mais pour d'autres: quelques jours avant la semaine de leur égorgement et transformation en jambons, jambonneaux, saucissons, boudins, qui sont les rêves des enfants dans les Suds occupés, on nous les vola.

L'existence, à la maison, devenait de plus en plus difficile. Notre père était fait pour les voyages, et la vie sédentaire, qui l'irritait, le portait aux colères. Il cherchait, dans les cartes, autant à bouger qu'à connaître et il n'accordait pas sa préférence à un seul pays, comme moi à l'Amérique. Je le surpris, un jour, à regarder en Russie – intuition peut-être qu'il se déplacerait bientôt par là-bas et pour longtemps. En attendant il ne savait trop quoi, et nous avec, nous regardions plus que jamais, dans les journaux, le nouveau visage du monde et nous procédions à des travaux de cartographes, plaçant l'Allemagne partout où elle avait gagné – et elle l'avait emporté partout. Là, aux lendemains de la défaite qu'elle venait de nous infliger, il semblait qu'elle prît la peine de souffler. Un général de brigade qui s'appelait de Gaulle fit la une des journaux parce qu'il avait, à Londres, lancé un appel, que nous lûmes, le 19 juin 1940, dans le *Petit Provençal*. Général pour désormais peu de temps : nous apprîmes le 25 que le nouveau régime le rétrogradait au rang de colonel et le mettait, « par mesure de discipline », à la retraite.

Nous étions donc en juin et l'école, plus tôt que les années précédentes, avait fermé ses portes. Je jouais beaucoup aux boules, égal à moi-même, toujours à mon meilleur niveau (tour à tour pointeur et tireur), et je me donnais avec d'autant plus d'allant au ressui du jeu que je sortais du grand éclaboussement des mots en Amérique. Sur le terrain de boules, je m'ébrouais comme un oiseau.

Plus encore pourtant qu'aux boules, je tenais aux dialogues avec mon père, avec Raymond aussi, et à notre étude des journaux et des cartes. D'un voyage en Angleterre à la veille de la guerre, mon frère aîné avait gagné une passion pour ce pays, de sorte que la chronique des bombardements allemands tous les jours lui faisait mal et nous souffrions avec lui, haïssant tous ces Dorniers, Heinkels, Stukas... et les essaims de

Messerschmitts escorteurs qui semblaient voués à tels exploits monstrueux: la Tamise en feu, Londres ravagée, Coventry anéantie. Je rapportais sur l'Angleterre un peu de mon imagination ignée de l'Amérique et, si mon sujet avait changé, je gardais la même fougue à voir. Au fil des jours, nous ne manquâmes pas de nous étonner que l'Angleterre fût encore debout, qu'une Royal Air Force perdurât : calculant le total chaque semaine des pertes anglaises rapportées par nos trois journaux, j'arrivais à un nombre qui faisait l'aviation anglaise la plus dotée du monde, inépuisable jusqu'à la malice à fournir à la chasse allemande, rageuse mais sans doute un peu essoufflée, toujours plus d'avions à détruire... Le doute était en nous, que nous avions quelques occasions d'étayer. Reste que le déferlement des nazis en Angleterre était imminent. J'ai eu à cette époque des rêves d'aérodromes aux pistes laminées, de centrales électriques convulsées, de hangars et de dépôts de munitions embrasés, de réservoirs de pétrole enflammés – ce vocabulaire que je lisais le jour explosait, la nuit, dans ma tête... En me réveillant, souvent en sursaut, je sauvais l'Angleterre. J'apprenais, dans la tourmente et le désastre, ces noms de cités anglaises : Birmingham, Manchester, Leeds, Sheffield, Nottingham, Worcester, Bristol, Plymouth, Douvres, Southampton, que je retenais en les récitant, comme je l'avais fait pour le Sud des villes martyres en Amérique du Nord.

Il y avait eu en nous grand accablement et doute, ce jour-là où nous lûmes, le 2 juillet, que le chancelier Hitler, la veille à Paris où il s'était rendu sans perdre de temps, avait fait le déplacement des Invalides pour, devant le tombeau de Napoléon, méditer...

La tragédie de Mers el-Kébir, expression consacrée, nous trouva gênés et muets. Puis malheureux quand nous connûmes le chiffre des morts et des blessés, quelque mille deux cents... Et toute une escadre coulée ! Nous avions beau penser en nous-mêmes et nous dire, au soir de cette sombre journée, que nous ne savions pas tout, c'était à se demander si l'ennemi, quelquefois, n'empruntait pas des uniformes amis...

De Gaulle fut condamné à mort pour trahison. « L'ex-général », lus-je – et quand la Jeunesse hitlérienne donna un concert à Paris, place de l'Opéra, je surpris des larmes dans les yeux de mon père.

J'ignorais ce mot : antisémite. Je l'appris bien sûr dans les journaux où, de plus en plus, on vouait aux gémonies juifs et francs-maçons. Je lisais que des partisans de Doriot s'étaient livrés à des voies de fait contre les juifs de Marseille, détruisant leurs magasins, et voilà que Goering, à bord d'un bombardier S.U. 88, venait de survoler Londres et de déclarer qu'il ferait, à l'Angleterre, son affaire en trois semaines.

Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi) : trois semaines ! Et je sentis vaciller ce qui me restait d'espoir et de joie.

Puis je découvris les U-Boote et un mot anglais pour dire ces sous-marins ennemis : *terrific*. *Terrific* m'occupa toute une journée, je le disais dans le dedans de moi et il me faisait peur.

Nous notions la progression, au vrai saisissante, des louanges adressées au maréchal Pétain et il ne se passait pas de semaine, remarquâmes-nous, qu'un prélat (j'ai retenu le nom de Suhard, archevêque de Paris, oublié celui de l'évêque de Nîmes...) n'entonnât un hymne à la personne morale et militaire du grand chef. L'oliban, à son propos, s'élevait, sous un prétexte ou un autre, de toutes les pages des journaux. Je lisais que Marseille, avant Toulon, s'était donnée à lui, qui venait de visiter la ville, et cette forte image provoqua en moi curiosité d'abord, puis malaise.

Et nous partions pour l'Afrique ! Pour l'Afrique où longtemps nous resterions et, après des retours en Europe, souvent reviendrions, Père et moi, tous les deux par l'Afrique tenus en haleine et d'autant plus sur les cartes penchés que ces pays perdus et par le désert accablés, par le sable ensevelis, semblaient des troupes de la guerre et des journaux où on les découvrait et dont on devait se contenter car les cartes ignoraient leurs villes, leurs bourgs, leurs aires. La guerre et les journaux acharnés à fouiller, fouailler dans ce monde désolé et brûlé et exhumant des points d'eau, des haltes, des écarts, à l'étonnement du soleil qui croyait les avoir depuis longtemps calcinés ! Alors on regarde, avides, inquiets, les Italiens pousser au nord en direction de l'Egypte, le long du Nil Bleu (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi : le Nil Bleu !) – si beau ce nom, au vrai superbe, qu'il me semblait volé à l'Amérique où sont, dans les Alleghanies de la Caroline du Nord, les Montagnes à la Fumée Bleue, mais je n'en voulais pas à l'Egypte, préoccupé que j'étais par cette menace

italienne sur Khartoum, au Soudan anglo-égyptien, et par l'envahissement de la Somalie britannique, de la française et du Kenya anglais. Les Italiens partout. Puissants.

Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi et plusieurs fois par jour) : où allons-nous ? Et à mon père et à mon frère : où allons-nous ? Que va-t-il nous rester ? Et je lisais dans leurs yeux à tous deux, j'écoutais dans le double silence qui répondait à mes questions une inquiétude de fin du monde.

Or, les Italiens ne valaient pas leurs alliés allemands et quand on savait lire entre les lignes, comme nous l'avions appris, ou entre les mots, on comprenait que Wavell l'Anglais l'avait emporté sur Graziani l'Italien et que si Sollum, Bardia, Tobrouk, Deraa, Benghazi (et moi, mon doigt qui cherche sur la carte, soulève la tempête, éparpille le sable...) résistaient avec « acharnement » et « héroïsme », c'est que les Anglais allaient s'en emparer. Les avaient déjà prises, peut-être. Oui, une autre façon de lire, fondée sur la défiance, et que je devais à la guerre, qui fait mentir les mots.

Goebbels annonça, en janvier, que le conflit se terminerait, par la victoire de l'Allemagne bien sûr, en 1941, où nous venions d'entrer. Les événements, de la nature de la foudre, semblaient devoir lui donner raison. Les Allemands qui pénètrent en Yougoslavie et en Grèce et, six semaines plus tard, les Yougoslaves qui déposent les armes... Encore huit jours et c'est le tour des Grecs. Personne n'a le temps de respirer, ni le vainqueur, ni le vaincu, ni le témoin que je suis. Affolant. Qui ne s'affolerait ? Oui, et nous n'avons guère, pour nous consoler, que des souvenirs : ceux de la résistance grecque, pendant six mois, depuis octobre 1940 où l'Italie avait déclaré la guerre, lançant sur un pays pauvre et petit quelque deux cent mille soldats dont les journaux peu à peu n'avaient plus rien dit, silence qui était le résultat et la preuve d'un enlèvement dont les Allemands s'étaient décidés à les tirer... Oui, des images du passé pour un présent trop lourd. Alors, six mois durant, on avait exulté... Et là, nous cessions de rire, à cause d'un Blitzkrieg encore, dans les Balkans cette fois.

Longue consultation des cartes. Nous connaissons par cœur les noms des pays conquis par l'ennemi. Nous ajoutons Yougoslavie et Grèce.

Cette question que j'ai posée est une fois encore en moi et je suis sûr qu'elle habite aussi mon père et mon frère: que nous reste-t-il ? Mais comme si elle était vaine, ou menaçante, ou dérisoire (sans doute dérisoire...), chacun de nous la garde pour lui – et je sais qu'elle fait mal.

Puis nous regardons la Crète tomber, que survolent des planeurs, et la radio de Londres, que mon père branche chaque soir, fait l'éloge d'un amiral, Cunningham, semble-t-il étonnant, du talent et même du génie – et moi (de moi à moi dans le dedans de moi) : une espèce de Monsieur Lee, quand bien même je sais Monsieur Lee inimitable... Toute une journée je ne parle que de l'amiral Cunningham.

Le premier camp de concentration que j'entends évoquer – et j'imagine la chose d'autant mieux que l'expression est forte: à Orléans, où cinq mille juifs étrangers et résidant à Paris sont déportés. Cinq mille ! Je vois un grouillement de malheureux. Cet article, à côté, qui rapporte qu'un grand chef allemand, Rudolf Hess, a, de son plein gré, quitté l'Allemagne pour gagner l'Angleterre. « Altération mentale », a dit Hitler et Hess nous en donne le sentiment. Un troisième article sur la même page, d'ailleurs en plus gros caractères quant au titre, annonce que le maréchal Pétain s'est rendu à Lourdes où il a demandé à Notre Dame de l'aider à réussir la grande et difficile tâche à laquelle il se voue...

Nous n'irons, nous, jamais à Lourdes.

Raymond m'explique, à propos de la « judéomaçonnerie », sur laquelle se déchaînent les journaux, et on a peur pour la Turquie, l'Egypte, le Proche-Orient, d'autant qu'on se bat en Syrie et au Liban et que Hitler vient de nommer en Afrique un général qui a l'air, en effet, et encore à l'image de Monsieur Lee, extraordinaire, Erwin Rommel, à la tête d'une armée qui s'est entraînée pour se battre dans le désert, l'Afrikakorps. Ce général et ses soldats m'impressionnent. Je pressens le pire.

J'ai raison et nous retournons à la Cyrénaïque, Père et moi, contraints et forcés. Rommel l'a toute reprise, sauf Tobrouk, qu'il assiège. Et le voilà à la frontière égyptienne ! Chute de Benghazi. Ce Rommel, presque aussi fort que Monsieur Lee.

On est là, en Afrique, à brûler de crainte, l'esprit assez libre quand même pour se demander quelles répercussions aura sur nous la création

du S.T.O., que le gouvernement annonce pour bientôt et qui vise Raymond, quand nous lisons, le 23 juin, que l'Allemagne vient d'attaquer la Russie ! Stupéfaction à la maison. Partout ailleurs aussi, je suppose... On regarde, agglutinés autour du journal, incrédules, le titre énorme et l'article. On relit. Il y avait pourtant un pacte entre eux... Je sors, je parle à des voisins sortis eux aussi et l'un d'eux, qui revient de Marseille, me tend un journal de Paris où je découvre que cette offensive – les Allemands tentent là encore un Blitzkrieg – est la ruée vers l'Est, *Drang nach Osten*.

Que je tente d'apprendre.

Trois millions et demi de soldats allemands, mais aussi des Finlandais, des Hongrois, des Roumains, des Italiens qui fondent sur la Russie, de la mer Noire à la mer Blanche, deux étendues d'eau que je trouve sur la carte - d'ailleurs trop petite pour un si grand pays. C'est l'avis de mon père, qui me donne de l'argent, et je cours à la plus proche librairie, en Avignon intra-muros. Bonheur, elle en a une, immense et coloriée, qu'elle me vend sans émotion, comme s'ils ignoraient la formidable nouvelle ou ne la tenaient pas pour formidable et, à mon retour, mon frère a compté : la cinquième attaque éclair de la Wehrmacht... Je me dis : celle-là, si elle réussit aussi...

Et je n'ose pas aller jusqu'au bout de ma pensée et jusqu'au cœur de mes visions, où tombent des hommes par millions, où j'ai de plus en plus faim.

Nouveau regard sur ce journal de Paris qui, jouant de ses plus gros caractères, avance que. répondant à la menace de cent soixante divisions russes. l'Allemagne est passée à l'action de la mer Noire à l'océan Arctique (et moi : eh non. pas si haut – car j'ai suivi sur la carte...). Ainsi donc les Allemands n'avaient fait que prévenir une attaque des Russes ! Tant de partialité, que mon père. qui l'a découverte. dénonce, me met hors de moi : et d'autant plus que. seul, sans mon père et son indignation. je n'eusse vu que du feu. croyant l'attaquant attaqué...

Aussitôt presque, les Russes pratiquent la tactique de la terre brûlée...

Et moi, heureux de me retrouver par la Russie en Amérique : Sherman en Géorgie – des Russes qui portent l'incendie partout pour empêcher les

Allemands de prendre leurs quartiers d'hiver. Terribles précautions dont les journaux se gaussent : les Allemands seront aux portes de Moscou dans moins de cinq semaines...

Moi, qui l'eût cru, du côté, cette fois, des incendiaires...

La tension a désormais atteint, à la maison, son paroxysme. Londres le soir, chaque soir, mais la radio est trop souvent inaudible et les deux journaux le matin, chaque matin, avant le troisième, chaque jour vers 17 heures... La vie qui halète. Non plus cent soixante, mais cent soixante-quinze divisions, et je me lève, désormais, avec mon père dont j'attends, sans tenir en place, le retour, familière silhouette avec le paquet de papier sous le bras. Je regarde les divisions avancer sur la carte et le doigt crispé de mon père chaque jour monter un peu plus haut vers la capitale soviétique. Il lui arrive, selon les nouvelles, de mettre deux doigts et jusqu'à trois pour me montrer, outre l'Ouest, le Nord et le Sud où s'accomplit l'incroyable avancée, foudroyante et triple. Irrésistible. Les journaux, qui exultent, annoncent que Minsk, Smolensk, Kiev viennent de tomber et parlent de batailles d'anéantissement. Ils avancent un tel chiffre de prisonniers russes que je ne les crois pas – jusqu'à ce que Londres confirme. Enorme. Des millions.

Nous, comme les Russes de Minsk et de Smolensk, anéantis. Des propos entre nous échangés à voix basse, comme si les morts russes gisaient à nos portes et que défilât sur la route devant la maison l'ennemi victorieux.

Ainsi pendant les trente-cinq jours, une misère, que mettent les Allemands à gagner la grande banlieue de Moscou. Cette campagne de Russie n'a pas empêché l'école de reprendre mais plus les Allemands avancent et moins je suis.

Père de nous demander, une fois, à Raymond et à moi, si nous voyons bien les conséquences de cette invasion réussie de la Russie, cette dépossession d'un immense pays. Le tiers du peuple russe asservi, selon lui, et toutes les ressources en charbon, aluminium, manganèse, minerai de fer, énergie électrique, pour ne rien dire des usines géantes adonnées à la fabrication des chemins de fer et encore les machines-outils et les

industries chimiques qui changent de mains. Un butin tel qu'il fait l'Allemand le maître du monde.

Et moi, si impressionné que ma voix est timide pour objecter : mais l'Amérique... sans doute si loin et absente, l'Amérique, que je suis seul à penser à elle et d'elle à espérer...

Tombe l'hiver, là-bas comme ici. Bien plus rigoureux chez eux que chez nous, sans conteste. Deux expressions que je découvre : le bonhomme Hiver, le général Hiver. La première relève d'une fausse bonhomie. La seconde me frappe, qui fait de l'hiver un nouveau général.

Les Allemands, aujourd'hui, à trente kilomètres de Moscou.

Je resterais bien là-bas, là-haut, toute la journée et tous les jours, malgré le vent qui souffle la mort, vent de Sibérie, vent de steppe, vent de pôle Nord, à guetter je ne sais trop quoi et de très improbable mais les « avis », en se multipliant dans les journaux, m'arrachent à la fascination de la course victorieuse et calamiteuse dans la neige, des avis qui annoncent des condamnations à mort et des exécutions de trafiquants, de traîtres, d'agitateurs (tous communistes et, quand ils sont à la fois communistes et juifs, je sens le chroniqueur tellement jubiler que je crois lui voir les lèvres par le bonheur retroussées sur ses dents de rongeur), trois mots infâmes pour nommer une même misère, une même innocence et tous les jours chacun de ces avis augmente le nombre de martyrs guillotins ou fusillés. Grand froid sibérien en France aussi.

Il neige, là-bas, une neige glacée qui change la terre en boue, où les panzers s'enlisent. On devine leur tourment à telle phrase de journal : « Malgré les borbiers qui retardent les panzers, les Allemands... », et je comprends qu'ils sont dans la glaise jusqu'aux chevilles ; de même : « Selon Berlin, ni retraite ni progression mais rectification du front » donne, en bonne traduction : « Les Russes ont enrayé l'offensive allemande... » Enfin : « L'opiniâtre résistance des forces du Reich fait échouer les attaques soviétiques » doit ainsi se comprendre : « Les Russes attaquent. » Et moi, à Père : les Russes attaquent, c'est écrit là, où je viens de déchiffrer !

Je suis fier de mon double regard sur les mots : le simple et confiant, qui me permet sans histoire de connaître la réalité, comme dans *Autant en*

emporte le vent, le soupçonneux et calculateur, par quoi je déjoue les mensonges dans les feuilles franco-boches.

Puis on regarde – le bonheur qui vient de la Russie ne dure jamais longtemps – von Rundstedt, qui a volé de victoire en victoire, lui aussi, faire main basse sur toute l'Ukraine et sur toute la Crimée (et moi : comme s'il s'était emparé de toutes les plaines, du Mississippi aux Rocheuses – et je frissonne d'un vrai froid d'Amérique septentrionale), prendre Rostov-sur-le-Don (à mon père sur la carte : c'est là...), pénétrer au Caucase et, soudain, avoir peur. Alors que tout nous poussait à désespérer, von Rundstedt est saisi par la peur. Je regrette aussitôt d'avoir douté de la durée du bonheur en Russie – et je ne tarde pas à comprendre: la terreur de l'hiver, du froid, là-bas, en pays russe... Il frappe partout, au Sud aussi bien qu'au Centre et que dans le Nord, car, quand on regarde les Allemands après qu'ils ont encerclé Leningrad (et moi: Saint-Pétersbourg!), on découvre, mon père et moi anxieux, tendus mais bientôt jubilants, qu'ils marquent le pas dans le froid et le gel.

Ce général Hiver que j'aime.

Alors, avec plus de système et, quasiment, de science qu'on l'avait fait jusqu'alors, on s'est mis, tous les deux, à étudier de près les textes des journaux dont on a scruté le vocabulaire, sondé les phrases, redressant la syntaxe là où le mensonge l'avait dévoyée, et Radio-Londres, quand on pouvait l'entendre, nous a neuf fois sur dix donné raison. Nous l'écoutions en presque collant les oreilles au récepteur, les têtes de la famille tendues vers lui à se toucher et à le toucher, quelquefois cinq têtes, le volume bas car nous avions lu qu'au palais de justice d'Aix, trois habitants de Nice et de Grasse, surpris à capter Radio-Londres, avaient été condamnés à des peines de quinze jours à trois mois de prison.

Puis nous empruntâmes, un matin, le chemin du lointain Pacifique, les Japonais venant d'anéantir la flotte américaine de Pearl Harbor. Ainsi le désastre marquait-il mon retour en Amérique mais, outre que je voulais montrer un bon visage à ma famille effondrée, je ne pouvais pas penser que l'Amérique s'écroulerait, forte et formidable comme je l'avais vue pendant la guerre de Sécession, faisant de ce conflit, avec ce qu'elle avait imaginé, fabriqué, appliqué, le premier des temps modernes et je disais à ma parentèle, comme à un enfant qui a mal : « Ce n'est rien, n'y pensez

plus, vous verrez, ils vont les manger... », l'acte de manducation désignant les Américains – et je ne doutais pas qu'ils eussent volonté de tout avaler, Japonais et Allemands. On allait bien voir.

Je ne lirai que le surlendemain l'énoncé des pertes américaines, ces huit cuirassés, trois croiseurs envoyés par le fond, ces cent huit avions détruits, et les milliers de morts, de blessés, de disparus.

J'ai mal.

J'ai très mal.

Je pleure l'Amérique, où je n'irai pas, où je n'irai jamais, l'Amérique ce matin blessée comme elle le fut hier dans le Sud à mort, cette fois à l'ouest, loin dans les îles Hawaii, et soudain, sous le ciel bleu et doux d'Honolulu, j'ai froid comme en Russie.

Et, une fois encore, le Blitzkrieg, mais japonais, où meurt notre espoir qui venait de fleurir, timide, dans la glace qui tue de la Russie, près de Saint-Pétersbourg. Le temps que l'Amérique aux Nippons déclare la guerre, ils ont pris Singapour, la Malaisie, la Birmanie et le Siam. Nous ne savons pas très bien situer cette ville et ces pays, harponnés et happés que nous avons été, jusqu'ici, par l'Europe, l'Afrique. Ruée sur le grand atlas, aux dernières pages. Comme neuves. Brillantes d'être découvertes, ouvertes. La Nouvelle-Guinée vient de tomber, les Japonais s'approchent de l'Australie, Hong Kong se rend. Les envahisseurs sont les maîtres du Pacifique, de Midway à la côte chinoise, des Aléoutiennes à l'Australie, maîtres aussi d'une bonne partie de l'océan Indien. Le mangeur mangé, l'avaleur avalé mais personne, de mon père, de ma mère et de mes frères, pour me rappeler mon propos assuré, et faux jusqu'à la cruauté.

Ce soir où mon père, qui referme, lent et fatigué, l'atlas, dit d'une voix blanche : « Ils sont aux portes des Indes... », ce soir j'ai très peur jusqu'au plus profond de moi et jusqu'en Amérique.

De cette Asie dont les Japonais s'étaient emparés et dont ils aspiraient à sortir pour se ruer sur l'Amérique, nous resterions longtemps, vers la mer de Corail, fermés à ses beautés, qui sont de langage et de géographie. Aussi longtemps que les Américains ne reprendraient pas le dessus. De l'Asie somptueuse nous ne voulions pas voir et respirer les nuits, les fleurs, nous refusions de surprendre la faune, de nous baigner dans les

lagons et découper leur corail, de visiter les temples, attentifs aux seuls déplacements de troupes, grondements de batailles, formations de convois, débarquements de commandos, avances et retraites. Je humais la double odeur antagoniste de la vie et de la mort avec plus de passion encore que je ne l'avais fait, car il s'agissait du destin de l'Amérique et, par elle, du nôtre. Du mien dans le dedans de moi. Avant tout le monde, j'ai deviné que les Américains petit à petit se reprenaient et quand nous comprenions, dans la syntaxe vicieuse des journaux, qu'ils l'avaient emporté, ici et là, je disais à ma parentèle et à la cantonade : je vous l'avais bien annoncé.

Puis la course des hommes et du monde se fit effrénée, à donner le tournis. Nous suivions, voyageurs bousculés, frappés, immobiles et sans bagages, passant de jours de joie à des jours de deuil. Joie quand les Anglais prirent Madagascar, à l'indignation vichyssoise du *Petit Provençal*. Deuil quand Rommel déclencha une offensive victorieuse dans le désert de Cyrénaïque, s'emparant de Bir Hakeim et de Tobrouk.

Puis nous découvrimus, en cette année 1942, l'horreur à Stalingrad. Nous n'avions pas de peine à l'imaginer quand nous lisions que Russes et Allemands se battaient, dans la ville en ruine et morte, au corps à corps pour deux pâtés de maisons en ruine et morts. Et tous les jours, les pâtés de maisons en ruine et morts changeaient de mains... L'enfer – qui fondait en plein sur nous ce matin, où, imaginant, à l'aide des cartes, l'avance des Allemands vers le Caucase et ses terrains pétrolifères, vers la mer Caspienne, le bassin du Donetz et le bassin de la Volga, riche géographie que je découvrais, je disais à mon père que Hitler, de Berlin, déplaçait ses troupes à volonté, pions qu'il manipulait sur l'échiquier immense de la Russie, et Père de m'expliquer que le nazi, à coup sûr, cherchait à s'ouvrir un couloir vers l'Iran pour gagner les Indes, opérer sa jonction avec les Japonais et que s'il parvenait de même jusqu'à Mossoul, si riche de pétrole, alors il foncerait jusqu'en Irak et que sa jonction, là, il l'opérerait avec l'Afrikakorps.

Et moi, éberlué, sans voix, à peine un filet pour deux mots dans le pertuis étranglé de ma gorge : pas possible !

Le monde dans la tenaille que lui feraient les Japonais et l'Afrikakorps !

Dans le silence je l'ai regardé, le monde, ébranlé, violé, déchiré, tanguant et vacillant et, dans ma tête où les noms propres déferlaient en tourbillon, le monde a crié sa misère...

Puis il nous sembla que le vent, le blizzard plutôt, tournait tout à fait ce jour où nous lûmes : « L'opiniâtre résistance des forces du Reich fait échouer les attaques soviétiques » – et Raymond, ricanant : « Ils n'attaquent plus, ils doivent se défendre. » Peut-être les autorités françaises craignaient-elles les journaux, tout soumis qu'ils étaient, car elles supprimèrent l'édition du dimanche, un autre jour « sans », comme on disait. La création de la carte de tabac est pour moi inséparable de cet assassinat le même jour, à Nantes, de cinquante otages que les Allemands fusillèrent en représailles du meurtre d'un commandant de la région – menaçant d'en passer cinquante autres par les armes si les auteurs de l'attentat ne se dénonçaient pas.

Je regarde se multiplier les avis et j'apprends le mot terroriste. Celui de zazous, aussi, population dont se gaussent les journaux. En janvier 1942, centième anniversaire de la mort de Cambronne, célébré comme il ne l'a jamais été et comme il ne le sera sans doute jamais : pour son mot aux Anglais, qu'aux Anglais on nous incite à jeter, à notre tour, dans une Histoire haineuse qui se répéterait. A induire de ce que nous lisons, Anglais et Américains devraient posséder une flotte innombrable, au vrai prodigieuse, tellement Japonais, Italiens et Allemands lui coulent, chaque jour, de tonnes... Et moi : des tonnes de quoi ? – avant de comprendre. Ce matin que j'évoque, les sous-marins de l'Axe ont envoyé par le fond quatre-vingt-deux mille tonnes de tonnes.

Peut-être de notre vie dans la France défaite les jours les plus noirs : ce bombardement allié sur Paris, dont les journaux s'indignent et qui a fait trois cent quarante-quatre morts, puis les Japonais maîtres depuis hier des Indes néerlandaises, et qui hésitent : l'Australie ou les Indes ? Nous consultons les cartes et ne savons que choisir, nous, pour qu'ils échouent enfin, de l'un ou de l'autre pays. Lequel serait un piège ? La nomination de Pierre Laval à la présidence du Conseil ne nous fait ni chaud ni froid, jusqu'à sa déclaration : « ... Je souhaite la victoire de l'Allemagne. » A peine nous calmons-nous que les juifs sont astreints à porter une étoile jaune et les Anglais contraints à évacuer Le Caire et Alexandrie... Pour

nous remonter le moral, Père nous montre un journal de Paris qu'on lui a donné, Paris-Soir, qui dresse le tableau de ce que les « Anglo-Saxons ou leurs complices nous ont volé » : le Cameroun, les Indes françaises, la Nouvelle-Calédonie, Tahiti, l'Afrique-Equatoriale française, la Syrie et le Liban, Saint-Pierre-et-Miquelon, Madagascar et, pour finir (et moi : non, pas la fin !), les Antilles, soit le tiers du territoire de l'Empire français. Joie qu'avivent les nouvelles en provenance de Stalingrad où, dans les faubourgs, les Allemands en sont réduits, misérables, à des combats de rue...

Scènes d'horreur et morts cruelles sous mes yeux qui regardent à Stalingrad mais, malgré la vision des monceaux de cadavres et des maisons réduites à des pans de mur, mon bonheur perdure...

Jeune bonheur, né en Russie et qui en Russie retourne, sur la mer où il me suit, avec les convois. Hier encore, les U-Boote, qui sont de grands solitaires, s'ameutaient pour attaquer le convoi détecté, à la façon des loups qui convergent, chacun courant le long de sa piste, vers le wapiti qu'ils ont senti. Aujourd'hui ils n'osent plus car les convois alliés sont escortés et je caresse de longs regards répétés les navires, leurs cales que je devine pleines d'engins et de munitions, tout au long de leur traversée de l'Atlantique, du Pacifique, de la Manche.

En septembre, peu avant que l'école ne reprenne, on annonce la création du Service du travail obligatoire et on n'a pas à m'expliquer que Raymond, désormais, se trouve sous la menace d'une réquisition et d'une assignation au travail quelque part en France... Peut-être même en Allemagne. Mon père, ma mère et lui ont de longs conciliabules, tous les jours repris. La décision arrêtée envoie Raymond non plus à Aix, où il devait poursuivre ses études, mais dans le département perdu des Deux-Sèvres, dont mon père est originaire et où il a encore de la parentèle. Là-bas, dans ce pays de bois et de champs, où le monde moderne a peu mordu, où le nombre des grandes routes est maigre, un pays à l'écart qui semble vivre caché, Raymond, le temps qu'il faudra et le temps de voir venir, se cachera.

Il va me manquer une première fois ce jour où Radio-Londres, puis les journaux annoncent le débarquement des troupes alliées au Maroc et en Algérie, initiative à laquelle Hitler tente de répondre en occupant la

Tunisie. J'ai levé la tête vers lui, qui est parti la veille – et je la détourne, triste et muet, de sa chaise vide. Longtemps j'aurai, machinal, ce mouvement de confiance vers lui, qui a un savoir et des idées dont j'apprends. Les sept ans qui nous séparaient nous faisaient des complices plus bavards que je le suis avec Père, que je n'ose pas toujours interroger, crainte que je ne l'importune.

Et elle finit quand même par s'en venir, cette journée de grande mémoire, imprévisible, au moins pour moi, et que rien n'avait annoncée, aucune rumeur... Un jour qui allait compter, alors que j'avais repris l'école depuis plus d'un mois. Mon père, à la recherche d'un camion, était monté la veille dans les Alpes, où on lui avait signalé une affaire, preuve, s'il en est, qu'il n'attendait pas plus que moi un événement à nos portes. Nos portes ? Notre maison, en bordure de la nationale 7, n'était pas troublée, depuis l'armistice, par le passage de véhicules divers, camions et voitures. Il nous arrivait même souvent, à mon frère Henri et à moi, de jouer sur la route sans que, des heures durant, nous eussions à nous écarter parce qu'une automobile, pour nous prévenir, aurait claqué-sonné. Sauf pour le carrousel des bicyclettes, à des heures bien établies, le matin avant 8 heures, le soir à 18, où nous disparaissions, rien ne troublait nos jeux et notre occupation continue de la route...

Journée de grande mémoire : un 11 novembre, et le défilé, qui s'arrêterait avec la nuit, reprendrait le lendemain, serré, massif, et encore le jour suivant, mais plus lâche, pour mourir le soir du troisième jour. Le plus grand défilé que j'eusse jamais vu alors, composé de tout ce qu'une armée peut assembler en matière de chars d'assaut, à roues ou à chenilles,

d'autos blindées, d'engins amphibies, de canons petits et gros, tractés ou portés, de side-cars, de command-cars, de halftracks, de chenillettes, d'automitrailleuses, de mitrailleuses juchées au faîte de tourelles ou au sommet des cabines de camions, de fusils-mitrailleurs en batterie également, prêts à servir, prêts à tirer, et les camions eux-mêmes emplis plein bord de soldats verts assis sur des banquettes de chaque côté le long des ridelles, soldats serrés comme des soldats, à raison, je pense, de dix à quinze par rangée, qui se faisaient face, et sur ces Mercedes dont aucun n'était bâché, comme si on eût voulu, par le nombre et l'apparence des soldats montrés, impressionner la population, on les découvrait en même temps que leur fusil, qu'ils tenaient entre leurs jambes, et dont l'extrémité leur arrivait à hauteur de casque. Entre les deux rangs de soldats assis, quelques soldats debout, ceints d'une longue boîte pour masque à gaz. Des milliers et des milliers de camions gris qui descendaient en un flux lent et luisant sous le soleil d'automne, sinuant selon les courbes de la route, à ce point collés les uns aux autres que nul ne se fût risqué à traverser et l'on eût cru voir, immense, sans tête et sans queue, composé des seuls anneaux grondants et monstrueux que lui faisaient les engins, quelque serpent antédiluvien, survivant d'une Histoire porteuse de légendes et de terreur et si maladroit à se déplacer qu'il semblait voué, dans un cauchemar gris de fin du monde, à toujours ramper, insensible et inlassable... Autour de lui, pétaradant, vibrant, se donnant à des courses brèves et folles, l'essaim des motos comme autant de taons affairés, le conducteur une paire de jumelles sur la poitrine, qui doubleraient le convoi dans l'espace libre de la route sur la gauche et quand elles avaient repéré le véhicule qu'elles cherchaient, celui d'un officier ou d'un sous-officier, je suppose, elles filaient sur lui comme pour le piquer.

L'armée allemande qui descend du Nord pour occuper le Sud et, violant la zone libre, porte l'occupation jusqu'aux bords de la Méditerranée.

Je regarde, sur la route de Marseille, dans les faubourgs d'Avignon, l'armée du Potomac, hier bleue, verte aujourd'hui, qui marche sur Richmond.

Et je regarde Scarlett regarder, jaillis des routes au nord d'Atlanta, les rêîtres de Sherman qui courent en brûlant la terre vers les eaux du golfe

du Mexique

Ce sont les chars qui m'avaient réveillé, véloce, eux, et à l'avant-garde du convoi. Pressés de passer, pressés d'arriver. Vers 5 heures de ce matin d'hiver. J'avais scruté à travers les interstices des volets et peu à peu distingué, noirs dans la nuit noire, ces engins, les phares en veilleuse de chacun d'eux projetant un faible halo de lumière sur la partie arrière de celui qui les précédait. Ainsi évitaient-ils, dans les ténèbres, la collision. J'avais alors toqué à la chambre d'Henri et, en silence, crainte peut-être de porter dans la maison l'événement terrible de la route, souci aussi de laisser dormir en paix notre mère, qui depuis plusieurs jours n'était pas bien, nous étions sortis. Cachés derrière la porte de fer qui donnait sur la route, nous avons attendu trois heures que le jour se levât, dans une obscurité qui a fini par céder sous les coups que lui portait, à la tourelle des chars, le grand nez des canons.

Puis on a ouvert la porte, Henri et moi, on s'est un peu avancés vers ce troupeau d'hommes et d'engins que la lumière du matin, si incertaine fût-elle, rendait moins mystérieux et menaçants et on les a regardés, détaillés, sensibles surtout à leur casque lourd, prolongé sur les oreilles, mouvementé, à cette chose terminée par un long manche et que nous devinâmes une grenade, fichée dans la ceinture de leur vareuse, et la chenille, qui n'avait jamais semblé progresser, s'est arrêtée. De chacun des camions, les soldats sont descendus et se sont dirigés vers un élément du convoi qu'ils semblaient connaître, une espèce de camion-cantine où un des leurs a servi à chacun d'eux une boule de pain noir que coiffait un peu de beurre.

A les regarder, montait en moi le souvenir de leurs viols et doits, de leurs agressions, de leurs audaces, de leurs réussites, de toutes ces dénonciations de traités, conquêtes de terres, annexions de pays auxquelles ils s'étaient livrés, dans le vertige qui naît du forfait répété et jamais puni, et je me disais : c'est donc eux, l'Autriche emportée, la Tchécoslovaquie avalée, la Pologne submergée, la Norvège abattue, la Belgique et les Pays-Bas engloutis, la France humiliée ? Londres qui brûle, eux ? Eux, la Grèce et la Yougoslavie martyrisées ? C'étaient eux, eux toujours et, seuls au bord de la route, mon frère et moi, seuls et petits et faibles à la frange de cette vague innombrable, verte et déferlante, je

nous faisais l'effet d'être les rescapés d'un monde perdu, les survivants d'une espèce condamnée.

Le surlendemain, qui était le 13 novembre, *le Petit Provençal* titrait: « Les troupes allemandes ont franchi la ligne de démarcation pour protéger les côtes méditerranéennes. »

Il n'y avait plus désormais de zone libre, mais une seule zone occupée de la Finlande à l'Italie (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi : de la Finlande à l'Italie ! et le monde, en moi, perdait sa boule...), et il me parut, à découvrir ces soldats dont je n'avais pas vu un seul, deux ans durant, en zone libre, qu'ils venaient de gagner, après la guerre d'Amérique en Virginie, celle de France, sous mes yeux, en Avignon.

OceanofPDF.com

Puis notre mère mourut. Sa mère à elle, ma grand-mère Anne, l'avait précédée d'un peu moins d'un mois – le premier mort de ma vie et le premier que j'ai vu, j'allais dire, par une cruauté et une dérision qui relèvent du seul langage, le premier mort que j'ai vu en chair et en os, quand on sait ce que la mort fait de la chair et des os... Dans la chambre de ma grand-mère aveugle, je montais pour lui faire lecture de livres et d'articles de journaux. Je l'alimentais en images qu'elle repasserait, ressasserait tout le temps de ses longues heures de solitude et je me dis que, du dedans d'elle, ma grand-mère voyait le monde, qui par la cécité la tenait à l'écart, comme, du dedans de moi, je voyais l'Amérique, dont j'étais hélas à distance : par des visions. Aveugles tous les deux, tous les deux voyants. Je lui lisais *la Case de l'Oncle Tom*, *le Dernier des Mohicans*, l'histoire de la guerre de Sécession, qu'elle peinait un peu à suivre, malgré mon application à la lui commenter et, dont elle raffolait, *Autant en emporte le vent*... Les conquêtes allemandes lui donnaient souci, à cause de nous – au point que je lui ai caché des épisodes. Si elle a connu la résistance victorieuse des Grecs aux Italiens, elle n'a jamais rien su de leur effondrement face aux nazis, car je choisissais pour elle, dans les journaux, le moins éprouvant et le plus plausible, l'aimant trop pour ne pas lui mentir.

Et notre mère mourut. Elle avait, depuis l'armistice, perdu trente-six kilogrammes et je l'associerai toujours, par la suite, quand j'en aurai la révélation, aux déportés de ces camps de la mort, qui furent d'abord des camps de la faim. Le camp, c'était la maison en Avignon, notre mère à l'image d'Ellen, la mère de Scarlett, et je vois la mienne comme Scarlett, qui revint à Tara après une longue absence, découvrit la sienne, par la pensée et dans la pensée de la morte, « ... telle qu'elle avait dû être au cours des dernières semaines de sa vie... s'épuisant à la tâche, soignant, travaillant, se privant... de nourriture afin que les autres pussent manger... » Ellen comme notre mère qui, à se restreindre pour ajouter à nos repas, perdit trop de forces et tomba dans l'escalier, un matin, chute à l'origine d'un cancer. Par le biais d'une vertèbre qu'il rongea, après avoir paralysé notre mère, il l'emporterait.

A l'hôpital Sainte-Marthe d'Avignon où on la transporta quand il fut évident qu'elle était perdue, elle recevait chaque jour les visites de notre

père et les nôtres, Henri et moi. En général, notre père se rendait auprès d'elle le matin, et nous l'après-midi. « Venez demain matin de bonne heure avec votre père », nous dit une fois l'infirmière de service. Ce que nous fîmes. Notre mère avait déjà les yeux fermés, elle était à quelques minutes du coma, le temps de dire à l'adresse de notre père : « ... N'oublie pas les enfants. »

Avant de s'arrêter de battre, son cœur, une dernière fois, venait de parler.

C'est d'elle – de sa mort – que je tiens la haine de Dieu. Non, pas la haine, ce mot est outré – disons que je ne l'ai pas écrit –, mais une totale indifférence, qui ne manque pas, si je suis provoqué par les crédules, de se révéler agressive. Cette indifférence, cette défiance, j'espère bien qu'elles m'habiteront toujours, que je ne m'en détournerai jamais, et que ne les affaibliront en moi ni les défaillances du grand âge, si je l'atteins, ni celle du grand soir du départ, dont la vision me hérisse, ni je ne sais trop quel détournement post-mortem.

Le spirituel, le sacré, je l'ai cherché et, quelquefois, trouvé. Sans lui, hors de lui. Dans un monde libéré de l'espérance. Du seul côté des hommes et, de préférence, de ceux qui disent l'Amérique indienne, pays des hommes-médecines et des sachems.

Ma mère est partout dans ce que je suis et où je suis, dans ma vie, mon cœur et mon corps. Mon émotivité vient de sa mort, qui n'aurait jamais dû survenir, ni quand elle s'est produite, ni jamais. Mes échecs sentimentaux de sa mort aussi, non pas, faut-il le dire, qu'elle se soit vengée à mon endroit d'une improbable rancune. Rancune? Rancune il y a – comme si je ne me pardonnais pas de l'avoir, impuissant, laissée aller.

Je n'éprouve jamais un grand chagrin que je ne cherche de son côté, dans les images qui me restent d'elle, ni une grande joie que je ne la sente heureuse de mon bonheur.

Au départ, nous étions six. Nous nous retrouvions trois, mon père, Henri et moi ! Une toute petite tribu, désormais, qui, moins de six semaines après la mort de notre mère, se réduirait aux deux frères. A mon père qui venait de trouver un camion, enfin, du côté de Bordeaux, l'organisation Todt lançait un ordre de réquisition, qui le déplaçait à

Toulon. Père se mit avec frénésie en chasse d'une personne qui viendrait habiter avec nous, s'occuperait de notre linge, de la cuisine, en échange d'un salaire qu'il lui enverrait de Toulon ou lui verserait quand il viendrait nous voir. L'étrangère arriva et, quelques jours plus tard, notre père partit. Il ne me restait que les mots.

OceanofPDF.com

J'entrepris alors de chercher partout, avec méthode, d'abord dans les volumes du *Quillet*, les mots qui se rapportent de près ou de loin (je préférais de près) à l'Amérique, dans chacun aussi des livres que je lisais – et je n'entrais pour de bon que dans ceux qui étaient, jusqu'au débordement, riches de ces noms –, sur les cartes enfin, mots qui désignaient, dessinaient l'Amérique des fleuves, des montagnes, des pistes, sa faune et sa flore, les grands chefs – Indiens et Blancs –, et je plongeais dans le cœur des guerres qui marquent son histoire, toujours à m'activer comme si le temps me pressait et que je voulusse le rattraper dans cette course où, avec Christophe Colomb au commencement de l'Amérique et de ma vie, j'accuse un retard de plus de quatre siècles. Je revêtais tour à tour, suivant les jours, l'occasion d'un livre et le hasard du passage que je lisais, ou encore la fantaisie d'un songe, l'habit de l'explorateur, du coureur des bois, du trappeur, du commerçant en fourrures, du commandant de fort, du truchement, comme on disait alors d'un interprète, de l'officier civil et, en Nouvelle-France, du jésuite, puis du capucin, du dominicain, du frère prêcheur, du sulpicien, du cordelier, du récollet et du janséniste, selon la chronologie de leur surgissement là-bas, frères ennemis d'ordres rivaux qui avaient perdu le sens de leur mission et par voie d'écrits se portaient fielleuses attaques et graves accusations, se disputant comme mégères, dont, pour mon image de Blanc auprès des Indiens, je souffrais... Je me fabriquais des paperoles où j'inscrivais les articles de ma foi américaine et il me semblait si grand, si riche, le Nouveau Monde, que je n'aurais pas assez de toute ma vie pour orpailler dans cette Amérique historiée de mots qui donnent la fièvre et gemmée de tous ces noms qui sont la beauté, la grandeur mêmes et, souvent, la truculence. L'exotisme toujours. Je m'imaginais Viking, Normand, Varègue et Cingtai à bord de drakkars vers la Terre de Glace, comme je sus vite dire de l'Islande, vers la Terre verte, qui est le Groenland, et par respect pour Colomb, qui part après moi et doit arriver le premier, je ne dépasse jamais le Groenland, sauf ce jour où la tempête, qui me pousse vers les côtes accores de la terre de Baffin, cesse, avec le soleil qui se lève, et je découvre, dont personne jamais ne saura rien, surtout pas Colomb, dans le double éblouissement qui vient du ciel et monte du continent révélé, beau comme diamant, l'Amérique.

Toute la contention que je lui applique a fait de moi son plus grand vagabond et je n'ai guère cessé, une partie de mon enfance et de mon adolescence, de monter de l'Antarctique à l'Arctique, pour redescendre et commencer derechef l'interminable, inépuisable voyage... Certains soirs je me suis endormi dans une Amérique où je m'étais, la journée durant, tellement frotté – et elle à moi – que j'éprouvais le sentiment de la tenir, dans les bras contre moi, par mes caresses égrisée. Je disposais, dans ma chambre à coucher, de plusieurs tables dont la plus longue me servait de crédence, n'exposant que les seuls écrits qui portent sur le Nouveau Monde, et qui étaient mes canons.

Je ne saurais dire ma plus active mouvance dans ces terres de francs-alleux, là-bas, qui, eussent-elles dû relever d'un seigneur, m'auraient choisi. Kansas, Missouri, Nouveau-Mexique, Louisiane ? J'aimais tous les Etats, du golfe du Mexique à l'océan Glacial, là-haut, et les provinces du Canada aussi : sur les rythmes d'un tambour indien, mon cœur bat en pays micmac, à Restigouche, Richibouctou, Memramcook, et je m'émerveille de cette ville du Québec qui fait l'Européen rêver comme un chat, bondir comme un chamois, Chibougamau.

Avec qui, avec quoi, me disais-je, attraper les mots? Je me répondais : avec des mots. Alors je me suis lancé dans une chasse qui dure encore, car elle se confond avec ma vie, chasse que je pratique avec des mots-appeaux et des mots-appelants... J'ai trouvé, dans les dictionnaires, les coulées où surprendre les mots qui disent l'Amérique et j'ai réussi, poursuivant les mots à l'approche et les tirant à la cendrée, des coups de roi : Saskatoon, Moose Jaw, qui sont en Saskatchewan, Medicine Hat, en Alberta, et Mexican Hat, dans l'Utah. Je me les traduais – et moi, de moi à moi dans le dedans de moi: Saskatoon, intraduisible, tout en notes de flûte que termine un roulement de tambour; Moose Jaw, Mâchoire d'Orignal, l'élan d'Amérique ; Medicine Hat, Chapeau-Médecine, comme on dit un homme-médecine pour désigner docteur et sorcier ; le quatrième : Chapeau Mexicain – et moi, de moi à moi dans le dedans de moi : tu te rends compte ? Saskatoon, Moose Jaw, Medicine Hat, Mexican Hat pour nommer des villes, et pour ces trouvailles je grognais

de plaisir sur mes cartes, comme un sanglier qui dans les bois vermillonne...

Alors quelle ardeur apportais-je, aiguillonné par les découvertes superbes, au pourchas des mots et, comme un faucon sa proie, je les fonçais, je les daguais puis les liais.

J'étais sensible de même aux merveilles de la langue première et les mots indiens ou déformés de l'indien mariés à l'anglais, je les aimais aussi, mots de sang pur et mots métis, et souvent, la séduction qu'ils exerçaient sur moi était si grande, le monde d'images où ils me projetaient si vaste, le tourbillon en moi de leur vie tel, qu'eussé-je trouvé le moyen de me glisser en eux, fût-ce un tout petit peu, fût-ce par un coin de moi, par la tête par exemple, comme l'enfant qui vient au monde, alors je fusse allé à leur monde à eux, je fusse né en eux et peut-être eussé-je, homme-mot, gagné leur éternité de dictionnaire...

D'ailleurs, j'étais partisan de l'indianisation de tous les mots qui avaient été indiens et que, par égoïsme et légèreté de conquérants, on avait dévoyés de leur expression originelle. Un temps, je n'ai pas bu du cacao, mais du cacahuatl, après avoir une fois, ma mère le dos tourné, goûté du xocoatl, qui est exactement la même chose, deux vocables pour une même matière, mais il me semblait que le cacao n'avait pas le même goût selon que je me disais boire du cacahuatl ou du xocoatl, le cacao, lui, trop métissé pour avoir la saveur des deux autres...

A l'époque où les restrictions ne nous accablaient pas encore tout à fait, il arrivait que ma mère eût à nous proposer de choisir entre le café et le cacao et je répondais toujours : cacahuatl ! Ou : xocoatl! – moins pour l'amour du cacao que dans l'ignorance du mot précolombien qui désignait le café – qui l'agaçait.

Et j'allais, inlassable, à la passée des mots, les levant, les chassant à la pipée – pour ce faire je frouais le cri de la chauve-souris, du geai, de la hulotte... –, les piégeant en jardinet et, pour qu'ils prissent motte, j'inventais panneaux, pantières, traîneaux... Je m'efforçais, dans mes quêtes, de situer les remises et je puis dire. que je suis rarement tombé en défaut, même avec les rusés, qui donnent dans le hourvari, et même avec ceux qui font le sens incertain ou l'image floue parce qu'ils doublent les

voies et forlongent ou, encore, se mettent en ressui. Je n'appuyais sur la chanterelle que lorsque les mots, qui sans doute m'épiaient, invisibles, hostiles, me fuyaient ou lorsque je voyais malles visions qu'ils provoquent, en de trop flottantes images. Quand j'avais débuché un mot, ou plusieurs – car il arrive que les mots aillent, comme les oiseaux, par couples, escouades, flottilles, compagnies –, je l'attaquais, je le faisais bondir, je le mettais debout, je le déhardais. J'ai trouvé, la chose va sans dire, des livres en mots d'Amérique plus vifs que d'autres, et prenant, dans les premiers et dans une espèce d'ivresse, leur vent, je les mettais, dans leur gagnage, sur l'aile...

Quand je les tenais, dans la gibecière fermée et le panier serré de mon amour de l'Amérique, je les éjointais pour qu'ils ne s'enfuient pas aussitôt, assuré que repousserait la pointe aiguë de leur nouvelleté ou de leur étrangeté, mais alors je les connaîtrais depuis si longtemps et je les aurais tellement regardés, caressés, palpés, que je n'aurais rien à craindre qu'ils allassent de hautes erres. Pour moi, ils iraient toujours, désormais, d'assurance.

Et ces mots, je les déposais dans l'un d'entre eux, porteur de rêves ineffables, qui s'appelle l'umiak : la pirogue des Inuit, là-haut et là-bas, au bout du monde de l'Arctique et, vers les Aléoutiennes, dans ces lieux et villes qui ont noms Chignik, Kardalak, Uninak. Je rêvais de parler, avec les Indiens et les Inuit des territoires du Nord-Ouest, outre le cri et les quatre dialectes inuktituts, savoir le groenlandais, l'inuktituk, l'inupiaq et le yupic, les quatre athapascans, qui sont: l'esclave, le plat-côté du chien, le loucheux, le tchippewayen.

(Et moi, chaviré, de moi à moi dans le dedans de moi: tu te rends compte, parler l'esclave, le plat-côté du chien, le loucheux, le tchippewayen! – et des minutes durant, qui avaient un goût de merveille, je dérivais au nord du soixantième parallèle...)

Ces noms indiens n'étaient pas les seuls rehauts qui faisaient incomparable mon grand tableau d'Amérique et je cherchais aussi, Etat par Etat, les mots français, désolé que le Connecticut n'en comptât pas, pas un seul, et si peu la Floride, de même l'Idaho, le Maine et le

Massachusetts, quand ils pullulent en Louisiane et dans le Minnesota, l'Alabama et le Dakota du Nord, ma plus forte peine venant du Kentucky dont j'eusse voulu les prairies et les forêts, à cause de Daniel Boone que je vénère, couvertes et bruisantes de noms français.

J'aimais Citronnelle, dans le comté de Mobile, en Alabama, Passe à Grille en Géorgie, Cœur d'Alene et Pend d'Oreille en Idaho et ces deux noms dans l'Etat de Washington de même, si beaux, me disais-je, qu'on se les dispute, Marais de Cygne au Kansas, Eau Claire au Michigan, Fond du Lac et Lac de la Pluie au Minnesota, Crève Cœur au Missouri, Reverie au Tennessee et il y avait, si malheureux que leur âme de mots en était errante et déchirée, les vocables qui n'avaient plus de sens, pour l'avoir perdu – et personne jamais ne l'avait retrouvé –, mots réduits à leur seule enveloppe, sans image, sans magie, mots errants, des espèces de bois flottés sur le fleuve du temps, mots orphelins (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi: comment peut-on être orphelin en Amérique ?) que je serrais contre moi par tendresse et parce que les mots relèvent d'une grande race, celle des mots, et c'était comme si la ferveur de mon étreinte eût pu les réchauffer, où ils auraient retrouvé, avec leur âme revenue joyeuse dans leur corps de mots, leur sens.

Je découvrais aussi – le sort de ces mots que je vais dire ne me paraissait pas moins triste que celui des mots au sens perdu – tous ces vocables dont la raison d'être, par exemple le géniteur, n'existe plus (comme si un terme mohican vivait parmi nous, survivant au Dernier des Mohicans, depuis si longtemps disparu...) et j'ai souvent rôdé, en pensée et dans un esprit malheureux, en Floride dans le comté de Wakulla, d'un mot timucum – mais il n'y a plus de Timucums.

Là-dessus, ou là-dedans, sur ces mots privés de sens ou de père, une drôle d'humanité s'était abattue, curieuse, acharnée, studieuse et astucieuse, me donnant à penser que, pire peut-être que l'absence de sens, la pluralité des sens est désolante.

J'ai cherché en vain du solide dans Wisconsin, vocable des Menominees, qu'ils prononçaient Wiskosspeo, qui pour les uns veut dire « Petite Habitation du rat musqué », pour d'autres « Détroit qui bondit sauvagement », pour une troisième catégorie d'observateurs « le Fleuve aux rives inondées », pour une quatrième, enfin, « Au grand détroit », et

dans cette abondance de sens, de surcroît antagonistes, où une chatte n'aurait pas retrouvé, fût-elle d'Amérique, ses petits, j'ai pleuré la misère des mots, dans la découverte que tous les maux qui nous frappent : confusion, doutes, solitude, déracinement, les affligent aussi.

Madawaska, ce fleuve du Nouveau-Brunswick, de Medaweskah, un mot des Indiens Malecites ? Là aussi, dans la liberté facile que prodigue le sens perdu, la drôle d'humanité plus haut évoquée, celle des grammairiens, s'était abattue, imaginant n'importe quoi. N'importe quel sens. De même pour Winnipeg, la capitale du Manitoba, les Cris eux-mêmes ignorant aujourd'hui ce que signifie ce mot, qu'ils ont laissé mourir, de leur vocabulaire. Sur Winnipeg les grammairiens avaient fondu avec des façons de criquets mais au lieu de tuer, comme les acridiens, par dévastation, ils avaient étouffé la vie du mot en multipliant ses sens possibles et, un temps, j'ai passé mes jours à pleurer l'âme première et unique à jamais perdue des mots, non seulement Wisconsin et Winnipeg, mais encore Chamcook et Restigouche.

Je me rappelle, à ce propos (je veux dire : à propos des mots amérindiens), l'un de mes étonnements d'enfant, d'ailleurs destiné à durer. Un lac du Manitoba en est à l'origine : Winnipegosis. Je lisais que le mot était « un diminutif de Winnipeg ». Et moi, de moi à moi : comment quelque chose qui est grand peut-il diminuer de quelque chose qui lui est plus petit, Winnipegosis de Winnipeg ? J'en suis toujours là.

Pour me consoler, je relisais tous ces mots dont j'avais bien fait dix ou douze listes, sur autant de pages, et qui provoquaient éblouissement en moi par le biais d'une explosion d'images. Ils sont liés à ce qu'on pourrait appeler le réflexe sensible, savoir la toponymie spontanée que suscita, chez les découvreurs du monde américain, l'expérience immédiate : du lac de la Pluie au lac des Mille-Lacs et à celui dont je voudrais tant être le compagnon, le Lac Seul, de l'île aux Coudres à celle des Allumettes en passant par l'île aux Grues, l'île aux Noix et, dont je frissonne, l'île aux Massacres, de la baie des Sables à celle des Chaleurs et du cap à l'Aigle à la Chute-aux-Outardes, il n'y avait rien là qui ne se donnât à moi dans l'intense poésie qui naît des cinq sens et d'une première rencontre entre des mots que personne encore n'avait songé à marier, où je pressentais la beauté du langage. De sorte que lisant, à quelque temps de là, un livre

dont l'auteur, à un détour de page, disait qu'il regardait, « à l'horizon, comme un point qui grossissait », je m'étais promis que si j'écrivais un jour, plus tard, jamais je n'utiliserais, dans les livres que j'affabulerais à dessein d'un grand texte efflorescent, de ces expressions qui avaient été, à leur naissance (et dans une rhétorique naïve), aiguës, mais que la répétition, au fil des siècles, avait émoussées.

Il y avait aussi, disparus de la réalité de l'Histoire et de la géographie, évanouis de la mémoire des hommes et peu à même de ressusciter jamais, les mots que l'on avait assassinés. L'arme du crime était une décision politique ou l'indifférence ou la méconnaissance - comme un défaut du savoir – et je pleure, depuis trente ans que j'en ai découvert la mention, la mort, longtemps avant ma naissance, d'Ahpeatone, qui vécut neuf ans, du 22 juillet 1907 au 30 juin 1916, dans la partie occidentale du comté de Cotton, en Oklahoma, sous la forme d'un bureau de poste qui voulait rappeler la mémoire d'un des plus grands chefs kiowas, Ahpeatone, que les Américains appelèrent Wooden Lance, Lance de Bois, et si survit et rayonne son nom anglais, de l'âme de l'homme là-haut dans les prairies, où je suppose qu'il est, que savons-nous ? Si elle ne gémit pas, avec le vent quand il souffle en Oklahoma, sur l'éviction du nom qu'elle tenait par sa race millénaire ?

Il y avait enfin, cruauté des cruautés, pire peut-être que la mort franche par décapitation, ou à l'arme blanche ou d'hast ou de poing, la mort par corruption. Des mots qui existent par le cadavre, dont ils se sont nourris à leur naissance, dont ils se sont repus pour survivre, vivre et s'imposer, du mot qu'ils ont tué en le mutilant et je pleurais, en Floride, *yaha*, un terme creek qui veut dire loup et qui avait donné ce mot-larve : *yeehaw*, pour désigner une gare... De même, en Floride toujours et dans le comté du Boulanger, j'avais le cœur gros pour *oklasti* qui, dans la langue des Séminoles et des Creeks, signifie poisson noir. Mutilé et mort, lui aussi, sa dégénérescence lexicale avait abouti au nom propre Olustee où, quand j'irai en Amérique, je n'irai pas.

Et dans les mots de l'Amérique indienne je m'enfonçais davantage encore par le biais d'un grimoire, assurément le plus ancien livre de la bibliothèque de ma mère, que sans doute elle avait hérité de ses parents, et eux peut-être aussi des leurs... Cet ouvrage, l'œuvre d'un franciscain

qui avait, en 1741, voyagé partout en Nouvelle-France, de Montréal à travers la Louisiane d'alors jusqu'à La Nouvelle-Orléans, où il s'était installé – si je puis dire ainsi d'un missionnaire – et qu'il avait, dans le grand âge déjà, quittée pour remonter dans le pays micmac où, je suppose pour occuper le temps qui lui restait à vivre et se consumer en lui dans la ferveur, il s'était mis à la confection d'une façon de dictionnaire, qui me donnait à découvrir l'incomparable bonheur de comparer. Ce manuel assemblait des milliers de mots issus des tribus que le père avait rencontrées et moi, lisant, tournant les pages, il me semblait que je puisais, dans des parflèches, à des trésors, chacun débordant de son contenu de mots, et je soulignais de mes crayons de couleur, sans appuyer, peur d'abîmer, j'apprenais, reportais, encadrais ceux que je trouvais les plus riches en sons et sens, images et vignettes, les plus gros porteurs de merveilles et, aux soirs d'étude, je me disais: elmougwadasik? et je me répondais, traduisant: tête tournée d'un côté ; caraquet? et c'était: jonction de deux rivières ; shippagan (qui veut dire : passage des canards) ? et je me laissais aller à la migratoire vision de la grue du Canada, puis je descendais dans le Sud profond en Louisiane sans cesser de me parler, occupant mon voyage à des questions que je me posais : Alabama (d'un mot choctaw) ? et ma réponse disait : toute une terre à cultiver ; chetimaches ? ceux qui disposent d'ustensiles pour faire la cuisine; raccoon (dans la paroisse de Plaquemine, en Louisiane) ? rat musqué, comme on sait, mais je me répondais, moi qui traduisais littéralement : il gratte la terre avec ses pattes – et j'admirais que les mots perdus de ces langues perdues fussent d'une nature qui ignore les *dont*, *du*, *des* et autres mots brefs de pure grammaire, sans force visionnaire et donc neutres, pauvres et inutiles quand les Indiens les bourraient d'images et d'idées, portant à la dynamite le sens concentré de chacun d'eux.

Un temps, après force lectures, relectures et grand labeur de mémoire, je fus un peu au-delà du petit nègre indien. Je pouvais converser avec moi-même, dans un vocabulaire de trente mots, non plus seulement en me traduisant les questions que je me posais, mais en leur répondant. Wi-ouzi, me dis-je. Où vas-tu ? Et moi... atamane, là où ils lancent des raquettes, et, toujours en abénaqui, joie de répondre à cette demande

qu'aucun Abéna- , qui ne m'a faite, hélas : wi-ouzi ? Et moi, voix haute ou de moi à moi dans le dedans de moi : wigoumadenec, à la montagne en forme de maison.

Il me semblait que, riche de plus en plus du vocabulaire des premiers Américains, je pouvais aller, chez eux, un peu plus loin, un peu plus haut.

OceanofPDF.com

C'est ainsi paré que je me suis approché du Grand Nord, dont longtemps j'avais appréhendé le voyage, au point de ne m'y risquer que par raids de visions brèves ou en précédant, la tristesse dans l'âme, l'armée allemande dans sa marche fatale sur Moscou. A présent que je m'étais couvert de mots irradiants, comme d'autres de vêtements fourrés, il me semblait que je supporterais l'expédition dans le froid et la glace. J'étais amoureux d'une phrase que j'avais trouvée, mal traduite et pourtant évocatrice, dans un ouvrage de James Oliver Curwood, et Raymond, à ma demande, en avait redressé le sens et peaufiné l'expression : « Au tout début de la saison d'hiver, quand les oiseaux s'assemblent et que le caribou forme de grands troupeaux pour la migration vers le sud, les habitants de Yellowknife de même se groupent... », et, découvert Yellowknife à l'extrémité septentrionale de ma carte d'Amérique dans les territoires du Nord-Ouest, au bord du Grand Lac des Esclaves, je m'étais senti euphorique, dans la volupté du chaud et, dans cette maison de ma naissance au sud de la France, en Avignon, Mississippi, à jamais protégé des rigueurs de l'hiver au bout du monde là-haut. Mais le grand voyage... J'avais choisi de monter vers le lac Supérieur par le Minnesota et le Dakota du Nord, de m'ouvrir une piste dans la taïga, le temps d'écouter, dans le silence de la vaste nuit, de toutes les nuits, hâler la hulotte, le temps aussi de me faire au froid peu à peu en pratiquant traque et trappe, de m'endurcir en m'extirpant des flaches où, fatalité de ce pays excessif, je serais tombé et de m'enfoncer, passé la toundra, dans l'obscurité sidérale.

La première grande ombre qui se dessine sur la neige, au soir du quatorzième jour de mon expédition, c'est, dans le Manitoba, celle de Maurice Constantin-Weyer. Je lui parle de plein droit, en pleine connaissance de lui, que je n'aurais pas vu. qui n'aurait pas arrêté mon traîneau en se dressant devant mes chiens si je n'avais pas lu, tirés de la bibliothèque, *Manitoba*, *la Bourrasque*, *Clairière* et, le plus glorieux de ses livres, *Un homme se penche sur son passé*. Il me raconte qu'il est parti pour le Canada en 1904, réalisant un rêve d'enfant qui doit beaucoup à Fenimore Cooper (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi et pour ne pas l'interrompre: moi aussi!). Il a fait tous les métiers : colon, commis

de magasin, porte-chaîne dans une équipe d'arpenteurs, paysan, cowboy, bûcheron, trappeur, marchand de chevaux, trafiquant de fourrures...

Je l'écoute et je rêve...

Je lui parle, moi, de ses livres... Je lui dis qu'il est un grand, très grand animalier, que ses ouvrages composent un hymne à l'opossum, au ramier, au dindon sauvage, à tous les oiseaux qu'il a vus, par centaines de milliers, au bord de l'Assiniboine et de la Rivière Rouge (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi dans l'extase : l'Assiniboine et la Rivière Rouge ! !...), un hymne encore au vent, au cheval, à la Prairie, à l'herbe à bisons... Et que j'en passe. Je lui cite le chef Seattle, un Dwamish : « Si toutes les bêtes disparaissaient, l'homme mourrait d'une grande solitude de l'esprit. » Superbe. Irréfutable. Il ne connaît pas cette phrase, qui le raidit.

Nous écoutons, tous les deux dans l'angoisse, le monde désolé qui va son train fou sans les animaux.

Je lui confie que, quand je pense à cette phrase, la vision me glace des troupeaux évanouis et que je me précipite sur mon chat alors, lui prodiguant des caresses d'une telle force impulsive qu'il en a mal et m'échappe.

Maurice Constantin-Weyer me comprend, qui adore les chats.

Je poursuis, lui disant que je l'aime parce qu'il a choisi, avec *la Bourrasque*, le parti des trappeurs et des chasseurs métis, dans la Saskatchewan et le Manitoba, contre celui des éleveurs franco-canadiens et anglo-canadiens, en 1869. Que j'aurais tant voulu, à l'image de ses héros, chauffer ma pitance à un feu de bouses sèches de bisons, disparus un demi-siècle plus tôt. Puis j'en viens à *Un homme se penche sur son passé*. Je lui récite, par cœur faut-il le dire, cette phrase qui est en moi une grande curiosité, une fascination et une peur, d'un Indien Chippewyan : « Ici, on s'appelle comme on veut. Moi, depuis que je me rappelle – et le Soleil a bien des fois tourné autour du monde –, j'ai changé quatre fois de nom. Les noms, vois-tu, c'est comme les mocassins. Quand ils sont usés, il faut en prendre un autre. Je ne vois pas pourquoi, vous autres Blancs, vous tenez tant à vos noms... »

Je voudrais me donner un nom nouveau et je crains de perdre le mien, que je ne trouve pas si vieux...

Comme il sourit, hochant la tête, je continue, racontant que la grande plainte de Fenimore sur la fin d'un monde, il la reprend, lui, qui se lamente sur la fin de la Prairie comme Cooper sur la mort de la forêt. Il hoche encore la tête, il sait. On a tous les deux soudain la vision d'une Amérique semée de blancs-estocs et par ma souffrance je sens la sienne. Si j'étais savant, je lui dirais : un écocide – et dans le blizzard qui vient de se lever, on écoute, que portent et essaient les rafales, Fenimore Cooper qui pleure. Je lui dis encore : déjà, vers 1910, il n'y avait plus de place pour l'homme libre que vous êtes. Il m'approuve, muet, et nous regardons monter vers les Barren Grounds, les terres gelées du Grand Nord, Monge et Paul, ses deux personnages fameux, qui partent là-haut pour la glace et les solitudes parce que leur créateur, vous, Maurice Constantin-Weyer, n'en peut plus du monde misérable et je lui rappelle cette phrase de son livre : « La Prairie était devenue un enfer. » Il acquiesce et pas besoin d'ajouter que la faute en est aux paysans, sédentaires et de plus en plus nombreux. Comme chez Fenimore Cooper.

Monge et Paul par moins de cinquante degrés (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi et sidéré : moins de cinquante degrés !) et je pleure, à mon tour, pour leurs yeux gelés : ils ne peuvent pleurer, atteints par la cécité des neiges, qui provoque chez eux la vision de ténèbres blanches. Je dis : monsieur, c'est là un beau, très beau passage... Il sourit et ne se reprend que lorsque Paul meurt les poumons gelés (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi et la stupéfaction : des poumons qui gèlent...) et nous ouvrons tous deux d'immenses yeux pour voir Monge, qui a promis à Paul de ramener son corps en terre chrétienne, le placer sur le traîneau, qu'il traîne, recru de fatigue, affamé, au bord de la démence, et cette idée, où je chavire : pour empêcher les loups de dévorer Paul, Monge gèle son cadavre ! Et moi : monsieur, où avez-vous trouvé ça ? – et je n'en ai pas fini de mon intérêt passionné car j'évoque à son auteur le passage saisissant (moi, à jamais saisi) où Monge, que la faim affaiblit, boit le sang d'un loup à même sa blessure mortelle à la gorge... Monge qui, de ses doigts par le gel raidis, a su pourtant appuyer sur la détente... L'épisode nous a portés si loin dans les visions, et si vite, que

nous prenons le temps de souffler, tous deux. Cette peur en moi que Monge n'arrive jamais au terme de sa mission ! « Ce cadavre buvait ma vie », dira-t-il et on regarde, Maurice Constantin-Weyer et moi la proie soudain du fantastique, Paul, comme mille chauves-souris, Paul, comme l'oreillard ou le vampire des contes d'épouvante et des superstitions, à son œuvre horrible de succion.

Mais non, Monge réussit et, quand bien même une autre épreuve l'attend, on s'en détourne car elle n'a rien à voir avec le Grand Nord. L'aube boréale se lève, qui dissipe les ombres et, de mon traîneau de nouveau sur la piste, après que j'ai sifflé le chien de flèche, je lance en un adieu qui résonne le nom de Maurice Constantin-Weyer, que j'aime.

L'ombre suivante, sur la route plein nord, est plus légère : celle de James Oliver Curwood, le père de Kazan et de Louve Grise, sa compagne. Du couple je connais aussi le fils, le chien-loup Bari. Brève halte en hommage et moi, dans mes mukluks qui, outre qu'ils protègent du froid comme aucune chaussure, facilitent, quand je dois descendre du traîneau pour pousser, le franchissement des nunataks. Toujours plein nord. Vers les p'tarmigans. A la rencontre des caribous qui, par grands troupeaux errant dans la désolation figée de la toundra, arrachent au sol gelé la clodonia des rennes. Moi (de moi à moi dans le dedans de moi) : où vas-tu ? Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi, toujours...) : aussi haut que la mer de Behring puis, accostant, je me porterai jusqu'à l'embouchure du Yukon, que je remonterai aussi loin que Dawson, par un fleuve tout en courbes. Il me faut absolument arriver à Dawson avant l'embâcle, qui se produit toujours à la mi-octobre.

Je regarde le fleuve immense se prendre de glaces pour des mois et des mois...

Et j'arrive au Klondike.

En cette année 1897, ils sont cent mille à s'être rués là, pour l'amour de l'or qui, sous le soleil des Florides, fait la vie belle et voluptueuse. Le

métal, la plupart d'entre eux ne le verront jamais – ni les Florides. A Dawson, la ville même de l'or, à moins de cent kilomètres du cercle polaire, j'écoute, inquiet, cette rumeur de foule que font cinquante, peut-être soixante mille hommes fiévreux, affairés, impatients et, par ce rêve jaune qui donne des visions, dévorés, quand je sais le village peuplé, à l'ordinaire, de quelques centaines de misérables et boutiquiers...

Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi) : Jack London !

Son nom, comme un cri.

J'ai pour lui l'attachement que le husky porte au maître qu'il adore. A tous les métiers que Maurice Constantin-Weyer a faits, il ajoute ceux de chargeur de charbon, marin, vagabond, correspondant de guerre, chercheur d'or et, qui m'éblouit, de pilleur d'huîtres. Longtemps, je le suivrai partout où il se déplace, jusqu'aux terrains aurifères de la Stuart River, jusqu'aux campements de Forty-Mile et Sixty-Mile, jusque chez les chasseurs sticks, établis sur le cours supérieur du Yukon, jusqu'à la terre de Tamama, toujours au fond de l'hiver arctique, dans la grande nature gelée, sauvage et primitive, dans le pays du froid, des ombres et de la mort qui sont au cœur de ses livres et, ses livres, au cœur de mon cœur. Il y a là, dans cette œuvre qui est un pays, plein de loups, d'élans d'amérique, de caribous et de renards bleus, comme si le Grand Nord à tout coup inspirait un bestiaire, peut-être parce qu'il n'y a rien d'autre – pays d'animaux, fait pour eux, les fourrés, et que seuls traversent, qui auraient dû s'en garder, les hommes fous. J'aime les filiations animales et que les Sticks soient les enfants du Grand Corbeau, de même qu'ils inspirent les chamans. Je voudrais tant, moi aussi, recevoir science d'un corbeau ! Ce Scuff Mackenzie, qui est dans *le Fils du loup*, s'est construit une cabane sur le Yukon. Je fais donc comme lui, mais sur le Porc-Epic.

Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi) : un fleuve qui s'appelle Porc-Epic !

Et je chavire de bonheur.

J'ai tant d'images du Grand Nord en moi ! Dont je ne crains pas, même à moins soixante degrés, la gélivure. Je lis : « ... Ils avaient traversé... les confins de la mer de Behring, marché dans les brouillards angoissants du Grand Delta, mené un voyage hallucinant par un froid polaire, entre

Point-Barrow et le cap du Hérisson... », et j'entends aussitôt les traîneaux se plaindre, les harnais craquer, les clochettes tinter – et je regarde les chiens, des huskies mâtinés de loups gris, des malenuts, des samoyèdes de Laponie, des eskimos du Groenland et des chiens de la baie d'Hudson, tendre les harnais pour un voyage de trois mille kilomètres, qui durera des mois.

Je suis.

Et je regarde, en cet hiver 1897, les migrations anonymes qui, l'or invisible, le froid insupportable, la faim endémique, les bêtes hostiles, l'horizon bouché, Dieu sourd et aveugle, sombrent dans la misère, la déchéance et la mort.

Et Jack London me tient la main.

Je lui demande : montrez-moi des oiseaux-à-élans. (Et moi, de moi à moi dans le dedans de moi : peut-être comme les pique-bœufs dans les paluds de la Louisiane...)

Puis nous observons, tous les deux, ses chiens, dont Buck, l'admirable personnage de *l'Appel de la forêt*.

Et moi, à lui, le plus beau, le plus grand chien du monde – dont il sourit (moi, de moi à moi dans le dedans de moi: bien mieux que Croc Blanc), puis des chiens on passe aux voleurs de chiens et je lui confie combien je trouve cet univers dur, carrément inhumain et même bestial, au nord du soixantième parallèle dans les finistères du bout du monde, des chiens qui se déchirent l'épaule de haut en bas et jusqu'à l'os, Buck qui tranche la veine jugulaire de dizaines et de dizaines de Yeehats, Indiens massacreurs, la pléthore des tortionnaires de chiens, et Bâtard ! Bâtard, dans *l'Appel de la forêt*: son maître, au bout d'une corde, a les pieds qui reposent sur une caisse – on allait le pendre, à ses juges il fournit un dernier alibi, ils sont partis pour le vérifier, l'homme a raison, alors ils reviennent en courant pour le délivrer – et Bâtard, de toutes ses forces, de toutes ses haines, qui pousse la caisse loin des pieds de l'innocent, mort une minute avant le retour des bourreaux qui abattent le chien d'un coup de revolver, par dépit et pour faire, cette fois, bonne justice...

Et je lui dis, encore – je pourrais des heures durant lui parler – que j'aime retrouver, de livre en livre, où je voyage, Dyea, la ville, le Petit-Saumon, qui est un fleuve, les rapides de Cinq-Doigts, la passe fameuse et sinistre de Chilcoot et pour détendre un peu le froid, comme d'un ressort, je lui récite : « Haut dans le ciel, les oies sauvages, venant du Sud, passaient en d'immenses triangles qui déchiraient l'azur... », où il nous semble à tous deux respirer soudain une espèce de printemps...

Sans illusion. Nous savons bien qu'il ne dure pas, dans le Grand Nord, et nous repartons, calculant nos étapes en « sommeils » qui sont, dans la monotonie plate et sans fin de la neige où les aurores et les crépuscules se touchent dans la nuit polaire, les mesures du temps au Klondike. Arrivée à Circle City : grouillement de chercheurs d'or, d'Indiens, de chiens, de conducteurs de traîneaux, prospecteurs, trappeurs, gens de mer, et je lui dis : cette ville, votre monde même – et on regarde, retour d'expédition, des orpailleurs qui portent, comme les huskies en ville, des muselières, mais celles-là sont de glace. De la glace que leur a faite leur haleine gelée. Moi, à ce spectacle épouvanté, fasciné. Je le suis bien plus encore, s'il se peut, quand, dans *Construire un feu*, je vois un homme geler jusqu'à ce que mort s'ensuive, ses poumons d'abord, notation qui confirme, dans une chronologie de l'horreur, la justesse de l'observation chez Maurice Constantin-Weyer, et l'horreur, une fois encore, quand, dans une autre nouvelle, regarde, écoute :

Un homme. Simplement, un homme. Et, dans *Construire un feu*, anonyme. Quand cet homme, un Blanc, crache, sa salive explose aussitôt qu'elle a touché le sol. C'est qu'il fait alors cinquante degrés sous zéro. Mais ne voilà-t-il pas que le crachat, là, cette fois-là, explose en l'air. C'est qu'il fait alors moins soixante degrés au moins.

Et je regarde, et j'écoute, moi figé, moi saisi comme la salive par le froid.

Puis je rapporte à Jack London combien souvent je pense à cette femme, dans ses livres, qui s'obstine à attendre le retour de son mari mort, incapable de le voir autrement que vivant, de sorte que toute sa vie à elle s'ordonne en fonction de ce retour et, baissant la voix, je lui confie qu'elle me fait pleurer, certains soirs où je comprends que la nuit est

éternelle et que, contre la nuit qui tombe sur eux avec le temps qui passe, les hommes ont de moins en moins d'esprit...

J'ai sombré dans ma vision désolée et quand j'ouvre les yeux, Jack London n'est plus là, je crie mais le temps de mon appel il a fait tant de chemin déjà, je le vois qui entre, dans Oakland, sa ville de Californie, au « First and Last Chance Saloon », que je n'ai pas besoin de demander que l'on me traduise... Jack London boit.

Il est entré là, dans ce cabaret, pour boire – et je pleure le Nord perdu, le Nord gelé, Jack London alcoolique...

Soudain j'ai froid. Je suis resté trop longtemps là-haut, j'aspire à de plus humaines terres... Le premier à m'accrocher dans mon voyage vers le Sud, c'est Mark Twain, en Missouri, sur la dernière rangée de la bibliothèque.

Frère de Maurice Constantin-Weyer et de Jack London dans la fièvre, la diversité. Imprimeur, pilote (et moi : où ?). Et moi : sur le Mississippi – mot de magie et je regarde fuser les images qui étaient dans le ventre du mot Mississippi. Soldat, mineur dans les mines d'argent, puis chercheur d'or. Je connais. Pour la première fois, je monte à bord d'une diligence de la Wells-Fargo et je déboule où ? Sur la piste de l'Oregon, pour la première fois encore. M'enivre du galop du vent, du cri des cochers, de la poussière que soulève la voiture et dont je regarde souvent les nuages derrière moi : s'ils cachaient un parti d'Indiens ? Puis, sur le Missouri, aux frontières de l'Etat qui porte ce nom de fleuve et de l'Illinois, avec Huckleberry Finn, qui a le même âge que moi. Huck m'a conté son dessein, alors que nous descendions le grand fleuve, lui, Jim, le petit esclave, et moi : atteindre Cairo, à l'extrémité méridionale de l'Illinois, là où l'Ohio se jette dans le Mississippi (et moi de crier à Huck qu'il ralentisse, le temps que je regarde sur les cartes), puis vendre le radeau et remonter, à bord d'un vapeur, vers les Etats libres, pour le bonheur de Jim. Et pour mon bonheur à moi : je fais bon accueil, là, dans

Huckleberry Finn, aux souvenirs, qui me rajeunissent de plus d'un an, de *la Case de l'Oncle Tom*, avec Eliza et son petit Henri qui tentent de gagner l'Ohio anti-esclavagiste. Sur l'esquif qui vagabonde, on se laisse aller tous les trois, heureux, joyeux, on dérive sous le ciel sans nuages, immense, et quand l'ardeur du soleil nous a forcés à fermer les yeux et que nous les rouvrons, c'est la nuit que cloutent les étoiles et que piquent mille scintillantes lumières dans les plis qu'elle fait en incurvant le ciel. Je pressens une Amérique prodigieuse, folle et bigarrée, dans les maisons flottantes, les bateaux-taureaux, les chalands, les canots, tous débordant de chants et de musiques, les vapeurs, les péniches que nous croisons, et Jim de se cacher si l'on nous frôle de trop près, et moi tout à coup de hurler à Huck qu'il nous faut aborder.

Que voyons-nous ou plutôt que ne voyons-nous pas ? Cairo, que nous avons dépassé, enfants que nous sommes, de sorte que nous ne pouvons éviter de plonger plein Sud, par l'Arkansas où le radeau vient de pénétrer. Et moi : le Sud ?

Et je descends.

Pour gagner la Floride. Et aussitôt, la merveille, que j'attendais. Je lis, j'annote, je souligne, j'apprends, je répète, et, bientôt, je peux réciter : « ... Le vapeur naviguait entre deux bordures d'arbres magnifiques, des tulipiers, des magnolias, des cyprès, des chênes verts, des yuccas et nombre d'autres d'une venue superbe, dont les troncs disparaissaient sous l'inextricable fouillis des azalées et des serpentaires... » Je ferme *Nord contre Sud*. Je le rouvre. Ce roman de Jules Verne, c'est *Autant en emporte le vent*, avec quelque chose de plus tropical – forcément, la Floride s'étend au sud de la Georgie, les deux Etats se jouxtant, et les plantations se ressemblent.

Moi, ravi : Camdless Bay, c'est Tara.

Et je regarde Tara, lumineuse, avant la tempête.

Qui va éclater ici aussi, je le pressens, et *Nord contre Sud* me replonge dans la guerre de Sécession, dont au vrai je ne suis jamais sorti. Chaque camp a son héraut, comme il se doit, James Burbank pour le Nord, bien que le maître de Camdless Bay, où il réside, soit un Sudiste d'adoption, et Texar pour le Sud. Les deux hommes s'opposent en tout, préfigurant la sauvagerie de ce conflit, demain dans le livre que je commence à lire, hier dans le livre que j'ai lu et déjà, dans ma vie. Quelques pages encore et me voici, moi, enrôlé dans le camp du Nord – et j'ai beau me défendre. A moi, Mur de Pierres Jackson, à moi, Monsieur Lee ! Help me ! (Ça veut dire : au secours!) Sauvez-moi de la trahison. C'est que James Burbank est sympathique. un seigneur de surcroît, quand Texar, rongé de haine, figure une basse crapule. Résurgence du Legree de *la Case...* Comment se ranger, contre le juste, dans le camp de l'ignominieux? J'ai beau faire et souffrir...

Sur des pages et des pages, qui décrivent la plantation, des plants de cacao et de café aux champs de coton, des prairies aux marais et vergers, le paradis, où je caresse, qui me le rend, mon rêve agraire et mes songes de campements aratoires. De pleins chapitres qui sentent les mots forts, l'ivresse qui monte du vocabulaire beau et rare – et je bois à cette vendange jusqu'à plus soif, jusqu'au vertige que font, par surnombre et précipitation, images et visions. Je lisais : « Que de richesses en campêche, en gazumas ou ormes du Mexique... en paviers, en pins australs, en pachiriers, dont le soleil de midi fait éclater les graines comme autant de pétards... » Et je lisais : « Sur la rive du fleuve, entre les grands roseaux de la berge, sous l'entrecroisement des bambous gigantesques, vivaient des flamants roses ou écarlates, des ibis tout blancs qu'on eût dit envolés de quelque monolithe égyptien, des pélicans de taille colossale, des myriades de sternes, des hirondelles de mer de toutes sortes, des crabiers vêtus d'une huppe et d'une pelisse verte, des courlans, au plumage de pourpre, des jacamars... », intarissables énumérations qui faisaient, dans la lumière américaine, les choses danser devant mes yeux et je ne reposais le livre que pour chercher, dans les dictionnaires, les mots que je ne savais pas, aussi innombrables les mots, que fréquente et cruelle ma déception quand je découvrais que les dictionnaires, qui sont censés les accueillir et les enfermer, sont trop

petits pour les prendre ou trop indifférents au sort de ceux qui, par leur rareté, ne font pas recette dans les conversations et les livres ordinaires. L'exubérance floridienne m'affolait. Voici une cabane, comme chez Tom Sawyer. Sur la rive où elle se dresse, accoste un dogre. Le mot n'est pas dans le dictionnaire quand, dans *Nord contre Sud*, on décharge le dogre.

Dans ce coin de Floride, près de Jacksonville, nous attendons tous et depuis si longtemps, quelque cent cinquante pages, que je ne supporte plus le train lent des choses là-bas ou bien n'ai-je pas bonne cadence. Je voudrais plus vite avancer. L'attente de qui ou de quoi, d'ailleurs ? Celle de la flotte fédérale du commodore Dupont, où sert, justement, le fils de James Burbank. C'est toute l'Amérique alors déchirée, le père dans le Sud, le fils dans le Nord à l'attaque du Sud. Et moi, avec tant de souvenirs déjà, moi, dans cette partie du Sud profond où j'ai pris en haine Sherman, où j'ai regardé tomber Atlanta, Charleston, Savannah ! La flotte enfin qui s'éloigne de sa ligne d'embossage, dans la baie de Saint Mary, entre dans celle de Saint Andrews, force le passage de l'île Amelia et de l'estuaire de la Saint John's River (... je me décrispe ...), remonte le fleuve... Je me recrispe car il est trop tard : coup de main sur Camdless Bay, incendie comme à Tara, champs dévastés, le paradis saccagé puis, imprévisible et sans doute imparable, la petite Dy enlevée, qui est la fille de Monsieur et Madame Burbank. Enlevée avec sa nounou, noire bien sûre, comme dans *la Case de l'Oncle Tom et Autant en emporte le vent*. Je connais le fourbe auteur de ce brigandage et de ce rapt : Texar – et je le crie.

James Burbank et moi, et beaucoup de gens à Jacksonville et dans les écarts dispersés tout au long de la Saint John's River, nous attendons, accablés, que les canonnières du commodore Dupont, de nouveau embossées, se présentent enfin devant Jacksonville. Ces canonnières nordistes, que, à l'époque où je me battais pour le Sud en Caroline, j'ai tant haïes ! Le temps qu'elles se décident à se remettre en route, James Burbank assigne Texar et Squambô (son séide, son sicaire, son homme lige, le valet plus bas encore que le maître...). Moi, je l'ai vu, Squambô, comme tant d'autres je l'ai vu s'emparer de Dy – Texar assurant le guet. La décision du tribunal ne fait aucun doute. Je suis sûr que le livre va s'arrêter là, avec l'emprisonnement des deux ravisseurs, la restitution de

Dy à ses parents, et je me demande bien pourquoi il est long de cent pages encore après la séance au tribunal, juste avant le verdict. Stupeur ! Je me suis trompé, c'est à ne pas en croire mes yeux, ni ceux des autres, d'ailleurs (et les autres, leurs yeux à eux...) – à craindre que la Floride ne provoque une cécité passagère... Son climat tropical, peut-être, faiseur de brumes. Quoi qu'il en soit, Texar prouve qu'il se trouvait à des centaines de kilomètres de l'endroit où les filous enlevèrent la malheureuse Dy... Texar, d'ailleurs, à chaque fois qu'il est impliqué dans une affaire douteuse, arrive à démontrer, témoins à l'appui, qu'il n'était pas là où on l'a vu... Que comprendre ? Rien.

Alors les recherches reprennent, qui conduisent le père et le fils, car les Fédéraux ont enfin débarqué, l'un à la recherche de sa fille, l'autre de sa soeur, jusqu'aux Everglades, en pays seminole.

Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi et l'éblouissement que provoque l'attente comblée) : chez les Indiens Seminoles – et, pour un peu, je bénirais le crime...

Malheur est bon, ici au moins. D'autant qu'on a droit à trois pages encore sur les merveilles florales et trois nouvelles pages sur la faune incomparable de la Floride, où je fonds.

Reste la question de nos yeux, de mon entendement, de celui des autres témoins aussi : la nounou noire a bien percé l'énigme de Texar mais elle ne peut la dévoiler parce qu'elle est, avec Dy très chérie, aux mains de Squambô. Moi, je sais qu'elle sait mais je ne sais pas ce qu'elle sait. Par bonheur, la troupe des chasseurs-sauveteurs est sur les talons des fuyards-ravisseurs, tout se précipite avec Dy délivrée, Texar capturé, qu'on va fusiller... Je le regarde devant le poteau, le peloton d'exécution est prêt – et alors...

Alors un homme bondit et près de Texar se range. Incroyable – et là encore on se frotte les yeux, James Burbank, son fils, les soldats et les officiers du peloton, moi. Cet homme qui vient de surgir, c'est Texar. L'autre. Exactement le même – deux frères jumeaux et chacun de comprendre qu'ils se servaient mutuellement d'alibi: quand l'un commettait un forfait, l'autre avait soin de se trouver dans un autre comté, un autre Etat, et tout un peuple pouvait témoigner de sa présence...

Fameux. Reste qu'il faut en finir. « Lequel d'entre vous est Texar ? » demande l'officier qui commande le peloton. « Moi », répondent d'une même voix les deux hommes qui n'en font qu'un et quand l'officier s'est résolu à commander le feu qui les abat, ils emportent dans leur tombe commune le secret de leur respective identité !

Le souffle coupé, je dis, un peu sonné : « Extraordinaire » – et je salue, admiratif, Monsieur Jules Verne, ingénieux et génial.

Des semaines durant je ne devais parler à Henri que de *Nord contre Sud*, à mes voisins amis aussi, qui s'étonnaient de ce titre quand ceux de tant de livres de Jules Verne sont dans toutes les mémoires. Et moi : *Voyage au centre de la Terre*, c'est le centre de la terre en Amérique ? Non, et je n'ai lu que bien plus tard l'œuvre de Jules Verne.

Et je m'en fus, avec la correspondance du chevalier de Pradel, vers l'ouest – go West en Louisiane, ce chevalier ayant raconté dans ses lettres, que personne n'a lues, sa vie de colon français en Louisiane vers 1720. Moi, toujours comblé de revenir en Louisiane, j'ai regardé Pradel créer des forts sur le Missouri, le Kansas et dans le pays des Padoukas, Indiens que le savoir et la légende ont dédaignés. J'étais encore avec lui quand les Natchez du fort Rosalie, qui venaient de massacrer la garnison française, s'attirèrent des représailles si terribles que pas un Natchez ne vit, ne survit aujourd'hui et depuis longtemps, nation que je pleure... Je repose ce livre, vite lu, je fouille sur les rayons, rien plus, me semble-t-il, ne porte sur l'Amérique et je commence à craindre quand, feuilletant l'ouvrage que je viens de prendre, je découvre que je suis encore en Louisiane, où je vais rester, avec une femme que je vais beaucoup aimer, après Scarlett, Evangéline se plaçant même tout de suite après elle, et si mon amour de Scarlett a perduré, au vrai impérissable, Evangéline dans mon cœur n'a reculé, au fil du temps et des créatures, que de quelques places.

C'est la fille de Benoît Bellefontaine. Evangéline, son père et toute la communauté vivent à Grand-Pré, en Acadie, très haut là-haut loin de la Louisiane, en Acadie où Samuel de Champlain a débarqué, un jour de 1603, avec plein de laboureurs qu'il amenait de France... L'Acadie sera française pendant plus de cent ans, jusqu'en 1713 (apprends-je), où l'Angleterre nous la ravit, qui l'avait déjà prise puis perdue, et nous les

Français, reprise, donc, pour la reperdre et perdre à jamais. (Je note qu'en Amérique les Anglais nous défont toujours...) L'Acadie sous l'occupation anglaise comme nous, ici, l'allemande... Je m'apprête à souffrir.

Idyllique début. L'Acadie, c'est l'Arcadie à un r près, c'est-à-dire le paradis des Grecs et ici, par conséquence, le paradis en Amérique. Ils sont nombreux, comme on sait, au Nouveau Monde septentrional et se prêtent si bien à la poésie qui entreprend de les chanter. J'ai déjà lu des vers et je ne me sens pas dépaycé. L'auteur *d'Evangéline* est un Américain, en outre : Longfellow.

Et je lis :

*Une douce lumière où s'échauffaient les rêves,
Descendait sur les bois, sur les champs, sur les grèves.*

Puis :

*Une volupté pure inondait notre monde :
On entendait passer le souffle qui féconde.*

Et encore :

*Et puis, on vit le pâtre, à travers le hallier
Ramener en chantant les agneaux de la rive.*

Et une grande quiétude descend en moi, un calme bonheur. En général, mes rêves américains sont fougueux. Ce matin, la brise d'été qui souffle en Acadie me garde les paupières un peu tombées, entre ravissement et somnolence. L'opossum, le chien des prairies, le cygne trompette et la grue du Canada me manquent plus que, banal, l'agneau de Longfellow, qui est de tous les pays. Ai-je dit hélas ? Je le dis.

Elle est là. Non pas, Evangéline, qu'elle surgisse théâtrale, tapageuse et en arroi. Non, elle est la discrétion, la douceur et, presque, l'effacement mêmes. Elle se tenait dans la cuisine, que décrit Longfellow, et j'ai bien compris que cette description a un sens : à un moment, par ses vers en quelque sorte feutrés, l'auteur a glissé vers elle...

Que je regarde. J'aime sa pastoralité belle, sa ruralité XVIII^e siècle.

Elle est fiancée à Gabriel Lajeunesse. Je tends l'oreille vers eux qui se parlent, voix basse, timides et rougissants. Voici qu'à un moment Evangéline livre à Gabriel « sa main brûlante et fine ». Je me trouble.

Puis le mariage et la ruralité encore, qui m'enchantent :

On fit dans le verger les chastes fiançailles.

Le soleil était chaud comme au temps des [semailles] ;

Nous sommes à l'église. Dieu, que noble est la cérémonie ! Mais qu'entends-je ? Sinistre et bientôt couvrant le tintement joyeux des cloches, des roulements de tambours, que je sais militaires. J'avais eu un pressentiment. Un capitaine anglais s'avance dans la nef, annonce aux Acadiens que sa soldatesque leur prend, séance tenante, leurs terres, leurs maisons, leurs bestiaux et qu'on les déporte. Le matin même du mariage d'Evangéline et, de surcroît, un dimanche ! Barbares d'Anglais. J'interromps ma poétique mais néanmoins dramatique lecture et je cherche dans le *Quillet* : Longfellow, Evangéline, Acadie enfin – et je trouve. Non, Longfellow n'a pas imaginé, dans son cerveau poète et visionnaire, cet épisode. Les Anglais ont bien déporté les Acadiens, en 1755, au nombre de dix mille. Les quatre cinquièmes de la population. Les autres ont gagné les bois, bien accueillis par les Indiens. Les soldats rudoient ce peuple de paysans qu'ils poussent, sans souci des liens familiaux, séparant la mère de l'enfant, à bord des rafiots : et voguent les galères pour des semaines de solitude en mer. Dispersion des navires sous l'effet des tempêtes. Ceux qui n'ont pas sombré corps et biens gagnent les uns les Antilles, les autres la France, certains les côtes de

l'Amérique en Caroline, et ceux des Acadiens qui m'intéressent le plus, les rivages de la Louisiane.

Malgré leurs pleurs brûlants et les plaintes amères, On sépare, en effet, les femmes des maris,

Les frères de leurs sœurs, les pères de leurs fils !...

Où je me tiens, où je les attends.

Des proscrits.

Je lis qu'il s'agit d'un génocide, je regarde la définition du mot, c'est mon avis, et je découvre, dans l'éblouissement, une expression dont je ne me remets pas de toute la journée, qui m'habite depuis lors et qui est la plus belle litote du monde : le Grand Dérangement, pour désigner un crime contre l'humanité.

Je jette un dernier regard sur Grand-Pré qui, dans l'incendie que les Anglais ont allumé, agonise, et je me recroqueville en Louisiane.

Je regarde.

Evangéline va venir. Je suis sur ses talons quand elle traverse les déserts américains, passe les fleuves et les montagnes. Si malheureuse. Du paradis louisianais vers Plaquemine, elle ne remarque rien, tout entière à ses souvenirs attachée, et par l'image de Gabriel torturée... Grand malheur en Louisiane, dont les bois retentissent des plaintes d'Evangeléline. Elle cherche Gabriel autour des bayous, parcourant en tous sens la contrée immense et se frayant souvent une voie là même où le coureur des bois eût hésité, dans le cœur étouffé de la nuit. Pas de Gabriel, arrivé pourtant comme elle en Louisiane. Il a battu les bois, lui aussi, pour la trouver et, convaincu qu'ils sont à jamais séparés, décide, dans son désespoir, de partir, vers le nord, en pays indien. A un moment, son esquif passe à quelques toises de l'île où Evangéline, épuisée, dort – et je ne lis même plus à voix basse, je suspends les mots, mon souffle, vont-ils ?...

Non.

Les proscrits de Grand-Pré entourent Evangéline, tous autour d'elle – tous, sauf Gabriel.

Elle était sur la terre, et sa pauvre âme errait Dans les champs infinis où rayonne l'étoile, Comme sur la mer vaste une barque sans voile. Triste, elle s'écria : « Gabriel, Gabriel,

« Où fuis-tu ? Vers quels lieux te conduit donc le [ciel? »

« N'entends-tu pas enfin ma voix qui se [lamente ? »

Evangéline alors monte une poursuite. Suitée d'un jeune Indien Shawnee, aussi malheureux qu'elle, elle s'élance pour les Ozark, le Nebraska, l'Oregon... Ah, ce voyage en Amérique ! N'était Gabriel, je serais si heureux, dans l'exaltation de la découverte. Un jour, Evangéline emprunte la bonne piste, à preuve ces pionniers qu'elle rencontre et que Gabriel a quittés la veille... Courage. Passent les années, Gabriel avance toujours, ignorant qu'Evangéline le course et aussi misérable qu'elle. Elle tombe sur lui ! Enfin ! C'est gagné – sauf que les retrouvailles se passent dans un hôpital de Philadelphie et que Gabriel, sur son lit de mort, eh bien, se meurt...

Toute cette poursuite et toutes ces années pour en arriver là...

Nous consolons-nous de connaître qu'ils reposent ensemble ? Dans la même terre et côte à côte ? Ecouterons-nous les méchants, les perfides qui avancent que Longfellow a idéalisé le couple et qu'à la vérité Gabriel, las de chercher et assuré de la vanité de son entreprise, avait à la longue pris femme, nouvelle qui parvint à Evangéline et dont elle mourut ?

Je hausse les épaules. Méprisable.

D'ailleurs il me suffit, une dernière fois, de tendre l'oreille. C'est grande douleur de par le monde :

L'océan qui gémit dans ses antres de roche, Et la forêt répond par de profonds sanglots, Au long gémissement qui monte de ses flots.

Trois vers qui terminent le poème épique et m'assurent que quelque chose de la cruauté de l'Ancien Monde est passé dans le Nouveau.

Et quand, après un long moment de songe accablé, je fouille dans le dernier rayon de l'armoire, tout en haut, ma main ne heurte que le bois de la bibliothèque. Il n'y a plus rien dans ce meuble que je connaisse.

J'ai lu tous les livres.

OceanofPDF.com

L'occupation de la zone libre ne changea pas grand-chose, au début, à notre vie : simplement, je voyais des soldats, des officiers allemands tous les jours sur le chemin de l'école et jusqu'à mon entrée, par la porte Saint-Lazare, dans Avignon. Je connaissais la surprise de les découvrir debout et, plusieurs fois même, affalés, devant un fusil-mitrailleur qu'ils avaient assis sur un trépied et qu'ils pointaient en direction d'un pont, surélevé, de chemin de fer. Ces hommes casqués, bottés, harnachés, ici et là cuirassés, me saisissaient. Il y en avait toujours un de garde à l'entrée d'une centrale de l'Electricité de France, sur ma route, et il se résumait, pour moi, à la grenade terminée par un grand manche, qu'il portait à la ceinture et dont je redoutais la chute... Les grenades, je les avais toujours pensées, jusqu'ici, à la ressemblance du citron. Je dépassais le garde tous les matins, lui jetant un rapide coup d'œil, anonyme sentinelle, et quand bien même plusieurs soldats eussent eu la charge de cette surveillance, chacun plusieurs heures chaque jour, jusqu'à la relève par un nouveau, je n'aurais pas distingué entre les visages et, eussé-je eu temps et pouvoir de le faire, ma mémoire n'eût pas longtemps gardé le souvenir de leurs traits, tellement m'impressionnait plus la répétition de leur marche, toujours la même, devant la porte de la centrale, des pas à gauche, puis à droite, et de nouveau à gauche... dans un mouvement dont la monotone répétition les figeait à mes yeux, au lieu de les animer, diversifier, et le casque, la grenade, les cartouchières, enfin l'imperméable, ample et toujours vert, par-dessus, pensais-je, un uniforme de gros drap, donnaient à leur silhouette épaissie et par endroits protubérante quelque chose d'imposant et de menaçant.

Puis il y eut, sur le chemin de mon école toujours et toujours sur le pont de chemin de fer, des Français, civils réquisitionnés pour monter la garde de nuit, armés d'un fusil qu'on leur avait prêté et qu'ils rendraient au petit matin avant de rentrer chez eux. Et ces hommes-là, malgré le fusil, à l'image de tout le monde, ni impressionnants ni menaçants...

Je ne cessais de penser à notre père... Huit jours à peine après son départ pour Toulon, il était revenu, profitant de la confusion de l'organisation Todt qui, là-bas, en était à ses débuts. Je souffrais pour lui qui si longtemps avait eu camions et chauffeurs, se réservant les voyages qui le tentaient le plus, ou les plus délicats, et qui, désormais, matin et

soir conduisait le seul véhicule en sa possession, un bahut d'occasion qui avait vieilli loin de nous, en Gironde, hors la famille – et je sentais bien que dans ce qui nous restait de parentèle il ne s'intégrerait jamais. Père, à l'occasion de ce retour impromptu, en avait appelé une fois encore à notre sagesse, à la mienne surtout, puisque j'étais l'aîné, nous disant sa confiance, qu'il tâcherait de revenir aussi souvent qu'il le pourrait, qu'il nous téléphonerait de même, nous écrirait, enverrait des mandats – et il nous demanda de ne pas ajouter soucis à sa peine. Nous le lui promîmes, écrasés par la gravité de ses propos et par l'espèce d'immobilité lourde qu'ils provoquaient au-dessus et autour de nous, incertains aussi de ce que nous devions penser d'une solitude dont nous ne savions pas si elle ne nous apporterait pas, avec la liberté, un autre bonheur. Puis, à la fin de son monologue, j'eus la vision de son absence – un espace où il ne serait pas, où il me manquerait – et j'éclatai en sanglots.

Après cette catastrophe : la bibliothèque vide de livres d'Amérique, je m'étais ouvert à mon père de mon désarroi et il m'avait conseillé de m'inscrire à celle de l'école. Ce que j'avais fait aussitôt. Or, cette bibliothèque-là, incroyable, n'abritait pas un seul livre sur l'Amérique, ignorante aussi des Indiens, à croire que ni le Nouveau Monde ni ses premiers habitants n'existaient. Je me demandais ce que je ferais, dans ce dénuement et cette misère, quand l'un de mes professeurs me suggéra l'une des bibliothèques de la ville, une municipale donc, où je trouverais, selon lui, chaussures d'Amérique à mon pied. Il avait raison. Ce premier matin où j'ai pénétré dans l'immense salle, chargée, surchargée, débordante sur ses rayons innombrables de livres alignés comme à la parade ! Chacun son étiquette au dos. Des reliés avec triple rangée de nerfs en haut, triple rangée en bas et, dans l'espace délimité sur le dos par les nerfs, le titre, au-dessus de l'étiquette. Des brochés. Des resplendissants et des misérables, l'aile de leur page froissée ou pendante. Des neufs et des sales. Je sus aussitôt que j'étais chez moi, dans mon univers, et que j'allais retrouver là toutes mes maisons d'Amérique, en

découvrir ou bâtir de nouvelles, et je me suis lancé, frémissant, exalté, à la chasse des livres qui disent l'Amérique...

N'eût été le fichier, qui les racontait brièvement, situait leur contenu dans le temps et l'espace, j'eusse dû feuilleter tous ceux dont le titre incertain, imprécis ou approximatif dissimulait une possible américanité, tous les titres n'ayant pas la franchise d'avouer leur contenu, sur le modèle de, par exemple, *Histoire de l'Autriche*, à écarter, certes, ou, non moins franc et à prendre aussitôt : *De la France et des Etats-Unis, ou de l'importance de la Révolution de l'Amérique pour le bonheur de la France*, par Brissot de Warville et Etienne Clavière-Weuves, à Paris, en 1780. Tout le monde ou presque s'était précipité là-bas, à la fin du siècle dernier et au début du nôtre, certains à dessein de s'établir au pays, d'autres pour en écrire, le nom de l'auteur n'étant pas un indice sûr – comment, par exemple, aurais-je pu me douter, sans l'oliban qui monte d'un titre avec le mot Amérique, que La Farge, prénom Olivier, descendant de Benjamin Franklin, était un fou d'Indiens ? Sans ces fiches, dans des boîtes sous mon nez, j'eusse dû emprunter les échelles de la bibliothèque, monter et redescendre leur bambou, sans arrêt, chaque intervalle perché entre l'ascension et le retour à terre se passant à prendre, déplacer, sortir, ouvrir, humer, compulser, consulter des livres – et encore d'une seule main, l'autre tenant l'échelle... Epouvantable.

J'aime les fiches.

Le formidable bonheur qui me vient d'elles. Elles qui m'ont jeté sur *la Piste de l'Oregon*, de Francis Parkman, elles qui m'ont mené à l'enfer retrouvé de la guerre de Sécession avec les nouvelles d'Ambrose Bierce dans *Histoires impossibles* et *Morts violentes*. J'étais, à Chickamauga, dans la nouvelle qui porte ce nom, l'enfant qui, fatigué de jouer, seul, à la guerre, rentre chez lui pour la découvrir, avec sa maison en ruine et sa mère morte. J'étais Peyton Farquhan, je suis un planteur, les Fédéraux m'ont pris, ils vont me pendre et voilà que le rêve est en moi, beau, précis et fort comme la réalité, je me suis échappé, je cours vers ma plantation, j'y arrive, je tends les bras à ma femme qui se précipite et que j'aime, quand les soldats retirent la planche sur laquelle reposaient mes pieds, me rompant le cou, et sur les charpentes du pont de Owl Creek où je me balance, je pleure ma mort... Elles qui m'ont découvert le capitaine

Mayne Reid, Irlandais dont je ne sais rien (dont personne, je crois, ne sait rien), l'auteur du *Bison blanc et des veillées de chasses*, Gustave Aimard qui courut les bois avec les Comanches, les Mandans et les Dakotas, l'auteur de quelque cent livres (et moi, de moi à moi dans la stupeur et l'admiration : cent !), dont les vingt environ qui sont là, sur le grand rayonnement à droite, avec ces titres : *les Trappeurs de l'Arkansas*, *la Fièvre d'or...* tous des hymnes à l'Indien martyr – et tant d'autres encore (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi : encore !), Karl May, un Allemand, et cent livres aussi, *le Trésor du lac d'argent*, *la Main qui frappe*, *Winnetou...* Elles qui m'ont révélé *la Conquête du courage*, de Stephen Crane, et moi une fois encore en pleine guerre de Sécession, qui est la fatalité de ma vie, à Chancellorsville en mai 1863, où j'ai tant souffert en perdant Mur de Pierres Jackson, elles auxquelles je dois, toutes pleines d'un parfum de flouze, les *Lettres d'un cultivateur américain*, du Français de Normandie Jean de Crèveœur, naturalisé américain en Saint-John de Crèveœur. (Et moi, tenté, là, de changer de nom, comme le Chippewa de Maurice Constantin-Weyer...) chantre de ce rêve d'une république agricole et pastorale pleine de rustique-ries et de champêtrages et qui serait, d'un mot que je venais d'apprendre, agreste... Je lisais : « Des périodes de bonheur... qui ressemblent à l'âge d'or... », je dégringolais alors de l'échelle, levais les yeux, rencontrais les fenêtres aveuglées de cette peinture bleue censée dissimuler la lumière des maisons et toute la ville aux avions déverseurs de bombes et cherchais, par les endroits où la peinture s'était écaillée, à voir dans l'espace et la lumière l'âge d'or loin là-bas en Amérique...

Un temps – qui dura – grande lubie me prit de la lune et je ramenai tout à l'astre à la façon des Indiens, leur manière de diviser et de nommer le temps me paraissant supérieure à la nôtre : au vrai, d'une poésie intense, et ainsi notre père, pour Toulon, nous avait quittés à la lune des petites châtaignes et reviendrait aux premiers jours de la lune des glaces ou, au pire, aux premiers jours de la lune des fraises... Il y avait aussi celle des papillons noirs, qui pour nous et dans la banalité se nomme septembre, et je disais, je me disais, ouvrant mon monologue comme on commence une histoire : « A la fin de la lune où l'oie pond ses œufs... », renouvelant par ce biais et d'heureuse façon le : « Il était une fois... » des

conteurs, un peu court – et je passe, ici, sur la petite lune de printemps ou sur celle des gelées et des cerfs en rut... J'avais tenté de donner à Henri ce calendrier en partage et, à l'école, aux deux garçons dont je me sentais proche mais cet énoncé leur paraissait hors de propos, voire scabreux, je veux dire impossible à observer. De même tous trois refusèrent-ils que l'on divisât le temps autrement qu'en jours, selon moi et là encore la banalité même, et qu'on leur substituât la lune, toujours, sur le modèle de : « J'ai fait un séjour de trois lunes à Paris », comme naguère dans mon compagnonnage avec Jack London nous avions estimé le temps en sommeils, lui et moi, et ce calendrier, en outre, n'était pas fixé dans ces dix ou vingt expressions belles dont j'ai fourni quelques exemples. Il était mouvant, son évolution commandée par l'inspiration de chacun et janvier, pour les uns la lune des grands froids, était pour d'autres celle du gel dans la tente, chaque Indien de tribu à tribu et de nation à nation faisant œuvre de poète, introduisant les surprises et les ravissements de la poésie dans le millénaire et morne, immuable écoulement du temps et je me disais, de moi à moi dans le dedans de moi : les Américains viendront nous libérer à la lune où le tonnerre dort – que je situe en septembre, après les orages de l'été –, leur donnant ainsi un an pour préparer leur débarquement en Europe, car j'avais mesuré la puissance de l'armée allemande.

En les attendant, j'empruntais ces pistes de grand-erre que dans la terre américaine le daim et le bison piétinants avaient creusées et les Indiens par leur course damées. J'ai pris, plusieurs fois, la Natchez Trace, de Natchez, Mississippi, à Nashville, Tennessee, me joignant aux bateliers qui, leurs marchandises vendues et de même leur bateau, à cette halte, Natchez, du fleuve qu'ils avaient descendu, regagnaient le Nord à travers un pays de marais et de terres sauvages et cette randonnée, je ne l'ai jamais effectuée seul, à cause des voleurs de longues pistes (comme on dit de grands chemins), hordes qui détroussaient, assassinaient les voyageurs au point qu'on appelait la Natchez Trace le Chemin du Sang, où butait mon imagination, et j'ai de même souvent suivi Clark et Lewis, sur une piste qui est la leur, porte justement leurs noms, de Saint Louis dans le Missouri vers les sources de la Columbia et le Pacifique à travers le Nebraska, les deux Dakotas, le Montana et, enfin, l'Etat de Washington et je traversais le pays des Shoshones juste avant d'arriver aux sources de

la Columbia, à la Clearwater et à la Snake, trois noms de fleuves, là, qui sont et font merveille et je savais assez d'anglais pour traduire presque spontanément la Snake : le Serpent. Je me disais : un fleuve qui s'appelle le Serpent ? Après celui, chez London, qui s'appelle le Port-Epic ? Je me répondais oui et fondais d'allégresse à la pensée de ses ondulations.

Je dois à Clark et à Lewis l'amour que je porte à la flore et à la faune d'Amérique. Je collectais la première, observais et dessinais la seconde, sur le modèle de leur grand œuvre et, les laissant, je filais sur l'Oregon Trail, au départ d'Independance dans le Missouri, direction est-ouest, à travers le Nebraska, le Wyoming où tant je peinais à franchir, comme Jack London, la passe de Chilcoot au Yukon, la South Pass ici en Idaho, avant notre surgissement, éreintés, à Oregon City. Incroyable, je longe à un moment, comme plus tôt avec Clark et Lewis, la Snake ! (et moi : le Serpent...). Tout le long du difficile et interminable passage de la passe, à bord d'un Conestoga Wagon, je tentais d'imaginer, d'imager l'Oregon où, selon la rumeur qui fouettait mes visions, le paradis s'était installé et je dépassais, en attendant de le gagner, couvertes de grosses pierres et même de roches, les tombes des infortunés qui, partis pour la Grande Migration, ne verraient jamais, dans la lumière divine, l'édénique terme de leurs épreuves.

Ce paradis, une autre humanité, celle des Mormons, le découvrait au bout du Mormon Trail (et moi, de moi à moi, dans le dedans de moi : le paradis est partout en Amérique...), selon la même route à peu près que l'Oregon Trail mais pour aboutir à Salt Lake City, et ce Mormon Trail, je ne l'ai jamais emprunté, me sentant trop peu mormon, mais j'imaginai, quelque part dans le monde, peut-être en France et, dans ce pays, en Avignon peut-être, si jolie avec son palais des Papes, son pont cassé et ses remparts, un adolescent qui se lançait sur la Pony Express Route, l'El Camino Real, le Butterfield Overland Trail, le Chisholm Trail (celui des bœufs longhorns et des cowboys), de l'extrémité méridionale du Texas jusqu'à Abilene, au Kansas, je le vois comme si j'y étais, cet adolescent, il secoue la tête, s'exclame (et lui, de lui à moi dans le dedans de lui-même : que de merveilles sur les trails!) et je l'imagine qui s'enflamme, brasse les cartes et pousse à tous les bouts et par tous ses bouts, dans la jubilation et la ferveur, le voyage américain...

Puis j'entrepris la visite des forts, quelque mille deux cents qui, de l'Amérique, jalonnent et le temps de cinq siècles d'Histoire et l'espace, du fort le plus septentrional dans les territoires du Nord-Ouest au plus méridional, Fort Jefferson, en Floride, au plus oriental, Fort Lee, dans le New Jersey, au plus occidental, At Waimea, dans la plus excentrée des Hawaii (et moi, ravi : l'Amérique des extrêmes...), chez moi partout, dans ces forts, mais surtout, entre tous, à Fort Apache, Assiniboine, Bayou de Chien Mounds, Buffalo, Chef menteur, Condé de La Mobile, Crève Cœur, Defiance Grenadier, Kamehameha, Laramie, Framboise, La Pointe, Louis de La Mobile, Michilimackinac, Nez Percé, Petites Coquilles, Tecumseh, Teton, Teconderoga, Walla Walla, chacun de ces noms extraordinaires faisant, dans ma gorge quand à haute voix je les prononçais, un grondement ou un soupir, et chacun d'eux m'assaillant d'images belles, les unes énigmatiques, les autres surprenantes, dont je tâchais d'ordonner le déferlement en moi pour, de tous mes sens attentifs, savourer longtemps l'incomparable plaisir.

Et quand, lassé de l'Amérique des forts, je m'en allais, c'était pour gagner une maison en rondins (et moi, qui tant espère que ma voix en tremble : des rondins d'aliboufier ? et moi, qui tiens à me ravir : oui, des rondins d'aliboufier – fantastique mot, qui mériterait un fort, et je le lui donne : Fort Aliboufier), où, franchie la palanque de bois qui me protégerait de tout ennemi et, entré dans la cabane, je bâclais la porte, heureux comme un blaireau dans son accul.

J'avais aussi, entre lesquelles je me déplaçais sans cesse, toujours époinçonné par ma fièvre pérégrine, mes maisons indiennes, ma chickee sur pilotis chez les Seminoles et les Muskogees, mon hogan qui regarde vers l'est, selon la tradition, chez les Navajos, mon tipi chez les Sioux, mon wigwam chez les Algonquins, mon igloo chez les Inuit, ma Longue Maison, faite pour une vie de famille que je ne connaissais plus, chez les Iroquois, mais je les convoquais tous, Père, Mère, grand-mère Anne et mes deux frères, enfin mon wichup, qui est une hutte, chez les Apaches. Je ne couchais jamais chez moi parce que j'étais, en Amérique, partout chez moi où je couchais et jusque dans les dix-neuf pueblos du Nouveau-Mexique pour l'amour desquels je choisirais de brûler en enfer s'ils dressaient là-bas le rouge cuivre de leurs adobes.

Ainsi compensais-je par la recherche des mots d'Amérique, et leur trouvaille, aussitôt notée, apprise, répétée, scandée, mémorisée, le mal de vivre qui tenait à mon délaissement, à ma solitude, aux Allemands, à la faim, à l'absence et à la mort. Je riaais à imaginer la fuite du gibier en Amérique quand il entend actionner le mécanisme du rouet de l'arquebuse, une véritable horloge, et encore était-ce, à mon sentiment, trop tard déjà, j'eusse voulu que le temps pesât, là, sur les armes à feu et qu'on en restât aux rouets à mèche qui armaient la troupe de De Soto quand il s'enfonça dans les forêts d'Amérique où je ne porte jamais rien, moi, qu'un Hawkin à pierres. Je savais dire la différence entre le rat musqué, le raton laveur, le ragondin et l'opossum, dans ce compagnonnage animal qui m'est indispensable – et me les eût-on montrés une fois, je les eusse nommés, infailible, connaissant de chaque espèce les particularités physiques et les errements. J'en multipliais le nombre en détruisant brimbales, ripousses, balancines, ongiboires, pièges à mutiler et à tuer en Amérique. Une fois, dans un bois là-bas où j'affouageais, j'ai délivré, sa patte gauche prise, qu'il se rongerait quand j'ai surgi, un grand carnassier de pécan, qui, dans la langue des Abénaquis, veut dire chat noir.

Je savais tout des pélécaniformes et de l'*Anhinga anhinga*, j'étais imbattable sur les anatidés, les rallidés, les limicoles, les recurvirostrides et l'émeu, ailleurs, m'a ému, que tant j'eusse voulu d'Amérique.

Et partout où je me projetais à la rencontre de communautés, vers les pays d'en haut, passés les lacs Michigan et Supérieur, ou dans les alluvions du golfe du Mexique, je rêvais pour elles et pour moi de coutumiers, où relancer mes nostalgies.

L'une de mes grandes déceptions et douleurs de ce temps tient à ma découverte, chez les Indiens, des haines tribales. Certes, j'en avais eu, chez Fenimore Cooper, la révélation, dans ma bouche comme un goût de sang. Ni la lecture de Cooper, ni celle d'autres auteurs, pourtant, ne m'avaient donné à découvrir la profondeur et la généralité du phénomène et quand je fus convaincu que les observateurs ne paraient pas la réalité à la fin de saisir le lecteur, j'avais toujours sauté, après les avoir d'un coup d'œil parcourues et reconnues, les pages qui rapportent la haine des Cris pour les Sioux, celle des Mandans pour les Cheyennes, des Sioux encore

pour les Pawnees, des Mescaleros pour les Navajos et, dont Fenimore Cooper a dressé d'accablants tableaux que j'ai évoqués, celle des Iroquois contre les Hurons. J'en passe. Comme il se doit, une haine qui provoquait un sentiment réciproque.

Ni notre père, de Toulon, ni Raymond, de je ne savais où, ne trouvèrent le moyen de gagner Avignon pour passer Noël avec nous. Ce qui nous restait de lointaine famille, à Carpentras, ne nous oublia pas, qui nous vint chercher, Henri et moi, le 24 dans l'après-midi et nous ramena le 25 au soir, par une route si enténébrée, même dans la traversée des bourgs et des hameaux, qu'on voyageait en proie à des hallucinations, la lumière des phares découpant, en contrebas de la route à droite, et dans les virages aussi à gauche, des ombres qui étaient moins dans la nuit dehors que dans la nuit au-dedans de nous car elles suscitaient des phantasmes et levaient des inquiétudes proches de la peur. J'évoque ce voyage, qui m'a marqué, moins pour nous situer dans le temps, Henri et moi, que parce qu'il me sert de repère par rapport à ce que je vais dire, qui lui a succédé.

Sans que je m'en aperçusse avec assez de netteté pour formuler l'incroyable chose, je m'éloignais de l'Amérique. Oh, non pas qu'un monde traversier me détournât d'elle. La dérive tient aux mots, qui sont des seigneurs indépendants et capricieux, et non pas, dont certes je les loue, de mainmorte, ductiles et complaisants. Reste que la chasse que je leur avais livrée, depuis si longtemps et avec un tel acharnement, m'avait saisi de fatigue, un jour sans doute quelque part en Amérique, et depuis lors je ne m'en remettais pas, traînant une lassitude... Je prenais moins de plaisir aux noms florifères du Wyoming, aux vagabondages dans les gâtines de la Louisiane, cette idée m'excitait moins de traverser la Platte sur une plate et des dernières connaissances que j'avais ensilées mon cœur se bouleversait peu. C'était comme si les blandices de l'Amérique me trouvaient dégrisé, mes tableaux intérieurs d'elle présentant des

embus là où, naguère, ils explosaient de couleurs. J'éclissais mal mes visions, soudain incertaines et fragiles, et je devais me contraindre certains jours, pour affabuler l'Amérique, à de grands ahans... Le phénomène tient, je le répète, aux mots.

Je connaissais plus de noms de navires et bateaux qu'un marin ou marinier savant, quelque quatre-vingts appellations, de la biscayenne au ziroug, en passant par le lougre, la mahonne et, dont hier encore j'eusse exulté, écumé, le renard et le garde-temps ; plus de noms d'instruments de musique, de la vielle à roue à la saquebuse, et plus de bois de luthier qu'un expert ; de même pour les bois de teinture et de déroulage, les instruments de locomotion ; je pouvais asseoir les visiteurs de mon esprit sur trente sièges différents, de la caqueteuse à la paphose ou à la méridienne ; non sans bizarrerie, je n'ignorais rien du shako, du chapska, du coblack, du topack , entre dix (vingt ?) noms de coiffes ; imbattable à énumérer, décrire les armes blanches et d'hast ; celles de traite, du mousquet à mèche, à rouet, à chenapan, à silex, à percussion, et encore les arquebuses à croc et à vent; je savais, outre en susciter la précise vision, les dessiner, armer.

Bien entendu, les mots les plus anciens, sinon carrément vieux et de préférence tout à fait désuets me retenaient le plus et, sur la poussière du temps, je soufflais pour qu'ils se lèvent, Lazares de dictionnaires, grimoires et lexiques, allongés en gisants dans les pages blanches des tomes : je les ai regardés s'ébrouer, moi faiseur de miracles, agent de résurrections. Dans les forêts de l'Amérique et du langage, je frayais, creusais, débroussaillais, perçais, lançais pistes, levées, duits, venelles, sentiers, pertuis, lés, laies et layons ; et encore des ruelles, des cavées et des bermes... Ai-je écrit : dans les forêts d'Amérique ? Je l'ai écrit, à tort.

Car, d'insensible façon, je n'étais plus seulement en Amérique. Passe pour l'accul et la laisonnière du blaireau, que je disais, au lieu d'ancre comme tout le monde, et passe pour le loup dans son liteau, là où les faibles de vocabulaire y vont de tanière, nul. Le loup et le blaireau sont aussi d'Amérique. Et, en exclusivité, les recettes amérindiennes : j'ai

appris soixante-trois façons d'accommoder le gibier et de parer le poisson avec des baies.

Non, j'évoque la fatigue, la dérive... Si je savais dire (et voir, sans rien confondre), pour un vitrail, les meneaux, qui vont en quelque sorte de soi, mais aussi l'écoinçon, la balotière, le soufflet... le découragement m'a pris et petit à petit paralysé le jour où je lus qu'on s'apprêtait à publier un glossaire de la ferronnerie qui, en trois cents pages, comporterait cinq cents entrées... Tant de mots à venir, encore et toujours, quand l'insondable sac de ma mémoire en était plein jusqu'au dégorgeement, m'ont à la fin repoussé car je comprenais qu'ils avaient, non sans mystère, à voir avec l'éternité alors que je ne pouvais guère leur offrir que ma vie.

J'ai souvent repensé à mon adoration, à cette époque, à mon sentiment quasi filial pour Mamma, la nounou de Scarlett, à cause de cette phrase où, dans le dépouillement, la pauvreté, le dénuement syntaxiques, l'insignifiance du vocabulaire, il me semblait qu'elle avait atteint le cœur des choses et des sentiments en abolissant le langage. A d'autres occasions, contre elle et en me démentant, je m'étais déclaré en faveur de l'écriture parée, pour les ors et les velours des mots. Voilà que je ne savais plus...

Alors que je n'aimais rien tant que de l'Amérique son noyer et son chêne rouge, de la Virginie son tulipier et son genévrier, le séquoia en Californie, le cyprès chauve en Louisiane et la *Nyssa sylvatica*, l'arbre éclatant des marécages américains, ma recherche de mots là-bas me découvrit l'ombus en Argentine et l'araucaria au Chili : je ne leur étais pas insensible. Encore s'agissait-il d'arbres du continent américain et le Nord ne pouvait guère me jalouser pour une passion qui me portait vers sa moitié et, pour être précis, à son extrémité. Plus grave, je m'épris du durion, du banian et, dont j'ai honte aujourd'hui, de l'arbre à saucisses. Amour qui certes ne durerait pas – mais qu'en savait l'Amérique ? Je devinais que la passion est exclusive.

En cet état difficile qui était le mien, entre deux amours, deux continents et même trois (le banian), je manquais d'assurance, les certitudes m'ayant lâché. Quand on me posait la question, inévitable : « A quoi te destines-tu plus tard ? », je répondais, pour faire plaisir et pour vaguement étonner : « Chanteur, coureur cycliste... », et j'ajoutais pour

me venger d'une question morne : « Coureur des bois », mais je sentais bien que l'on ne m'entendait pas.

En fait, j'eusse voulu – et je m'inventais – un destin tour à tour de palynologue, de goémonier, de sourisseur, de ramasseur de gravettes, de paludier, de coupeur de sagnes, de magnanarelle, de chamoiseur, d'autoursier, de layetier, de foulonnier, tireur d'or (et, à défaut, d'argent), batteur de paillettes, lameneur, ébarbeur de livres, facteur de virginal, ou de luth, ou baroque, et sans doute aussi, malgré la vigilance comptable que suppose cette occupation, acconier.

J'allais vers toujours plus d'étrangeté, rompues les haussières de ma dépendance américaine, vers plus d'exotisme, bien au-delà de la compréhension et du charme immédiat des mots. Gnomon et armillaire détraqués, le capricieux navire de mon esprit m'a conduit, plusieurs jours durant, voire pendant deux semaines et même trois, jusqu'en mer du Japon ! Et moi (de moi à moi dans le dedans de moi) : et si, loin là-bas à l'occident de l'Amérique, j'avais sombré ? Je m'épris de cabinets en laque nashiji et décorés, sur toutes les faces, en hira et taka-makiye ; de kobakos rectangulaires, en laque nashiji, sur fond ro-iro, décorés en hiramakiye en laque brun or, argent, et kirikone ; d'éventails de nuzozutsus en bois décoré et incrusté de shibuichi et sentonku, ceux-là en bois aussi, mais côtelé (et moi, avec fureur attaché à comprendre, voir, me figurer : du bois côtelé, comme un pantalon !), et plus que les précédents, puisqu'ils étaient, outre de shibuichi, de sentoku et suaka, avec manche de kozuhea ; de groupes en shibuichi et suaka représentant des faisans au plumage mêlé de sentoku et suaka. L'engramme en moi de l'Amérique semblait s'être évanoui sous les coups répétés du vocabulaire japonais, comme la flotte américaine à Pearl Harbor.

Je revins de la mer du Japon sain et sauf, mais toujours cette incertitude, ce malaise et, par le biais de la bibliothèque municipale, je me pris d'intérêt, dans des revues, pour l'écologie et la zoogéographie de *Micropotamogale Tamottei* (*Mammalia*, *Tenredicæ*) pour les problèmes biogéographiques et taxonomiques que posait, et dont je me suis soucié à l'extrême, le grand cormoran *Phalacrocorax carbo* ; pour les rythmes d'activité et régimes alimentaires de *Proechimys cuvieri* et aussi d'*Oryzomyscapito vetulinus* en forêt africaine ; pour l'évaluation du rayon

moyen de la chouette effraie à partir de ses pelotes de déjection et pour la prédation du flamant rose par le goéland leucophée, pas loin d'ici, en Camargue... Je lisais avec gravité ce que gravement on avait écrit à propos du grave sujet de la communication chez les grillons : « Le grillon mâle chante en frottant ses ailes l'une contre l'autre et la femelle le localise aux sons qu'il émet. Ce comportement " amoureux " du grillon connu depuis l'Antiquité était vérifié au début de notre siècle par Johann Regen qui constatait qu'un grillon femelle entendant chanter un mâle au téléphone s'approchait du récepteur, confirmant qu'aucun stimulus chimique n'entrait dans ce cas en ligne de compte. »

Et je rêvais à vide, dérivais.

OceanofPDF.com

Le vent m'a replacé sur le chemin de l'Amérique.

Je lui vouais de la dévotion. Comme on sait, sous son nom de mistral, il n'est pas avare de rafales rageuses dans la vallée du Rhône, sec comme gifle, ou bien enveloppant, mais toujours, dans le manteau immense que son souffle déploie, puissant, agressif... Où je l'aimais le plus, c'est la nuit quand il poussait sur tout ce qui, mal clos, mal attaché, mal retenu, est susceptible de s'ouvrir, fermer, claquer, branler, plier, jouer. Jouer ? Chez nous, les volets de bois, que nous ne tirions jamais la nuit tombée car, matinaux que nous étions, nous n'avions rien à craindre du jour qui se lève, fût-ce tôt, comme en été, volet tenu par une clavette, qui laissait un peu de jeu, et claque le volet. Il arrivait que le vent lançât des raids dans l'intervalle compris entre lui et le mur, le ramenant au début de la clavette d'où, quelques secondes plus tôt, il l'avait délogé. Le vent et les volets est une histoire de chat et de souris.

J'aimais du vent aussi ses rugissements, ses plaintes, ses soupirs, quand il râle et rage contre les maisons, où il bute, se blesse peut-être, et j'aimais toutes ses façons de vent, les conduites où il se coule, tantôt soudard, tantôt vent en peine, comme on dit de l'âme, tantôt, pour nous toucher et circonvenir, jouant au plus faible, à celui qui se heurte à plus fort que lui et, contre la maison où il bute, perd.

Dans les plaines, les vallées, la maison est son grand ennemi. Il lui arrive de l'avoir, mais c'est à l'usure, toujours quand l'homme, qui ne se soucie plus de maison, du même coup ne connaît plus le vent.

J'étais dans mon lit entre 23 heures et, je suppose, 2 heures du matin et j'allais m'endormir dans mon rêve américain écorné, estompé par le sommeil déjà, et peut-être cette nuit que je dis la faim m'avait-elle réveillé, comme souvent en ce début de 1943, quand le vent, qui venait de se lever, entreprit sans attendre de multiplier ses ouh, ouh, ouh de fantôme et sorcière et tout à coup ce sentiment me vint, fort comme un coup, que je ne savais rien de lui. Au point que m'eût-on demandé (je me le suis demandé) : qu'est-ce que le vent? j'eusse répondu (je me suis répondu) : le vent. A mon ordinaire, j'avais cherché dans les livres et alors que les mots, toujours, me donnaient la chose à voir, ou tenaient

lieu de la chose si fortement qu'elle n'existait que par eux et quelquefois n'existait pas, le mot qui fait image faisant aussi mirage, le vent, dans les livres, semblait ne rien susciter. Je m'étais dit que peut-être n'aimait-il pas ce nom, son nom, trop bref à son goût (si impérieux pourtant...), trop vite dit ou trop général, et j'ai prononcé le vent en américain : *wind*, sans que je le visse mieux pour cela. L'idée m'est alors venue que pour des raisons à lui, des raisons de vent, il s'était glissé dans un autre mot, pas forcément américain, pas forcément français, et j'ai mené dans les livres une quête dont les résultats sont les suivants : d'abord les petits, tous vents régionaux, paysans et côtiers ou par le voisinage des mers influencés, le cers, qui donne dans l'Aude, l'autan, qui n'est pas un vent mais deux vents ennemis comme on dit de frères, l'autan blanc quand il est sec, l'autan noir quand il se charge d'humidité – et peut-être que, tendant l'oreille, je les reconnaîtrais dans le silence du mistral et de la tramontane car ils soufflent entre Montpellier et Perpignan qui sont dans la grande mouvance d'Avignon..., la burle, qui, en Ardèche, descend du nord pour – c'est son plaisir – amasser la neige en congères, puis le marin, le nordet, le noroît, la montagnère, là, tout à côté, le Rhône franchi dans la direction d'Arles, et aussi le suet, rapide à descendre la Durance dont il irise les eaux, et encore le garbis, le ponant, le libeccio corse... – et tous ces mots de vents, je les eusse voulu mes agnelets et les tenir serrés, bien au chaud contre mon cœur, leur souffle à eux mêlé au souffle mien dont ils eussent reconnu et aussitôt aimé la parenté mais ils avaient refusé de se laisser prendre et examiner de sorte que j'avais décidé de faire plus ambitieux : avec les vents nationaux, le bad-i-sad-o-bist-rozou, vent de cent vingt jours en Iran et en Afghanistan, le favonius italien qui, né dans l'Adriatique où il prend son inspiration, s'en va souffler dans la vallée du Pô, le sirocco, la lombarde, le melten grec, le chergui dans l'Atlas, le fœhn, la bora, qui balaie les Balkans de rafales glacées, l'asifa-t, tempête tropicale dans la mer d'Oman, l'imbat sur les côtes de l'Anatolie occidentale en mer Egée, mais tous ces mots de vent des mots de rien, glissants, insaisissables, qui me coulaient entre les doigts, invisibles, de sorte que j'ai pensé : peut-être pas de vrais vents – et je suis allé à la rencontre des ambitieux, les grands vents, ceux qui, au-delà de la géographie, font la légende du vent, la mousson en Inde, le zonda des Andes du Pérou, le kamana que si souvent j'ai écouté, sans le savoir

nommer, dans les prairies de l'Est en Amérique, le black roller, qui soulève des tempêtes de poussière dans l'Ouest, le pampero, balayeur de pampas, puis, sec et chaud, grand cavaleur et dévaleur des Montagnes Rocheuses, de tous les vents du monde sans doute le plus proche de moi, le chinook, enfin les alizés qui, poussant Christophe Colomb au retour de son premier voyage américain, ont, vifs comme vents, soufflé à l'Europe et à l'Orient la prodigieuse nouvelle de la découverte...

Or, même avec les vents d'Amérique, rien. La dérobade.

Je me suis décidé alors au court voyage que depuis deux ans je voulais faire et que nous eussions mené à bien, Père et moi, si on ne nous avait pas pris les camions... Celui des Baux-de-Provence qui, dans les Alpilles, offrent à satiété plaines et éperons.

Je l'entrepris un jour de février. Le vent du diable qui soufflait sur Avignon m'assurait qu'il donnerait fort, là-bas. Je ne sais plus aujourd'hui pour quelles raisons j'arrivai tard aux Baux – toujours est-il que la lumière déclinante allongeait mon ombre sur la terre et sur les herbes courtes de cet endroit où je m'étais d'instinct dirigé, parce qu'il montait en s'éloignant du village. Je l'aperçus aussitôt, je sus que c'était lui : sur un grand espace ouvert devant moi, entre deux escarpements qui l'enserraient, créant ce qu'il aime par-dessus tout, les goulets, les pertuis où il multiplie, en s'enfonçant, sa puissance, le vent attaquait les thymus qu'il traversait et dont il inclinait les tiges, soufflant à la surface même de la terre qu'il rasait, faute de la pénétrer, et sous ses fortes poussées elle ne cédait que par sa couche supérieure dont il lui arrachait de fines particules de poussière, pollen, débris végétaux et, quand je levai les yeux sur l'horizon de plus en plus bleu-noir, je découvris le nuage qu'avait produit l'amoncellement de toutes ces miettes de choses qu'il avait poussées au point extrême où mon regard portait. Avancé toujours, je tombai sur un espace presque sableux et presque vierge de graminées que le vent (je l'entendais mais je l'ai toujours entendu, c'est pour le voir que j'étais venu) avait ourlé de franges et de vaguelettes au motif dix mille fois répété et à un moment, alors que ne devaient me rester que quelques minutes entre chien et loup, le vent, soudain plus vif, s'est empressé, emporté, chassant à toute allure le sable qui, du coup, a

pris exactement son rythme à lui, fou, et j'ai vu, moi, ce spectacle inoubliable, le sable courir sur le sable...

Et comme s'il se réjouissait que je l'eusse vu, pour me mettre à l'unisson de lui, où je comprenais que j'étais déjà mais sans doute avait-il envie de raffiner sur notre entente, il a soufflé pour nous seuls, pour cet endroit dans la terre des Alpilles et pour moi, et rien n'a plus compté que le bruit qu'il a fait à mes oreilles d'abord et en moi bientôt, le vent. Non pas le bruit, mais, qui est dans sa nature, le souffle. Le souffle du vent en moi. Il me portait. Il me faisait aérien et j'ai crié : « Je suis le vent, je suis le vent... », qu'un souffle a emporté, sa langue à lui.

Il me semblait que j'avais percé son mystère. Personne depuis lors n'a proposé quelque chose (une théorie, une description, une analyse...) qui donne à penser que mon idée du vent est erronée. Le souffle est le langage du vent (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi : les Américains parlent l'anglais, le vent parle le souffle) et les mots qui composent le souffle ne sont pas de l'ordre des mots, mais de la trace, du tracé, du dessin, du mouvement de la terre et de la fuite du temps. Quand le vent se couche, le temps marque le pas, immobile dans les traces du vent.

Il m'arrive aussi de penser – et ce que je vais dire n'infirmes pas, qu'on y réfléchisse, la qualité de ma démonstration, plus haut – que les mots, pour une raison inconnue, se sont échappés du vent, une fois dans leur histoire commune. Les mots qui, dans le temps, étaient dans le vent ! Le vent qu'ils auraient quitté, sans doute pour le punir d'une fatalité qui tient, peut-être, à son mauvais caractère, à sa propension aux colères, à ses rages, le condamnant, dès lors, à ne pas être vu. Les gémissements du vent viendraient de là, du souvenir de sa vie avec les mots et en eux, comme une maternité ou une conjugalité heureuses...

Et moi, ce rêve en moi, de remettre les mots dans le vent...

Plus tard, je le sentirais. Car, comme il possède une musique, il disperse une odeur : le vent qui se lance au-dessus de la face d'un étang soulève et répand un remugle de vase. Il se lave à la pluie de midi et se parfume au pin pignon. Son caractère difficile compose quelquefois avec les fleurs des prés : j'en sais qui l'adoucissent.

La nuit était à présent tout à fait tombée et je dus à tâtons retrouver mon chemin. Puis les lumières des Baux, étoiles de l'en bas du monde sous celles du ciel, m'ont guidé (sans doute ne croyait-on pas, dans ce pays de pitons et de chandelles, aux bombardements). Quand je suis arrivé à l'entrée du village, je me suis tourné vers l'occident et, en Amérique où je savais qu'il faisait encore jour, j'ai vu, qui dévalait les Rocheuses, le chinook.

C'est lui, le chinook, qui m'a poussé jusqu'aux bords de l'Ohio, où m'attendait Jean-Jacques Audubon, l'auteur des *Oiseaux d'Amérique*, l'un de mes cinq dieux, pour parler comme pensent Buck et les chiens de Jack London (mes autres dieux : Christophe Colomb, Gutenberg, Tecumseh et Monsieur Lee, qui font le monde tel que je le vois et le voudrais). J'eusse pu longtemps l'ignorer, le manquer dans les livres mais ma lecture scrupuleuse des dictionnaires m'a permis de le dénicher, bien qu'on ne lui consacraît que trois lignes et qu'on ne produisît pas son portrait. Ornithologue en Amérique ! Je ne serais pas longtemps, les cinq minutes qu'il me faut, pour trouver, dans un livre de la bibliothèque municipale, quelques reproductions de ses travaux avant de penser : le plus grand ornithologue de toute l'histoire des oiseaux et des hommes.

Quand je tombe sur lui, ce Français est en Amérique depuis 1803, l'année de ses dix-huit ans. Je découvre qu'il est né aux Cayes, sur la côte sud de Saint-Domingue, des amours illégitimes que son capitaine au long cours de père abritait là-bas avec une créole dans la mer des Caraïbes – et je rêve autant sur les Caraïbes que sur les amours illégitimes... Déjà, la marque du destin. Je l'envie.

Il a descendu l'Ohio et le Mississippi, exploré les marécages de Louisiane et de Floride, qui sont à eux seuls un monde, vivant au jour le jour du produit de sa pêche, de sa chasse et dessinant, dessinant, plus encore peut-être que je ne lis... Non, pas plus. Pareil. Fou du dindon sauvage, dont j'ai, grâce à lui, la révélation, et, à cette époque où il peint le dindon, inlassable à pister les oiseaux aquatiques qui font dès lors irruption dans ma vie, confondue avec celle d'Audubon car je le suis sur les côtes du New Jersey, en Pennsylvanie dans les marais de Great Pine Swamp, en Alabama, dans la république du Texas, jusqu'au Labrador où il monte (et moi, de moi à moi dans l'ouragan et la noria de jacassantes

images : peut-être aussi le plus grand voyageur de l'Amérique...), d'où il s'en revient pour plonger, comme on dit d'un oiseau, jusqu'au golfe du Mexique. L'Amérique du nord au sud, des toundras là-haut, d'où il rapporte la chouette des neiges, jusqu'aux paluds méridionaux au croupion floridien de l'Amérique où il me révèle – il me faut toute ma foi en Audubon et cette planche, là, sous mes yeux, pour croire l'incroyable – l'anhinga, l'oiseau-serpent plongeur – et depuis l'anhinga ma vie n'est plus tout à fait la même... Un rêve passe en moi, s'attarde... Je lui parle de ses oiseaux d'Amérique et, à un moment, je lui dis : écoutez – et on entend, jailli d'un arbre tout proche, un flûtiste enragé qui raille, tempête – et moi à Audubon : c'est l'oiseau moqueur...

Comme il ne répond pas, je lui confesse, enhardi par son silence quand je craignais sa réprobation, que je suis volage avec les oiseaux, une seule espèce ne me suffit pas, je les aime toutes et aujourd'hui par exemple grande passion en moi pour la buse à manteau roux et la chouette Tengmalm, que vous avez dessinées, colorées... Et comme j'aimerais que fût d'Amérique et par vous révélé ce colombinacé des Philippines, queue et rémige noires, bec jaune et le pourtour des yeux maquillé de bleu.

Et lui : qui ?

Et moi (douloureux) : la colombe poignardée.

Je n'affabule pas. C'est le vrai nom de cet oiseau, dont je souffre.

Lui, Audubon, stupéfait par mon savoir. Quand il parle, enfin, il ajoute à mes noms d'autres noms, je les connais tous, le dis, lui réplique par d'autres, il s'en agace et, sans que ni lui ni moi l'ayons cherché, nous voilà engagés dans un duel, à qui évoquera le plus de noms de ses oiseaux d'Amérique et on se lance des noms d'oiseaux :

Et lui : le canard dos-de-canevas.

Et moi (le temps de penser et à toute vitesse de me dire : oui, il sera d'ailleurs chez Maurice Constantin-Weyer, qui en a mangé sur les bords de l'Assiniboine) : le pluvier de Wilson.

Et lui : le puffin des Anglais.

Et moi : le courlan de Cayenne.

Et lui : le pinson peint.

Et moi : le troglodyte mignon des marais au bec court de Nattai (et je l'ai dit dans un souffle)

Et lui : le jaseur de Bohême.

Et moi : le viréo à l'œil blanc.

Et lui : le guillemot de Troïl.

Et moi : celui de Brünnich (et j'ajoute que ce guillemot-là compose l'une de ses planches les plus étendues...).

Et lui : l'écureuil-chat.

Et j'hésite à répondre, là, car, pour la première fois et comme si les oiseaux lui manquaient, un comble pour Audubon, il vient d'évoquer un mammifère, pas un oiseau.

Et moi, qui me reprends : le guerrier noir.

Et lui : le garrot arlequin.

Et moi, qui ris, qui m'indigne : non, non, vous trichez, monsieur, le garrot arlequin est d'Irlande, comme le harle de Miquelon ou le grèbe esclavon – et voilà qu'après un temps, il rit de bon cœur, lui aussi, me prend la main... Je l'aime.

Sacré Audubon, quand même... un peu farceur, qui l'eût cru ?

OceanofPDF.com

De ce côté de l'Atlantique, la vie continuait. C'est moi, à présent, qui allais, juste avant mon départ pour l'école, acheter les deux journaux du matin – et j'étais seul à les lire, Henri ne leur portant qu'un maigre intérêt. Père nous écrivait, de Toulon où il menait une vie difficile, au moins une fois par semaine et dans chacune de ses lettres je lisais : « Quand donc les Américains viendront-ils nous libérer ? », phrase qu'il avait dite souvent, à la maison, après l'entrée en guerre des Etats-Unis, et deux fois par mois il nous adressait un mandat, libellé à mon nom puisque j'étais l'aîné, que je recevais du facteur ou que j'allais chercher à la poste. Il m'avait fallu obtenir, par une dispense, de toucher cet argent, à cause de mon jeune âge. Père aussi arrivait de temps à autre à téléphoner. J'avais pu lui raconter ma découverte des secrets du vent.

Pour le reste, toujours là même vieille histoire – avec l'Afrique par exemple. Nous étions restés sans nouvelles d'elle pendant des mois, Londres à la radio en oubliait les champs de bataille là-bas sauf, de temps à autre, une laconique considération et tout à coup on ne parlait plus que d'elle, comme un fil renoué... Le génie de Rommel était évident, à la tête de son Afrikakorps. Que n'était-il avec nous ! Reste que le débarquement allié en Afrique du Nord ouvrait un deuxième front, comme j'aurais su dire à Henri même si je n'avais pas lu l'expression, et je pensais aux Yankees quand, après la Virginie, ils avaient porté la guerre à l'ouest, passé le Mississippi, et je mesurais mieux, dès lors, la hardiesse de cette initiative pour occuper Oran, Alger et Casablanca...

Un matin pareil aux autres, mon cartable prêt, je partis quérir les journaux, je revins du café-tabac bride abattue – pas question, ce matin-là, que j'allasse à l'école. Excité, le cœur serré, frénétique, au bord de l'effondrement, je tentai de téléphoner à Toulon, au numéro que notre père nous avait donné, celui de l'appartement qu'il avait loué, et je n'y arrivais pas ! La flotte française, à Toulon, s'était sabordée et je ne pouvais en croire mes yeux qui lisaient la destruction de soixante-treize navires, dont un cuirassé, deux croiseurs de bataille et sept légers, outre des dizaines de contre-torpilleurs... Je me figurais toutes ces explosions et les destructions qu'elles provoquaient à distance, enterrant mon père dans les ruines de sa maison... Je n'avais rien dit à Henri, parti pour son école à lui, plus proche de chez nous que la mienne. Il n'avait pas remarqué mon

état fébrile. Je n'ai jamais joint mon père, cette journée-là, il m'a appelé, lui, et rassuré. Sa voix tremblait, la mienne aussi. On l'avait envoyé dans la montagne du côté de Brignoles, au volant de son grand fourgon, et là-bas, dans l'arrière-pays, des explosions puissantes et répétées avaient attiré son attention. Il m'a raconté que le ciel et l'horizon au bout du ciel eussent-ils été clairs, il eût vu, non pas certes les navires, mais la fumée de l'incendie qu'ils s'étaient infligé.

Je lisais que Rommel, oui, vraiment exceptionnel, une sorte de Monsieur Lee mais sans le Sud, lançait ses Tigres contre des Américains peu versés dans l'art de la guerre au désert et Londres nous apprenait que le nouveau grand chef de toutes les forces qui se battaient pour nous, en Afrique, s'appelait d'un nom que, dans ma deuxième année d'anglais à l'école, j'avais bien du mal à prononcer : Eisenhower... Drôle, en un sens, quand les journaux annonçaient une victoire allemande (autrement dit, quand les Allemands, par leurs journaux de langue française, claiironnaient un triomphe), je le savais au moins en partie vrai, si Londres le soir n'en disait rien. Et quand Londres nous révélait une victoire à nous, sans que jamais le partisan que j'étais la mît en doute, je trouvais confirmation de la nouvelle dans le mutisme des trois journaux. La vérité me venait par le silence.

Je n'avais pas le temps de rêver au désert, à ses sables, à l'incendie que lui porte le soleil à la tombée du jour, qu'il me fallait, sans transition, me transporter en Russie. On avait lu dans *les Tablettes du soir* du 28 janvier 1943 : « Les généraux et les soldats de la 6^e armée allemande résistent à l'arme blanche et à coups de crosse » (et moi, de moi à Henri : des généraux qui se battent à l'arme blanche et à coups de crosse ?), et on avait compris que les choses allaient mal, vraiment mal pour eux. Ces nouvelles nous excitaient au point que pour rien au monde nous n'aurions sacrifié le rite de la radio, le soir, mais elle était presque toujours aux limites de l'audible, brouillée, crachotante, et après l'avoir écoutée le corps tendu, les poings serrés, l'imaginaire enfiévré, nous gagnions chacun notre lit, éreintés comme après un long effort physique...

Stalingrad chuta en février de cette année 1943. Lorsque le journal rapporta l'évacuation de Rostov et de Vorochilovgrad, je lus : « Le haut commandement procède à un raccourcissement du front », et je me

rappelle avoir ri, mais ri. De même, alors que Tunis et Bizerte tombaient « Les troupes de l'Axe ont pleinement rempli la mission qui leur était confiée, immobilisant pendant de longs mois les forces adverses auxquelles elles ont infligé de lourdes pertes... » Et moi à Henri : « Les pertes sont toujours lourdes chez nous. »

On parlait de créer une carte destinée à restreindre l'achat des allumettes, qui me déportait en cette île de l'Ontario, bellement dite, mais pour des raisons que les livres n'expliquent pas, l'île aux Allumettes, à croire qu'elles poussaient sur les arbres comme pommes et glands. Nous allions, Henri et moi, ou moi tout seul, dans les magasins avec nos cartes et, une fois, nous eûmes droit à un kilogramme de pommes de terre nouvelles... La ration quotidienne de pain était tombée à trois cents grammes, à soixante-dix celle des matières grasses et, au rythme d'une distribution par semaine, nous avions droit à cent vingt grammes de viande. Une autre fois, Père nous fit porter plein de produits allemands, outre du pain noir, que nous découpâmes avec une scie, toutes sortes de charcuteries, que nous avons déjà goûtées à la faveur d'un échange.

L'un de nos voisins, communiste de longue date, avait été écarté, peu après l'armistice, de l'administration des douanes et cet ancien fonctionnaire travaillait désormais pour des particuliers, dont il tenait la comptabilité. Dans les années vingt, en poste en Sarre, il s'était épris d'une jeune fille allemande, amour que l'idéologie ne risquait pas d'entraver puisqu'elle était d'une famille aux opinions farouchement communistes – à telle enseigne que, à croire Madame M..., son père, après 1933, tous les matins en se levant, crachait sur une représentation statufiée de Hitler, qu'il avait chez lui, comme beaucoup de familles allemandes, mais il destinait la statue, lui, à un usage bien particulier et, je suppose, fort rare dans l'Allemagne d'alors... Toujours est-il que Monsieur M... avait ramené de la Sarre, puis épousé cette jeune femme et, ne pouvant avoir d'enfant, dont ils souffraient, l'idée d'en adopter un leur était venue, leur choix se portant sur un petit orphelin (son père et sa mère tués sous ses yeux par la chasse allemande) républicain, rescapé de la guerre d'Espagne. Il avait notre âge et sans que nous eussions, Henri et moi, beaucoup d'affinités avec lui, nous ne le fréquentions pas moins – sa maison, en outre, à cent mètres de la nôtre...

Or, chose inattendue, vraiment curieuse et intéressante, Madame M..., qui était restée, avec son mari et au fil des ans, aussi communiste qu'elle l'avait été dans sa jeunesse, voilà qu'elle ne sut résister, à quoi ? – nous ne le saurons jamais. Peut-être, sans plus de complications, à ce sentiment qui porte les gens, en pays étranger, à se rapprocher de leurs compatriotes, toujours est-il que des soldats allemands, par intervalles, se rendaient chez elle, où ils passaient des heures, au scandale des voisins qui ne disaient rien ouvertement mais n'en pensaient pas moins et jasaient en famille, attribuant cette façon de collaborer au goût du stupre chez Madame M... Or, ces relations franco-allemandes ne s'accomplissaient pas dans le dos de Monsieur M..., qui souvent, en rentrant chez lui, trouvait Fritz ou Karl (à une époque, il y eut même deux soldats mais, en général, toujours un nouveau – et un seul – succédait à celui dont le haut commandement envoyait le régiment sur le front russe ou ailleurs...), ce qui faisait le commentaire du voisinage, que cette entente à trois (et même à quatre) médusait, plus difficile, plus sournois aussi chez certains, qui n'hésitaient pas à formuler, comme je l'appris beaucoup plus tard, l'hypothèse d'un ménage à trois (et quatre...). Ces considérations ne nous occupaient pas, Henri et moi, faut-il le dire, d'autant plus que nos voisins ne nous en parlaient pas et que ce ne sont pas là fantasmes d'adolescents... Si ces Allemands dans la vie de la famille M... et dans notre existence à Henri et à moi ont tant compté, c'est qu'ils garnissaient la glacière des M... et que nous avions monté, mon jeune frère et moi d'un côté, Francis M... de l'autre, tout un système d'échanges où, contre saucissons, saucisses, lard, presque toujours fumés, jambons de même fumés et l'inévitable pain noir, nous donnions à notre partenaire tout ce qui lui faisait envie, qui allait d'objets divers à des livres d'images et à des représentations de soldats (Francis plus jeune que moi et de l'âge d'Henri). De ces dernières il était friand car elles servaient de monnaie d'échange par le biais d'un jeu de billes, avec des agates, alors fort en vogue. J'ajoute que du saucisson, de la saucisse nous n'eûmes jamais un produit entier, mais toujours des moignons, car le larcin de Francis se fût alors découvert, ni du jambon des tranches vraies, nettes, à défaut d'épaisses, mais des lambeaux, pour les mêmes raisons. Comment, cela dit, ne pas penser que Monsieur et Madame M..., certains jours, devaient estimer, sans y voir malice, que leur fils avait de l'appétit pour deux, et

même, allez savoir, pour trois ? Dont je ne doute pas qu'ils se réjouissaient.

C'était la fête alors pour Henri et pour moi. Une fois, au lieu de sortir les merveilles de sa poche, le long d'une haie à l'abri des regards, il nous emmena chez lui, ses parents absents, et ouvrit, fier à observer mon étonnement devant son contenu, la glacière... Ce ne fut pas de l'étonnement, d'ailleurs, que nous manifestâmes, mais de la convoitise et de l'admiration... Il me sembla qu'il y avait là, à tous les étages du meuble, de quoi nous guérir de la faim à jamais... Et Francis, satisfait, referma la porte. Il venait de gagner notre respect et notre considération.

Par bonheur, il ne lisait pas. Seules les images et les vignettes, en matière d'imprimé, l'intéressaient. De sorte qu'il ne me proposa jamais son beurre contre mes livres. Je n'aurais pas cédé, malgré la faim.

Père obtint une permission de dix jours au début de juillet 1943, la première après son départ presque un an plus tôt, et ce congé coïncidant avec nos vacances scolaires à Henri et à moi, nous passâmes tous trois des jours d'autant plus heureux que Raymond, d'un endroit de Corrèze où nous ne pouvions pourtant pas lui écrire, donnait des nouvelles. Me frappait cette question que Père se posait, à mi-voix, rêveur en regardant les journaux, d'où je conclusais qu'elle lui était destinée autant qu'à nous : « Quand donc les Américains viendront-ils nous délivrer? », question qui prolongeait ses lettres et mes propres spéculations... Je passai tout l'été, jusqu'à la reprise de l'école en octobre, à jouer aux boules et à lire – la formidable découverte, qui devait me marquer, se situant en août avec le *Voyage en Amérique*, de Chateaubriand, que j'avais par la grâce de son titre découvert sur le fichier de la bibliothèque municipale et dont je m'étais sur-le-champ emparé, vivant là sur deux tomes l'éblouissement exotique de noms de fleurs, d'animaux et de mots qui n'avaient pas d'autre vertu que celle qui monte des mots justement accordés en phrases belles, avec alliances de voyelles, de consonnes et production de sons et musique que, me semblait-il, personne n'avait encore réussies. Je me demandais si Jules Verne n'avait pas piqué dans *Voyage en Amérique* cette phrase de *Nord contre Sud*: « C'étaient des vallons hérissés de fougères arborescentes et de liquidambars dont les premières floraisons, mélangées aux guirlandes de serpentaires et d'aristoloches, imprégnaient

l'air de parfums pénétrants. » J'ai bien dû augmenter chez Chateaubriand mon vocabulaire de trois cents mots environ, ma perception des rythmes de plusieurs, et mon réservoir à images à l'intérieur de moi de plusieurs centaines, entre pays des Onondagas et Chattahoochee.

Quand Père avait repris la route, les Russes avaient réussi à reconduire les Allemands jusqu'à presque leur point de départ, Mussolini, enlevé, se faisait délivrer par ses alliés et pas un seul soldat de Hitler ne foulait plus le sol d'Afrique. Les Alliés se battaient en Sicile, où ils avaient débarqué, et en cette fin d'année alors que les attentats dits terroristes se multipliaient et, aussi, les sinistres « avis » à la population, je m'habituais aux bombardements que les Alliés dirigeaient contre les grandes villes de France. Par bonheur, ils semblaient ne pas connaître Avignon.

Reste que nous avions, à la suggestion de nos voisins et avec leur aide, creusé dans notre jardin, derrière, une tranchée, sur le modèle des leurs, à chaque famille sa tranchée, le plus loin possible de la maison, grand trou rectangulaire qu'étaient des grumes en hauteur et, sous nos pieds, nous avions, pour prévenir l'humidité, disposé un caillebotis de minces planches. La nouvelle de la capitulation italienne nous parvint quelques jours après un incident où nous eûmes peur, Henri et moi.

Dès la déclaration de guerre de l'Italie à la France (« coup de poignard », avaient alors dit les journaux - qui, avec bientôt l'armistice, n'avaient plus eu beaucoup de temps pour user d'une formule à leurs yeux sans doute fine comme une lame), on avait vu, en Avignon, beaucoup de soldats italiens, la plupart avec ce chapeau façon tyrol, surmonté d'une plume, qui certains jours nous paraissait curieux, et quand la déroute des Italiens sur tous les fronts, l'africain et surtout le grec, fut avérée, franchement ridicule... Un soir que nous nous étions attardés, Henri et moi, au bord de la route tout près de chez nous, en compagnie d'adolescents voisins, plus âgés que nous de trois ou quatre ans, l'idée vint à l'un d'entre eux de ramasser une boule de ces platanes, magnifiques, qui se succédaient en la bordant le long de la route, et, de toutes ses forces, de la projeter sur un groupe de trois bersaglieri qui se promenaient, atteignant l'un d'entre eux, par bonheur à l'épaule car ces fruits du platane sont durs comme pierre et la boule eût-elle frappé le soldat en plein visage qu'il n'eût pas montré, je pense, sa seule colère – et

peut-être la douleur l'eût-elle lancé à notre poursuite, dans les jardins derrière les maisons que nous avons gagnés en pleine panique... Le trio des soldats avait filé, une demi-heure plus tard, quand nous nous sommes risqués sur la route, curieux de la suite des événements et sans doute par la peur toujours étreints... Je me suis souvent demandé quelle eût été la réaction d'un Allemand à la place de l'Italien.

La Corse et la Sardaigne tombèrent, nouvelle que notre père nous apprit de Toulon et qu'il parvint à nous téléphoner, me laissant entendre qu'un débarquement en Italie ne tarderait pas, qui se produisit en septembre alors que, tout seul, je m'adonnais avec constance à l'apprentissage de l'anglais ou, plutôt, de l'américain, comme je disais. Nous étions à un mois de la rentrée scolaire. Notre père, encore lui, nous téléphona l'annonce de l'invasion alliée en Italie. Ce débarquement puis cette progression des troupes sur le territoire italien, nous les suivîmes, Henri et moi, sur les cartes, avec passion, Henri, qui avait grandi, se souciant désormais comme moi du monde... Nous étions justement en train de les regarder et marquer, quand Père surgit, le 25 décembre au matin, et Raymond le soir, chacun par des routes opposées et dans l'ignorance de leur cheminement commun vers une même destination. Ils ne pouvaient passer avec nous que quarante-huit heures mais ces deux jours brisèrent une solitude qui reprendrait après leur départ et que je ressentirais si fort, ce premier trimestre de la rentrée, qu'il me faudrait m'accrocher, victime que je serais d'une sournoise attaque de désenchantement, comme à l'époque où j'avais envisagé de me donner, plus tard à l'âge adulte et venue la nécessité de travailler, à l'un de ces métiers sans doute impraticables et de revenus fort aléatoires mais dont les noms étaient d'une telle singularité et beauté ! Père avait apporté avec lui toutes sortes de produits, dont des conserves, qui durèrent jusqu'à la fin de janvier, et tout ce temps nous fîmes presque bombance... Nous pouvions, à l'endroit de Francis, prendre de la distance et repousser ses avances de charcuterie contre les dernières images et vignettes qui nous restaient, et quelques objets, certains en argent nous venant de notre mère, dont nous connaissions fort mal la valeur.

Les journaux n'évoquaient presque pas l'Asie, Radio- Londres en parlait bien plus mais son écoute était si brouillée, avec les Allemands

qui avaient fait de tels progrès dans l'utilisation des parasites, que nous comprenions un mot sur cinq ou six. Si je savais que les Américains gagnaient là-bas et même triomphaient, j'ignorais selon quelle progression d'île en île, d'archipel en archipel, de pays en pays, et regardant sur l'atlas familial, je me livrais à de rapides manœuvres combinées, selon l'art de la guerre la plus moderne, qui me transportaient de Guadalcanal à la Nouvelle-Guinée, aux îles Salomon, aux îles Gilbert, aux îles Marshall, en Nouvelle-Bretagne, dans les Carolines, comme en Amérique, en Nouvelle-Georgie, comme en Amérique encore, puis dans les Philippines, les Mariannes, avec toute la séduction parfumée de trouble des noms féminins, et j'étais fou d'amour pour le Pacifique que je regardais avec cet œil médusé et radieux que je prête à Vasco Núñez de Balboa quand il découvre, premier des Européens, l'océan là-bas, à l'occident de l'Amérique, à l'orient de l'Asie (moi que la rotondité de la terre ravit...), et je me transportais dans les Aléoutiennes (fantastique nom qui forcerait l'imaginaire le plus fermé...), je gagnais Bougainville qui est au sud de l'île Verte (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi : l'île Verte !), en Nouvelle-Bretagne, dans les Amirautés (si beau, ce nom pluriel, que les Amirautés doivent égaler les Hawaii...), à travers cette mer au nom de sang, Corail, la mer de Corail, royaume, me disais-je, des atolls et des récifs de lagunes – et je voyais, par le truchement du sang et du corail, une rouge couleur, sentiment conforté en moi par les révélations du *Quillet*, savoir que le corail est à ranger dans l'embranchement des onidaines et, à l'intérieur dudit embranchement, dans l'ordre des octocoralliaires gorgonaires, à partir de quoi je pouvais imaginer, dans le flamboiement des mots et le crépitement des images, d'autant plus imaginer que la définition savante et hermétique n'offrait aucune limite, gorgonaire me transportant de la mer de Corail à la mer de Grèce, et je voyais les trois sœurs mythologiques parer du corail de la mer de Corail leur incaressable chevelure de serpent ! Et je me demandais : revient-on du Pacifique quand on y est allé ?

J'en revenais. « Quand donc les Américains nous libéreront-ils ? », phrase de mon père qui la disait, l'écrivait, et phrase aussi de Raymond, d'Henri, des voisins de plus en plus souvent, phrase de plainte, de

complainte, lancinante, et ce mot de débarquement sans doute le plus employé, honoré, caressé, rêvé...

A écouter Londres, j'arrivais à saisir des bribes et moignons de noms propres, et, gardant en moi le souvenir du son tout nouveau, je tentais de trouver en Allemagne, sur les cartes, le mot complet, Berlin, Lübeck, Kiel, Karlsruhe, Stuttgart, Emden, Brème, Duisburg, Hambourg, Mayence, Düsseldorf, villes que j'ai découvertes, comme hier celles du Sud le long du Mississippi et comme celles d'Angleterre, dans le malheur qui avait fondu sur elles par bombes et obus, mais les malheureux étaient aujourd'hui ceux qui, voici peu encore, lançaient la foudre...

Il me fallait bien en revenir, avec l'entrée des Russes en Tchécoslovaquie (vertige à mesurer leur progression depuis la déroute allemande à Stalingrad...), la création en France de cours martiales destinées à juger vite les « terroristes » qui, pris les armes à la main, seraient fusillés sur place, les bombardements anglo-américains sur Paris, Lyon, Saint-Etienne, Marseille et les morts, là dans ces villes, par milliers, presque deux mille, en un seul bombardement, pour Marseille, à quelque cent kilomètres d'Avignon.

Cent kilomètres d'Avignon. Marseille, la ville d'à côté de chez nous. On se demandait si les Alliés ignorerait longtemps la nôtre, à quatre-vingt-dix kilomètres de la côte et au confluent du Rhône et de la Durance, avec ses ponts sur le fleuve, son viaduc, son nœud de triage ferroviaire, si important, les dépôts pétroliers sur la route de Montfavet à la sortie de la ville, son réseau routier et cette masse considérable de soldats allemands que l'on voyait désormais partout, en gris-bleu et c'étaient les aviateurs de la Luftwaffe, en vert les fantassins de la Wehrmacht, en bleu nuit les matelots de la Kriegsmarine, et tous à pied, grouillants, ou en voiture, et on avait appris à connaître les immatriculations WH et WL...

A cet envoi si caractéristique de la sirène, entre le mugissement et la stridence, nous étions habitués. La sirène avait retenti pour la première fois plusieurs semaines plus tôt. Elle nous surprenait à toute heure du jour, quelquefois la nuit, et une partie de la population de gagner sans trop tarder, mais sans trop se hâter non plus, les tranchées creusées à même les fondations du palais des Papes et des remparts. Et nous, quand

nous étions à la maison, Henri et moi, de galoper vers notre tranchée, avec nos deux chats. Le 27 mai, quand vers 10 heures du matin elle monta de nouveau dans les airs, nous étions justement tous les deux chez nous, à l'étage supérieur. Dégringolade des escaliers, recherche des chats, appels à leur adresse – et le trou au fond du jardin. Un jour comme les autres.

A ceci près que, pour la première fois, nous entendîmes le grondement des avions, bientôt couvert par le claquement, à vriller le tympan, des batteries de D.C.A. Nous ne tenions guère en place dans la tranchée, mon frère et moi, toujours empressés de retrouver la vraie terre au-dessus de nous, et c'est à l'occasion d'une de ces sorties que nous vîmes, que je vis, moi, les Américains, là encore une première, les Américains pour la première fois, je dis les Américains, je devrais dire l'Amérique, faute d'avoir aperçu du pilote ou du mitrailleur le visage, l'Amérique donc, en l'air, dans ses avions là-haut comme autant d'étoiles allumées, le ciel d'un bleu limpide et un peu lavé ce jour-là et comme souvent en Provence, et tout autour de ces points d'or mobiles se collaient soudain des flocons blancs qui, en touchant le ciel, s'ouvraient en panaches à la façon des fusées – ces flocons, les éclats des obus tirés par la D.C.A., taches dans l'azur alors que l'or des avions caressés par le soleil en paraissait la parure obligée... Comme je m'étais exclamé, des autres tranchées des groupes avaient émergé et nous aperçûmes, victime d'un tir qui avait atteint son but et dont nous ne verrions donc pas, hélas, le panache blanc du ratage, un avion qui se disloquait en morceaux plus scintillants encore que l'escadrille qui l'abandonnait, puis rien ne compta plus pour nous que le champignon, d'or encore mais moins fugace, d'un parachute qui s'ouvrait, celui du pilote ou du mécanicien ou du mitrailleur, comment savoir, et l'on raconterait, le lendemain, que vers Villeneuve-lès-Avignon, où il était tombé, des résistants avaient couru à son point de chute et sauvé des griffes des Allemands, qui, eux aussi partant d'Avignon, s'étaient rués, cet Américain infortuné que peut-être ils eussent fusillé...

Nous étions là, à piétiner dans la tranchée et à l'air libre tout autour d'elle, excités, nerveux, entrant dans le trou, sortant du trou, quand il y eut ce bruit qui longtemps à des millions d'êtres fera cauchemar :

exactement celui que produirait le métal d'une voie de chemin de fer si, dressé, il se mettait à soudain vibrer, frénétique... Nous ne savions rien d'une bombe qui explose et nous connûmes aussitôt que c'en était une. Mille lames de chemin de fer, jaillies démentes de la terre, dressées en têtes de serpents, sifflaient à nous rendre sourds et fous l'avènement de la ruine et de la mort. Le sol tremblait, criant sa souffrance de l'éventration. Nous étions à l'intérieur de nos tranchées, à tanguer avec le sol et, à chaque bombe qui entrait dans le ventre mou de la terre, je me disais que, peut-être, la prochaine fois, à la prochaine bombe... Quand nous sortîmes, dans le vacarme tout à coup suspendu, nous vîmes, monté dans le ciel et obscurcissant l'horizon, porteur d'une âcre odeur, un immense nuage de fumée, où il semblait que la ville était engloutie.

Après un long moment passé à ne rien faire, à ne rien dire, dans l'accablement général, et pour certains la prostration, quelqu'un parla de la gare de marchandises, là-bas, au point le plus noir du ciel, et avec d'autres j'y allai, débarrassé d'Henri que des voisins avaient pris avec eux, émus de son désarroi et de ses larmes, par les boulevards Sixte-Isnard, Denis-Soulier, par la Taillade, les boulevards Jules-Ferry et Saint-Ruf, Gambetta, la route de Marseille, toutes ces artères offrant, dans une désolation de fin de monde, que j'avais lue et vue après les bombardements d'Atlanta, que je voyais et qu'il me semblait, ici, relire, l'accablant spectacle de maisons éventrées, d'arbres arrachés et couchés, de fils et câbles disloqués et pendants, misérables, avant-garde géante qui précédait le spectacle des morts auxquels je ne cessais de penser, m'attendant à buter contre l'un d'eux, qui serait le premier après grand-mère Anne et après ma mère – mais les morts, au moins ceux-là, je ne les apercevrais pas car sous les décombres on ne les chercherait que tard dans l'après-midi et, du passage de leur prison de pierre à leur prison en terre, je ne serais pas non plus, trop enfant ou pas assez adulte, le spectateur.

Et je ne l'ai pas été de même de ce que par la suite j'ai imaginé et que je sais vrai, dans la conjonction de la vision et de la réalité . les sauveteurs qui fouillent, déblaient, soulèvent, ramassent, empilent, rejettent et, quelquefois, sans doute même souvent, ces hommes et ces femmes ne furent pas des étrangers ou les voisins épargnés du malheur

des autres, mais les propriétaires ou les locataires mêmes de la ruine, qui cherchaient, sinon le corps de l'un des leurs, peut-être les objets qui avaient été leur monde et seraient désormais, s'ils les trouvaient, des souvenirs. Je ne connaîtrais rien de ce désespoir et de cette obstination-là car je ne voulais pas voir de morts. Je répugnais à l'idée que d'une exposition de cadavres je pusse garder souvenir car alors il serait venu se mêler à celui des corps morts de ma grand-mère Anne et de ma mère, que je désirais seuls en moi et dans ma mémoire, sans promiscuité et comme si la présence d'étrangers eût pu les souiller et comme si je les eusse voulus les seuls morts de ma vie afin, peut-être, de penser plus souvent et plus fortement à eux et pour les mieux aimer dans les incessantes projections de moi à elles deux... Puis, me disant que ma mère et mon père n'auraient pas aimé que nous découvrions, Henri et moi, le spectacle de la détresse et de la mutilation, je quittai, pour la maison où soudain j'étais pressé d'arriver, les quartiers bombardés, à présent sillonnés d'ambulances motorisées, de voitures hippomobiles qui étaient ambulancières, de cyclistes porteurs du brassard de la Croix-Rouge et de miliciens, le visage fermé, à bord de noires tractions avant...

Il y eut désormais pour nous – et sans doute pour toute la population d'Avignon et des environs – l'avant et l'après. Avant le bombardement et après lui. La ville comptait alors quarante-deux mille habitants. Le raid mené, comme je devais l'apprendre, par cent huit bombardiers Liberator que des chasseurs Mustang escortaient, avait fait presque deux mille victimes. S'il doit y avoir d'autres alertes, me disais-je, le spectacle pour les gens ne se déroulera plus dans le ciel car ils se précipiteront au fond d'une tranchée qu'ils regretteront, si profonde soit-elle, de ne pas avoir davantage creusée, jusqu'au cœur et aux entrailles de la terre, loin du bruit que fait la mort en se déversant du ciel.

Notre vie désormais serait rythmée par les alertes. Jusqu'à quand ? On entendait, dans nos tranchées, les bombes tomber au loin, sur les agglomérations dans la mouvance d'Avignon, et il nous arriva d'avancer, selon la force de l'explosion, que telle bombe ou chapelet de bombes frappait Orange ou Courthézon. Nous apprîmes aussi à connaître le tac-tac des mitrailleuses lourdes. Les écoles fermèrent. Père, comme Raymond aussi, avait multiplié les tentatives, dont je me doutais, pour

connaître notre sort. Les liaisons téléphoniques entre Toulon et Avignon, à l'ordinaire aléatoires, s'interrompirent et nous n'eûmes aucune nouvelle deux longues semaines durant. Père me racontera qu'il avait réussi à se faire lire la liste des victimes et qu'il avait écouté une voix lui réciter, de la préfecture d'Avignon, les noms commençant par la lettre *b* – et qui composaient la litanie des morts. Père qui tremblera jusqu'au dernier nom...

Nous étions donc en vacances forcées, Henri et moi, et savions que nous les passerions seuls, une fois encore, quand les journaux, deux jours après la chute de Rome le 4 juin, annoncèrent, sans le commenter, le débarquement allié en Normandie... Soudain Londres devint tout à fait inaudible et des bruits couraient, dans notre quartier, dans la ville, des informations plus grosses de folie, d'exagération les unes que les autres. Et ces maudits journaux, si avares de nouvelles que j'eusse douté de la réalité du débarquement si de longue date je n'avais su que le silence, avec eux, avait valeur d'aveu... De la rue montait et se répandait la rumeur qui faisait les côtes normandes fourmillantes de navires : des milliers. Des milliers de navires ! La raison peinait à imaginer l'armada formidable et s'inquiétait, en revanche, du mur dressé par un Rommel qui le déclarait infranchissable, semé de bunkers (un nouveau mot, pour moi), de champs de mines, de nids de mitrailleuses, de fil de fer barbelé, de mortiers et canons. Inimaginable et impressionnant.

Je ne saurais dire combien de fois les mois de juin et juillet retentirent d'alertes. Cent ou plus, souvent plusieurs fois par jour, et presque à chaque fois, nous avons entendu le grondement des avions, qui nous recroquevillait au plus profond de la tranchée. Dès que la sirène retentissait, d'ailleurs, elle semblait libérer ou projeter des nuées d'hommes et de femmes, qui à pied, qui à bicyclette, qui à motocyclette, fuyant la ville, gagnaient la campagne où, sous les platanes, les cyprès hautains et impassibles et encore dans les fossés à sec, ils se jetaient, pleins du souvenir horrifié du bombardement du 27 mai et décidés à se fondre dans la nature, résolus, à défaut de ne rien entendre, à ne rien voir. Une fois, un nuage de fumée s'étant répandu vers les ponts sur le Rhône, nous y allâmes, Henri et moi, pour découvrir que le pont suspendu ne

l'était plus, son tablier éventré et une arche plongée, misérable, dans le fleuve, comme la jambe d'un géant qui se dérobe...

Impossible, désormais, de se rendre sur la rive droite, vers Villeneuve-lès-Avignon, Sauveterre, Bagnols-sur-Cèze, Nîmes... L'eût-on voulu qu'il eût fallu emprunter le bac à trille et je n'avais pas besoin d'une raison de grande personne pour comprendre que de ce mode de traversée lent il fallait se méfier...

Vers la mi-juillet de cet été de 1944, trois mandats nous arrivèrent coup sur coup, les deux premiers ayant subi du retard. Je remboursai tous ceux qui nous avaient prêté ou avancé et les commerçants qui, faute de régularité dans la délivrance des mandats, nous faisaient crédit. Après celui du 27 mai, le bombardement du 17 juillet est celui que ma mémoire gère avec le plus de fidélité, à cause, je pense, de la netteté avec laquelle, ce jour-là, de l'ouverture de la tranchée, je distinguai les avions qui, bien plus bas qu'à l'ordinaire des survols, se séparèrent, au-dessus d'Avignon, en deux formations qui, aussitôt, lâchèrent leurs bombes, provoquant l'ascension d'un gigantesque dais de fumée qui ferma le ciel, et nous entendions, entre chaque explosion, le pesant ronron des moteurs d'avions, si nombreux, et ce grondement si continu, comme échappé d'un moteur unique et monstrueux, que nous pensâmes ces engins d'un nombre encore jamais atteint au-dessus de nous. Tout un groupe de ce quartier extérieur aux remparts, dont j'étais, entreprit de se rendre en direction de l'endroit d'où montait la fumée noire et nous découvrîmes que l'aviation alliée, une nouvelle fois, s'était attaquée au dépôt de machines ferroviaires. Je me retrouvai en compagnie d'un voisin, Monsieur A..., qui justement travaillait dans ce dépôt, où il m'invita à le suivre, et je croisai, dans le malaise et la crainte, des soldats allemands qui se formaient en groupes, au pied des wagons dont ils étaient descendus, tout harnachés, le train attaqué ayant en partie brûlé, et ils s'alignaient les uns derrière les autres, las, accablés, comme modestes – jamais je n'aurais vu, et jamais de si près, des soldats qui viennent de subir l'épreuve d'un bombardement et, par la force des choses, l'ont supporté dans l'impuissance et la résignation, à ce point qu'ils semblaient, à marcher, des automates qu'on aurait, pour le dernier spectacle, une dernière fois remontés.

A un moment je distinguai, sur le quai à ma gauche, quelque chose, et quand je parvins à sa hauteur, je sursautai : reposaient là, sous une couverture qu'on avait étendue sur eux et qui leur dérobait le corps et la tête, deux Allemands allongés, d'évidence morts, seules les quatre bottes de leurs pieds dépassant la couverture, et je fus aussitôt une fois encore avec *Autant en emporte le vent*, dans cette scène où j'ai tant souffert quand, sur des civières posées à même le sol d'un quai de la gare d'Atlanta, j'ai regardé les femmes du Sud soigner les blessés, dans les gémissements, les cris et les jurons... Puis je sortis d'*Autant en emporte le vent* et me heurtai à grand-mère Anne et à ma mère : la vie avait été la plus forte, la vie c'est-à-dire la mort. Elles ne seraient plus seules dans le cimetière de ma mémoire.

Pour rentrer chez nous, Monsieur A... et moi, nous gagnâmes le coeur de la ville, au lieu de la longer par les remparts, la curiosité nous poussant vers l'hôtel Dominion, en plein centre, qu'un passant assurait bombardé et même rasé. Cet hôtel abritait l'état-major allemand. Rasé, non. Touché, pour le moins. Non par des bombardiers américains, cette fois, qui eussent anéanti le quartier, mais par des chasseurs anglais, en piqué. L'hôtel, troué, déglingué, pendouillant et souffreteux. En silence, de l'endroit où nous avions marqué le pas, derrière les barrières, sans paraître observer car alors soldats et miliciens qui montaient la garde nous eussent rabroués et menacés, nous embrassâmes d'un regard le spectacle et sur le chemin de nos maisons, Monsieur A... et moi, chacun de dire l'admiration qu'il portait à ces aviateurs qui n'avaient atteint que ce qu'ils avaient décidé de toucher, du plus bas du ciel en prenant des risques, une construction au milieu de tant d'autres...

A compter de ce temps-là, la fin de juillet, le rythme des jours s'accéléra. Comme un tambour que l'on bat plus vite et plus fort. Tous les jours une alerte au moins et la ruée vers la tranchée. L'apparition, dans le ciel toujours bleu lavé, des bombardiers, des chasseurs (une fois j'ai vu la cocarde d'un avion de la Royal Air Force) et les bombes qui visaient Orange ou Cavaillon. Des voisins me racontèrent que deux soldats les avaient interpellés, leur seul uniforme les faisant allemands, en réalité un Caucasien et l'autre un Géorgien, enrôlés de force selon eux, et mes yeux ont cherché là-bas dans ce pays du Caucase où ils n'avaient jamais encore

lancé leurs éclairs, puis dans cette Géorgie presque homonyme de la Georgie mienne en Amérique, la différence tenant à l'accent aigu sur la Géorgie russe – mais je pressentais de l'une à l'autre un abîme. Au cinquième raid des avions sur Avignon, vingt morts. Et toujours ce viaduc insolent, indestructible, où s'acharnaient en vain les Américains, qu'il narguait, leurs bombes passant à travers les trous des poutrelles d'acier qui constituaient sa structure.

Les événements de Normandie comptaient pour beaucoup dans notre sentiment plus ou moins clair que le temps passait une vitesse supérieure, car ils nous donnaient la fièvre. Sans le dire, les journaux disaient quand même, par leur seule citation des villes, que les Américains perçaient vers Caen et vers Avranches, un million d'Américains débarqués en Normandie sur vingt mille véhicules de toutes sortes, et moi survolté avec ces chiffres qui multipliaient à l'infini ma vision d'Américains et mes images de chars, d'automitrailleuses, d'engins amphibies... Londres, plus clair, comme si les Allemands n'avaient plus le temps de pratiquer leurs brouillages, évoqua, une fois, les « combats de haies », imprévisibles, sournois, les Alliés débusquant l'ennemi qui s'abritait derrière des taillis pour tirer sans être remarqué, et je me suis dit que les Américains désormais ne verraient jamais plus une haie sans aussitôt l'arroser de balles, faisant ma tête pleine d'hommes et d'oiseaux morts. A la mémoire me revenait cette phrase de Mark Twain qui, évoquant la guerre de Sécession, raconte que les soldats mouraient dans les vergers et moi (de moi à moi) : le sang des soldats mêlé au sang des cerises ! – et je me demandais : quand donc les Américains seront-ils ici ?

Nous étions en juillet. Les avions, sûrs d'eux désormais, volaient de plus en plus bas, à tel point qu'il nous est arrivé d'entendre le crépitement de leurs mitrailleuses, qui nous changeait avec bonheur du fracas des bombes.

Un certain jour, au moins cent appareils nous survolèrent et une fois encore, mon corps pénétré de vrilles et le tympan déchiré, j'eus cette vision de lames de voies ferrées sectionnées qui projettent en se dressant vers le ciel le sifflement exacerbé que les bombes leur arrachent en trouant la terre. Une deuxième fois, nous entreprîmes de gagner, tout un groupe, la partie maudite de la ville, la route de Marseille, les boulevards

Sixte-Isnard, Saint-Ruf, Denis-Soulier, la Taillade, qui sont le monde réduit aux gravats du monde, un univers où, si l'on y vivait – on y vivait –, c'était en troglodytes, sans le gaz, l'eau, l'électricité – et ces ruines, m'assurait Henri qui avait fait une fugue dont il revenait abasourdi, s'étendaient au Pontet, à Sorgues, Courthézon, Orange... Miracle que notre quartier, entre Avignon et Le Pontet, ait échappé à l'enfer.

Avignon, celui de l'intérieur des remparts, devait le connaître, à l'occasion d'un raid mené si vite, avec des avions qui se contentèrent de passer et filer, que personne n'eut le temps de les apercevoir. J'ouvris le dictionnaire pour ce mot qui m'était inconnu: holocauste, qu'un journaliste employait pour évoquer les cinquante morts que les bombes avaient faits en tombant dans la rue de la République et dans les rues autour des Halles, places Pie, de la Préfecture et Carnot, et encore rues Joseph- Vernet et Victor-Hugo.

Au début d'août nous en étions à plus de dix bombardements. Jamais nos vacances n'avaient été aussi longues. Nous les passions si peu à l'intérieur des maisons que cette période-là est dans ma vie faible en lectures. Nos journées se déroulaient dans les tranchées ou au bord de la route, qui assurait des spectacles. Un matin, nous regardâmes défiler des groupes de civils que des soldats allemands encadraient comme s'ils les eussent faits prisonniers quand ils n'étaient que des travailleurs réquisitionnés pour des travaux divers et de garde-voie la nuit, désormais plus nombreuses que par le passé. Là aussi, je percevais comme une sorte d'accélération.

Le bruit courut qu'un immense convoi militaire stationnait près de Roquemaure, à quelques kilomètres d'Avignon de l'autre côté du Rhône, ce que les Alliés durent apprendre car ils l'attaquèrent au canon lourd et à la bombe, selon un témoin qui nous le rapporta tout chaud, encore dans sa peur, ses appréhensions de fin du monde, et à écouter cet après-midi-là son récit, nous comprîmes que nous avions suivi le même événement que lui, nous, au bord interne de la tranchée, à des kilomètres du cœur de l'action, événement qui s'était accompli tout entier dans le ciel où nous avions regardé monter, lourds et noirs, des champignons qui semblaient, après un temps, gagnés par le calme des hauteurs – jusqu'à ce qu'une nouvelle explosion avivât la colonne de fumée, l'enflât de remous, de

vagues, de volutes, masse en continuelle gestation, et les bombes sans doute de toujours tomber, de tomber pour toujours, car sans cesse plus grondait la terre, tremblait le bois des tranchées et gonflaient les champignons.

Je lisais et montrais à Henri, sur les cartes, Sainte-Mère-Eglise, Carentan, Isigny, Saint-Lô, Arromanches et Cherbourg où, d'après Londres de plus en plus audible, les Alliés s'étaient rués et j'eusse tant voulu crier victoire à Père et à Raymond, leur rappeler que j'avais prédit cette arrivée des Américains et leur triomphe un jour, certitude que j'avais acquise chez Cooper, Mitchell, London et Twain, sans compter les autres. Qui les avait lus ne pouvait douter. Quelque chose de la formidable puissance américaine était en eux et cette puissance je l'avais vue. Alors les journaux avaient beau monter en épingle cette invention allemande, les V1, puis les V2, qui, selon eux, terrorisaient l'Angleterre à partir de leurs bases de lancement sur la côte française, V1 et V2 assurément redoutables et meurtriers, je ne doutais pas de l'issue. Sûr de moi, j'avais découpé, dans *le Petit Provençal* du début de juin, un article qui mettait en doute l'avenir de ce débarquement en Normandie, afin de plus tard en rire. Dans ce même numéro, un autre article titrait : « Il est dangereux de manger du chat », où je pris peur, à ce point que je décidai de tenir désormais nos chats enfermés, une véritable épreuve pour Quine et son fils qui ne comprenaient pas que les portes donnant sur les jardins devant et derrière leur fussent désormais toujours closes et que je résistasse, alors que je leur avais toujours cédé, à leur mauvaise humeur et à leur indignation.

Le courant électrique était de plus en plus souvent coupé, on avait réduit de moitié le format des journaux dont le papier, exécration, se gonflait et boursoufflait de ces mêmes débris et scories de bois que l'on trouvait dans les cigarettes et lire les journaux relevait d'un exercice hasardeux... A un peu plus de trois semaines d'écart, la Résistance exécutait Philippe Henriot, Hitler échappait à un attentat. Dès le début d'août, le rythme des sonneries de sirène s'amplifia encore, je me rappelle les cinq alertes d'un certain jour, et il arrivait que la sonnerie de fin d'alerte tardât à se déclencher, au point que, quand elle le faisait, nous ne savions plus si elle marquait un commencement ou un terme. Alors, faute

de connaître, nous demeurions dans la tranchée obscure, voués à une inactivité pénible à supporter et démoralisante... Un autre jour, la sirène retentit à 2 h 30 du matin – non pas le jour, donc, mais la nuit, et je me levai d'un bond pour découvrir sur le palier de nos chambres Henri qui, plus vite habillé que moi, tremblait. Comme moi. Nous nous ruâmes vers la tranchée, raflant les chats au passage, et nous resterions jusqu'à l'aube dans le trou, le ciel traversé de fusées éclairantes – sans que de toute la nuit un moteur d'avion retentît.

J'avais dit à Henri que nous verrions les Américains, venus du Nord, courir vers nous par le Centre, ce dont m'assurait Le Mans, qui venait de tomber, après la Bretagne, quand nous arrivons au 16 août où, comme tous les matins, je vais au café-tabac acheter les journaux, et la route, à mon étonnement, est jonchée de papiers. Je me baisse, porte à mes yeux le papier que je viens de ramasser, je découvre par lui le débarquement, la veille, des Alliés ! Le tract ne parle, vague, que du Midi. Je me rue au café. franchis le barrage, à ses portes, d'un groupe d'hommes qui discute, très agité, et je lis que le débarquement s'est effectué près de Cannes. Père ! Si près. En première ligne.

L'après-midi n'est qu'une suite de grondements, de hurlements de sirènes détraquées et le ciel, un brouillard de fumées opaques qui se déplace avec lenteur, malgré le mistral. J'ai dit à Henri que nous ne devons pas sortir et, faute de courir dehors, nous le faisons chez nous, en tous sens, nerveux, les sirènes, qui plaquent sur nous une peur irraisonnée, nous affolant, comme notre agitation bouleverse les chats. Les avions passent, invisibles, par vagues incessantes et quand nous sortons pour vite gagner la tranchée, il nous semble que tremble l'atmosphère. traversée de bruits multiples et sourds. Le lendemain, pas de journaux. Londres nous apprend que les routes de la vallée du Rhône, là tout près, chez nous, sont couvertes d'épaves de véhicules où les Alliés, les attaquant à la mitrailleuse lourde ou légère, ont porté l'incendie. Le jour suivant, Avignon subit un nouveau bombardement et Monsieur A.... venu voir comment nous allions, au retour du dépôt, nous rapporte que le quartier Saint-Ruf, la Taillade, la gare de marchandises et, enfin, ce dépôt des Rotondes d'où il est sorti sans mal ont, une fois de plus, souffert. Il ajoute que les trains flambent partout de tous leurs wagons minés,

disloqués, renversés, des deux côtés du Rhône. Mon excitation est telle que je tremble tout le temps.

Ce deuxième soir du débarquement en Provence, nous ne mangeons pas, Henri et moi, parce que nous n'avons rien. En outre, plus d'eau, ni de gaz, ni d'électricité. Quand la faim se déclenche, je cherche du côté de Scarlett. Cette nuit-là, longue pensée pour elle, qui a faim aussi et qui m'aide par son exemple, par son courage. Je la cite à Henri.

Je pressens une nuit sans pareille. Elle l'est. Noire et rouge, car des usines flambent du côté du Pontet, de Sorgues, où s'étend une poudrerie, à trois et neuf kilomètres de chez nous, et les incendies sont d'une telle violence qu'ils poussent au-dessus d'eux, à de brefs intervalles, d'immenses boules et jets de flammes et je pense à Scarlett quand, de retour à Tara après qu'elle a quitté Atlanta, elle prend à témoin le ciel démesuré et sombre où traînent des lueurs de feu, lui dit qu'elle ne connaîtra plus la faim – et se le promet. Scarlett là-bas, moi ici, moi là-bas et Scarlett ici, avec Henri et moi sur la terrasse. Elle est entre nous, elle m'a pris la main, dont mon cœur s'émeut, oh, pas question de colombiner sur la terrasse enténébrée qui donne sur la route enténébrée et dans les ténèbres tout autour de nous trois d'où nous regardons la lumière incandescente exploser là-bas et, dans la lueur de l'incendie, les rouleaux de fumée qui lui succèdent, bouillonnants comme une eau déchaînée d'inondation. De temps à autre, une explosion déchire le silence, elle presse ma main puis tout retombe dans la quiétude de ce soir d'été où, n'était la présence de Scarlett, mon cœur irait un rythme continu. A un moment, je suis par magie dans la magie *d'Autant en emporte le vent*, avec Rhett, Melanie, Prissy, le bébé et Scarlett quand ils fuient sur le camion la terreur du feu et que leurs silhouettes se découpent sur les façades, dont on pressent l'écroulement, des maisons qui brûlent et, à l'horizon où se consume la poudrerie de Sorgues, je les vois, personnages de lanterne magique.

Nous sommes sur la terrasse encore à 4 heures du matin où, fatigué d'avoir tant regardé, et Scarlett partie, que ma lassitude estompe, je dis à Henri qu'il faut nous aller coucher. Ce que nous faisons.

Peut-être avons-nous dormi une heure. Un roulement, un piétinement incessants me réveillent, avec des bruits de voix, comme un long

murmure dans le jour naissant. Je regarde par les interstices des volets de la chambre qui fut celle de grand-mère Anne et qui donne sur la route. Je reste là un moment, m'efforçant de voir et de reconnaître les sons.

Puis j'éveille Henri.

Nous descendons. Par les volets de la cuisine, que l'on n'a qu'à moitié tirés, nous découvrons, incrédules d'abord, le défilé. Ces soldats allemands arrivés sur des camions, sur des motos, dans des autos, qui repartent sur des charrettes que tirent des chevaux! Deux ans après l'imposante descente sur le Sud, la misérable remontée. Et je pense et je dis à Henri, voix chuchotante : mais ces charrettes, ces chevaux, ces mulets, ces bicyclettes, où étaient-ils? Où les ont-ils pris? Et Scarlett, une fois encore, qui me touche la main, me tire à elle et une nouvelle fois je prête l'oreille, dans le murmure général devant nous, au murmure là-bas, où baratte ma mémoire: « On eût dit qu'il y en avait des milliers et des milliers. Barbus, crasseux, le fusil en bandoulière, ils allaient vite et marchaient au pas de route. Des canons passaient aussi, emmenés par des servants qui fouettaient les mules étiques avec de longues cravaches. Des fourgons de l'intendance aux bâches déchirées cahotaient dans les ornières. Des cavaliers défilaient sans arrêt en soulevant d'étouffants nuages de poussière. Jamais auparavant Scarlett n'avait vu tant de soldats réunis. La retraite! La retraite! L'armée quittait la ville. »

Quand nous avons été las de regarder par ce petit coin de volet ouvert sur eux, nous sommes sortis pour nous porter plus près de l'interminable et morne convoi, si peu mobile qu'il en semblait figé et nous les avons vus pour ainsi dire en grand, jeunes et vieux mêlés, mal habillés, mal rasés, si peu bruyants malgré leur nombre qu'ils donnaient le sentiment d'observer le silence, aucun d'eux ne criant, ne jurant, n'interpellant son voisin ou à distance, comme résignés à ce destin de vaincus qui les portait au Nord, d'où ils avaient surgi, fiers alors, conquérants alors et où, défaits, ils tentaient de revenir, mais si mollement, chacun d'eux l'anneau si

démoralisé de cette longue chaîne, qu'il ne propulsait pas vers la tête l'élan qui eût permis la course et le sauve-qui-peut.

Et je pensais: pourvu qu'un avion n'apprenne pas, ne surgisse pas, ne voie pas...

C'est la nuit qui, couvrant la horde, nous a dérobé un défilé qui a duré plusieurs heures après qu'elle fut tombée. Le dernier Allemand passé, nous avons redécouvert l'horizon et l'incendie.

A la fréquence et à la puissance des explosions, certaines d'entre elles ébranlant les murs de la maison, nous comprîmes que les Allemands faisaient sauter leurs dépôts d'armes et de munitions. Puis le ciel, non plus l'horizon, cette fois, mais au-dessus de nous, s'emplit de bruits où nous reconnûmes le frelon irrité des bombardiers, le claquement sec des obus anti-aériens et je me disais que dehors, pas loin de chez nous, autour de nous, devait s'étendre un immense arroi de carcasses calcinées, de véhicules abandonnés, de chevaux crevés, toutes sortes d'affaires dont on s'était soulagé, délesté, débarrassé, au milieu des cadavres.

Deuxième nuit où, toujours du côté du Pontet et de Sorgues, on a encore explosé, jailli, sauté dans le ciel. Henri me quitta, à un moment, l'idée lui étant venue de pénétrer dans le jardin d'un voisin à la faveur de l'obscurité et de cueillir des fruits. Nous avions si faim, tous les trois, Henri, moi et Scarlett – et j'écoutais notre sœur me dire et penser pour moi : « Si je m'en tire, je n'aurai plus jamais le ventre creux. »

Le deuxième jour à l'aube, nous découvrîmes d'autres soldats sur la route, au bord de laquelle nous nous tenions pour les regarder, fascinant spectacle qui ne nous lasserait jamais, les Allemands nous jetant un rapide regard, indifférents, sauf, une fois, l'un d'entre eux qui nous fit comprendre qu'il voulait de l'eau et que nous laissâmes s'avancer jusque dans la cuisine, Henri et moi paniqués à l'idée que d'autres, peut-être dix, peut-être vingt, voulussent l'imiter, puis, dans l'après-midi de cette deuxième journée, tout à coup le silence tomba, non plus le genre de silence résigné, accablé de l'armée allemande en déroute, qui n'avait rien produit de plus haut qu'une rumeur, mais un vrai silence, celui qui vient du rien.

Il ne se passait plus rien.

Les Alliés avaient débarqué le 15 août en Provence, et nous étions le 23.

Je sortis une nouvelle fois et, sur la nationale déserte, m'avançai. Tout le quartier, d'ailleurs, se portait peu à peu sur la 7 et nous réapprenions à parler entre nous. Ce n'étaient que récits de trains qui avaient déraillé, de routes éventrées, de voies de chemin de fer en l'air, de ponts dynamités, de fils de téléphone coupés, de machines sabotées, incendiées, le grand spectacle de la destruction et de la mort en vingt tableaux, de sorte que, malgré la fatigue de ces nuits bouleversées, la fièvre fut en moi, une fois encore, qu'alimentaient des images démentes et convulsées, et nous parlions tous à la fois, les Q..., les M..., les A..., d'autres, les uns avaient vu des spahis à Lambesc, à Saint-Cannat, certains, à peine quelques heures plus tôt, des zouaves qui passaient la Durance au gué de Rognonas, il y en avait pour attester, véhéments, la présence de tabors, de goumiers (plein de vocables nouveaux pour moi) entre Boulbon et Barbentane – des cyclistes surgissaient, s'arrêtaient, questionnaient et, sans attendre la réponse, racontaient, chacun d'eux au fait de l'avancée des Américains (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi : les Américains sont là... phrase qui, ma fièvre eût-elle baissé, l'aurait relancée comme un fouet sa toupie). Les uns: ils sont en Arles! Les autres : ils ont franchi la Durance, ils sont à Mirabeau ! Un troisième : à Pertuis ! Un quatrième : à Cavaillon ! et je me suis vu chez Daudet, dans les Lettres de *mon moulin*, avec les moutons de la transhumance, quand les gens imaginent partout, de village en village, le formidable troupeau qui s'avance, et crient de bonheur.

Et soit que l'excitation fût tombée, à la longue, soit que chacun de nous eût perçu, de son oreille intérieure, non pas celle qui entend mais celle qui pressent, quelque chose, tout le monde se regarda, dans le silence qui venait de se faire et, passé un temps, la chose s'adressa, cette fois, aux oreilles palpables de chacun : un bruit sourd là-bas au bout de la route qui tourne, près du cimetière...

Lentement, nous nous sommes reculés de la route, les uns pour se rapprocher de leur maison, les autres à dessein de s'enfoncer dans les chemins de terre perpendiculaires à la nationale et tout à coup il n'y eut plus personne, j'avais tiré Henri sur la terrasse, refermé la porte : dans le

grondement insupportable et dans la frénésie de leurs chenilles cliquetantes, trois panzers Tigres lancés à fond de train, qui semaient une dernière terreur et quand, longtemps après leur passage, je ressortis, je vis que les chenilles avaient découpé, dans la matière fondue de cette route d'août, des ornières, comme autant de blessures au couteau, où le goudron suintant versait les larmes de son sang noir.

Sur le monde retomba le silence que les Tigres avaient provoqué, puis déchiré, qui après leur passage s'était réinstallé et que nul ne se hasardait à troubler, tant pesait sur nous leur image monstrueuse, mais le temps passant, nous ressortîmes, prudents pour commencer. Il y eut quelques bicyclettes, des piétons, bientôt de plus en plus de bicyclettes et de piétons en groupes, tous marchant vers Avignon, tous ceints d'un brassard et quelques-uns porteurs d'un drapeau tricolore et ils nous criaient à nous sur le pas de nos portes : on a gagné! – puis je les vis.

Ils arrivaient, comment dire, à chenilles lentes, amicales, et, dès lors. je ne risquais pas de les confondre avec des Tigres (et moi, de moi à moi dans le dedans de moi: les Américains sont arrivés!) et je nous ai tous entendus une dernière fois, Père, Raymond – et moi me parlant à moi-même: quand donc les Américains viendront-ils nous libérer?, antienne d'un moulin à prières.

Les Américains étaient arrivés.

A la jonction des routes de Lyon et de L'Isle-sur-la-Sorgue, toute une file de chars d'assaut et, à la hauteur de quelques-uns d'entre eux, des petites voitures basses à la capote de toile montée sur arceaux. J'ai traversé la route en courant, j'ai couru vers eux.

A la tourelle ouverte du premier des chars se tenait, observant les alentours à la jumelle, un tankiste qui était peut-être le premier Américain de ma vie. Je voulais savoir, mais je n'osais pas lui demander, crainte de lui (je devinais que, venant de lui, s'il était américain, un rien m'eût blessé, indifférence, attitude hautaine ou évasive, l'esprit ailleurs...). A un moment, comme il regardait toujours droit devant lui, ses yeux collés aux jumelles, la foule qui entourait le char s'est lassée et portée vers le deuxième où, déjà, ses occupants buvaient du pastis et riaient. Je

me tenais toujours là où j'étais arrivé et quand il a eu assez de scruter la route, il s'est tourné, nos regards se sont croisés et moi, deux ans révolus d'anglais, j'ai su demander: Are you English or American? Il m'a répondu : American.

Le premier Américain de ma vie.

Timidité, faute, aussi, de pouvoir relancer dans sa langue cette conversation amorcée par les cinq mots d'une question et le seul mot d'une réponse, j'ai souri et il a fait de même... Je restai là, indécis, gêné, paralysé, à la hauteur du char, à la droite du tankiste, et cette voiture jamais vue et drôle s'est dirigée vers nous et parce que le tankiste a plongé, tiré le couvercle de la boîte où il a disparu, réduisant l'engin à sa seule apparence d'acier, j'ai compris que l'ordre de démarrer, adressé de la voiture, venait d'être donné.

Je me suis reculé au plus près des arbres et du ruisseau, le char s'est ébranlé, que suivait toute la colonne grondante, et, regardant, triste, mon ami s'en aller, qui ouvrait la voie, j'ai vu, sur le flanc droit du blindé, son nom de char : *Peregrine Falcon*.

Falcon : faucon, l'oiseau, un faucon, un mot que l'on apprend vite à l'école, avec eagle, l'aigle. Mais Peregrine ? J'ai couru jusqu'au bureau à la maison, j'ai ouvert le dictionnaire : pèlerin.

Le char de mon premier Américain s'appelait *Faucon Pèlerin*.

Et aussitôt j'ai été, dans le fracas que provoquait le passage de la colonne, dans un grand songe là-bas.

C'est un faucon de premier pennage. Avec calotte et moustaches. Américain. Je le regarde qui survole New York, où mon œil vient de l'accrocher, à partir du nord boisé de l'Etat, d'où il s'est envolé de bon matin. Manhattan derrière lui, il franchit l'Hudson et se dirige vers les prairies du New Jersey. Trop de formes qui s'agitent sous ses ailes, dans l'Amérique trop civilisée de l'Est et des grandes villes. Le faucon alors est monté vers le soleil. Il vole à une vitesse, selon moi, de soixante kilomètres à l'heure. Quand le crépuscule essaime ses ombres, il a déjà traversé le plan d'eau immense de la Chesapeake et file, un peu au sud du trente et unième parallèle, sur Richmond où, si j'étais Dieu ou dieu, il se poserait pour que je fasse les présentations : Monsieur Lee... Faucon

pèlerin... L'aigle et le faucon. Sur la haute branche d'un pin de Douglas, sans qu'il ait jamais éprouvé la faim, ses ailes comme éjointées par la fatigue, faucon pèlerin s'endort.

Je le veille.

Le lendemain, il suit le conseil de Mark Twain aux jeunes hommes : go West. Toujours très haut, à cette distance de la terre où l'oeil le plus perçant, celui d'Œil-de-Faucon, ne distinguerait qu'un point brillant qui danse, comme si le soleil, d'humeur à jouer, le tenait à bout de rayon... Il a depuis longtemps quitté le Piémont en Virginie et quand il se retourne, s'amusant lui aussi à des pirouettes, à peine distingue-t-il, où déjà les rias et les graus se dérobent à lui, le rivage de l'Atlantique... Vers midi, à l'heure du périhélie, comme il devine les Alleghanies, encore loin devant lui, une petite faim le creuse. Il perd peu à peu de l'altitude et, dans une doline où il a repéré une forme qui s'active, faucon pèlerin tombe sur un rouge-gorge bleu, dont de sa main il déchire la tête.

Et quand bien même n'eût-il pas coupé son vol pour piquer au sol, je l'eusse de mon propre chef abandonné, quelques secondes, pour le bonheur de découvrir, fût-ce dans les serres du bourreau, le rouge-gorge bleu – et moi, de moi à moi dans le dedans de moi : du rouge et du bleu d'oiseau sur une gorge !

Faucon pèlerin a repris l'air le temps de mon monologue. Je le regarde survoler les grandes failles de la vallée appalachienne, longer des cluses, les unes vives, les autres mortes, toutes griffées par l'érosion, des horsts, des barancos, contourner des blocs basculés, des bourrelets de crue, des chablis, des murailles qui semblent privées de même l'orbe d'un col, toute une nature torturée, éruptive et commotionnée qui dresse vers le ciel ses pitons et ses chicots. Les plateaux se succèdent, plissés jusqu'à la monotonie. Après une vallée à corniche, où il se laisse aller, ailes repliées, jouant à se faire croire qu'il tombe comme pierre et va s'écraser – moi, à cette évocation de crier que je ne veux pas voir l'aérolithe que j'aime éclater à mes pieds –, il monte pour passer des crêtes de plus de mille mètres, un jeu pour lui qui les aborde à saute-oiseau, par le biais de rebords, de terrasses emboîtées, de falaises et d'épaulements et là je le perds et je me refuse à souffrir les rêves qui tournent mal – mais faucon pèlerin resurgit et, dans le bonheur retrouvé, je le regarde qui regarde

l'herbe bleue du Kentucky où paissent, lents, dans l'air et la lumière si bien découpés qu'ils en paraissent des composantes, les chevaux du Kentucky, saisis dans l'éternité que font le vol rapide, le regard bref. Un peu plus tard, peut-être pour la tendresse que je porte à l'Etat du Tennessee, faucon pèlerin oblique vers Nashville, que nous ne verrons hélas pas car il s'en écarte pour reprendre la route du Nord et gagner les bords du Tennessee où, avant de passer la deuxième nuit de son voyage américain, il boit, s'avançant sur le seuil d'une mouille, à cette eau de légende qui irrigue, dans ma tête, le creuset où s'accomplit la jeunesse des vieilles images de Daniel Boone, pionnier.

Matin du troisième jour. De bon matin. L'un des plus beaux de ma vie : faucon pèlerin, aux frontières du Tennessee, de l'Arkansas et du Mississippi, franchit le fleuve. Et moi : le Mississippi. Quelque chose en moi de plus ardent, plus fulgurant, plus rouge et plus chaud encore que le soleil dont je pressens, à la boule qui se dresse derrière la brume légère et les flouaches du matin, l'incendiaire irruption dans quelques minutes. Si tard venu en Amérique, après de Soto, le père Marquette et Joliet, Cavelier de La Salle, je ne pouvais découvrir le Mississippi et à mon tour le contempler et suivre qu'en faucon pèlerin, à sa façon ailée. Moi, dans le ciel d'Amérique. Sur cette voie du fleuve qu'empruntent les oiseaux migrants, on regarde – de loin car ils se tiennent à distance – les malards, les colverts, les oies du Canada, les pilets et, une fois, dans une fulgurance d'images européennes, une troupe de fauvettes. Faucon pèlerin a faim. Il force au sol, dans l'un des derniers ensellements de ce pays de fable et bientôt sans plus de relief, une troupiale de Scott, qu'il a écartée en fonçant sur la compagnie. Buffetée la troupiale, il la lie à proximité d'un bayou, où il se reposera.

Grande agitation de pennes et frissons de plumes dans ma tête et rêve de buses à pattes rousses, de buses pattues...

Le quatrième jour, comme il monte vers le Kansas, faucon pèlerin croise des faucons laniers et, une fois, un faucon pèlerin! Ce regard qu'échangent, à soixante à l'heure, les deux oiseaux! Au-dessus de la plaine que je sais, comme le bout du monde, sans fin, les volatiles se multiplient qui font, pour faucon pèlerin, un garde-manger du ciel et je pressens que nous allons aborder une autre voie aérienne de migration.

En dessous, dans la terre creusée d'anciennes bauges à bisons, balafnée de ravines et de fondrières, striée de ruisseaux à sec, des étendues d'armoises où il distingue, en perdant de l'altitude, le lupin royal, le gilea doré et plein de prosopis. Comme il survole des buissons de jojoba, je le perds de vue, m'affole, scrute le ciel, essaie de le repérer au-delà de mes yeux, qui se blessent à la lumière et il me faut les baisser pour le découvrir, entre cent vingt et trois cents mètres du sol, à la poursuite d'une grue du Canada. Comme il a grandi! Là-bas au loin déjà, la flottille des grues, qui trompette la mort et le sauve-qui-peut. Je détourne la tête pour éviter le cadavre de l'oiseau déchiqueté, dépecé, qui ne reverra plus le fleuve Mackenzie d'où il venait, là-haut à l'orient de Jack London et jamais ne connaîtra, grue née d'amours au septentrion, midi qui darde dans les marais de Floride...

Repu, faucon pèlerin somnole... Peut-être, à cause de l'oie, des rêves de mousses de caribou et de lichens de renne...

Il se dresse au cœur de l'après-midi. S'envole. Pique, à la fin du jour, sur une grenouille -léopard, qu'il manque, trop lourd encore. Il va pour reprendre de l'altitude, dépité, quand, tout à coup, quelque chose semble le suspendre dans l'air, où il fait le saint-esprit.

Et moi, par mon souffle que je retiens, le saint-esprit aussi.

Faucon pèlerin utilise, pour la première fois dans son voyage américain, les courants aériens, les vents tournants qui lui portent là-haut, montés de la terre en une rumeur, les bruits du monde. Longue griserie dans le ciel où il se tient sans battre des ailes, glissant ou immobile. Et moi, qui l'aime, l'envie et l'admire, dans le ciel aussi. Il nous faut le Kansas, que faucon pèlerin traverse par le triangle que forment les villes de Topeka, Abilene et Wichita, pour revenir à la changeante réalité, qui fait des images à donner le vertige.

Elles me le donnent, dans le piétinement des bêtes à cornes qui arrivent là, dans Abilene, de l'extrême sud du Texas où les ont menées, armés de lassos, mes premiers cow-boys.

Avant que ne tombe cette nuit du quatrième soir, franchissement de la Rattlesnake. Je me saisis du dictionnaire bilingue et, reconnu *snake* sans besoin du livre, je cherche à *rattle*... *Sonnette*. Serpent à sonnette. Un

fleuve qui s'appelle Serpent à sonnette, comme hier le Port-Epic chez Jack London et le Serpent le long de la Natchez Trace – et moi, une dernière fois de moi à moi dans le dedans de moi : tu te rends compte ? Je me rends compte et je n'arrive pas, ébloui, à me rendre compte.

Il me paraît que le soleil met plus de temps que d'habitude pour rejoindre l'horizon. Je suis heureux – je n'aime pas, à cause de la mort, le jour qui meurt. Le soleil finit quand même par se poser, à la limite de la prairie, énorme braise rouge qui nous assure d'un temps splendide d'Amérique demain. Je lève la tête pour découvrir des myriades d'étoiles qui scintillent comme de la glace.

Tout près de moi, si près que je pourrais, sans me déplacer, le caresser comme d'un chat, faucon pèlerin qui en est un, avec des ailes.

Il longe l'Arkansas le cinquième jour, néglige de boire son eau mais c'est pour se poser sur une berge du Purgatoire où il se baigne (moi qui m'ébroue, là, comme lui au sortir du fleuve, de toutes mes images ruisselantes d'Amérique) et nous sommes dans le Colorado passé le centième méridien quand se couche le soleil une fois encore au cours de ce voyage, au pied du Sangre de Cristo Range, dans le religieux silence qui, comment savoir, tombe ou s'élève de la nuit.

Au réveil, une lueur métallique éclaire la prairie. A l'est, l'horizon brille comme le tranchant d'un sabre ensanglanté. Je pressens, dans les Rocheuses à l'ouest de la Platte, un rude pays. Les Rocheuses reflètent déjà, à peine né le jour, les milliards d'intumescences cristallines de leurs pierres. Au fur et à mesure que le soleil monte, écarlate, à vue d'œil il rapetisse. D'un seul coup, il devient blanc et boit la rosée.

Je m'élance avec faucon pèlerin, par-delà les amphithéâtres, les roches tendres veinées de sillons, les arrière-fosses et les avant-buttes, les avens où il plonge son regard, vers des terrasses de kame et des moraines, prodigieux sens dessus dessous géologique, plein de versants qui découvrent des ablations, des fouillis d'arcs, des langues, des astroblèmes, des dolines, des culots d'avalanche, des reculées, des chaudrons, des orgues volcaniques, des fosses d'effondrement, des pénitents de neige et des congères. Tous les reliefs sont moutonnés, écaillés, leur peau squameuse de roche éclatée en milliards de fragments

qui jouent à la pierre précieuse. D'une fente en retrait dans le pahoéhoé qui affecte des formes de tripes, de cordes et de boursouflures, faucon pèlerin est monté, sublime, jusqu'aux quatre mille cinq cents mètres du mont Elbet, où il découvre et me découvre, passés Durango et les monts de San Juan, et passés les monts Wasatch, le Grand Lac Salé au nord du désert Mohave en Utah et je lui crie dans le shinook que je voudrais tout voir, le suivre où le mène partout son destin pérégrin, toutes les Rocheuses qui sont, dans le Nevada, les monts Shoshones (et moi : Shoshone – d'un mot sans doute indien) et la sierra Nevada. Vers elle la sierra il s'élance, puis se laisse freiner par des courants, perd de l'altitude qu'il rattrape pour la franchir, non sans peine car les vents d'ouest se sont levés comme s'ils avaient voulu, en modérant la course de son vol, prolonger la durée du bonheur absolu que je prends à pressentir, là-bas après la Vallée de la Mort et les steppes épineuses, la merveille que faucon pèlerin a la force de saluer par des battements de ses ailes épuisées et par ma ferveur fouettées, San Francisco.

San Francisco que nous gagnons en plongeant dans l'éther. Faucon pèlerin survole de grandes zones de marais et je distingue des gimbo-slimbos, des acajous, des barboscas, des armoises, des bruyères dorées et des icaquiers.

Je crains que ne le distraie des bruissantes beautés le bond d'un lièvre de Californie, nommé aussi lapin à queue de coton, enivré à ce point par le parfum de la sauge, qu'il n'a pas découvert, faucon pèlerin.

Faucon pèlerin l'esprit ailleurs.

San Francisco à sa droite, devant lui des laisses de basse mer et, derrière, qu'on ne voit pas dans le crépuscule, la mer.

Le lendemain, septième et dernier jour d'un voyage de cinq mille kilomètres, de la cime du plus haut des arbres qui composent une mangrove, lentement avec la complicité du soleil qui prend du temps à percer et à monter, malgré mes injonctions, faucon pèlerin découvre et me découvre l'océan Pacifique.

Nous nous tenons là, éblouis. Quand surgit Vasco Núñez de Balboa, faucon pèlerin gagne, silencieux, une branche à l'extrémité de l'arbre, je me recule de même, lui et moi derrière la silhouette du conquistador,

dans son ombre, et nous regardons, de ses yeux à lui qui ne s'en fatigueront jamais, l'océan Pacifique qu'il vient de révéler au monde.

Longtemps après, nous émergeons chacun du songe, faucon pèlerin et moi... Il observe un moment les choses autour de lui et, comme s'il venait de le décider, s'élance au-dessus de l'océan.

Je l'ai suivi aussi longtemps que je l'ai pu, et bien après que mes yeux l'eurent perdu, malheureux à deviner que je ne le verrais plus, un jour, puis comme si je l'avais une dernière fois cherché et trouvé, il m'a semblé reconnaître Peregrine Falcon dans le lointain en tête de la colonne de chars et je me suis dit que je les avais tellement suivis, poursuivis en Amérique, les Américains, que j'avais dû, sans le savoir, les dépasser un jour, de sorte qu'ils m'avaient rejoint, eux, à un moment de ma longue, inépuisable quête, à un moment de mon éternelle course, et je pressentais que l'Amérique, de toute ma vie, jamais ne me lâcherait.

OceanofPDF.com

Yves Berger
Les Matins
du Nouveau Monde

roman



OceanofPDF.com